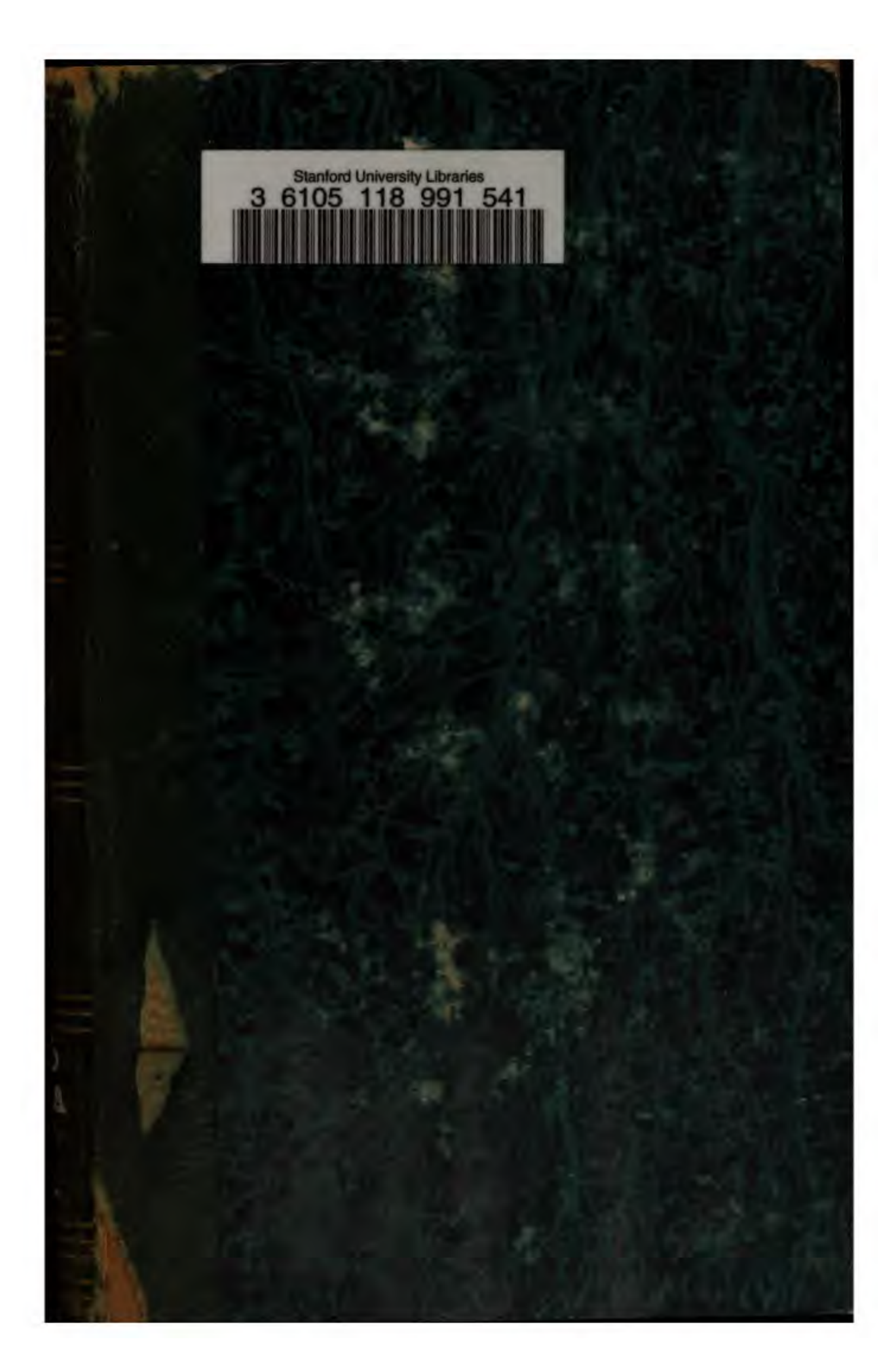
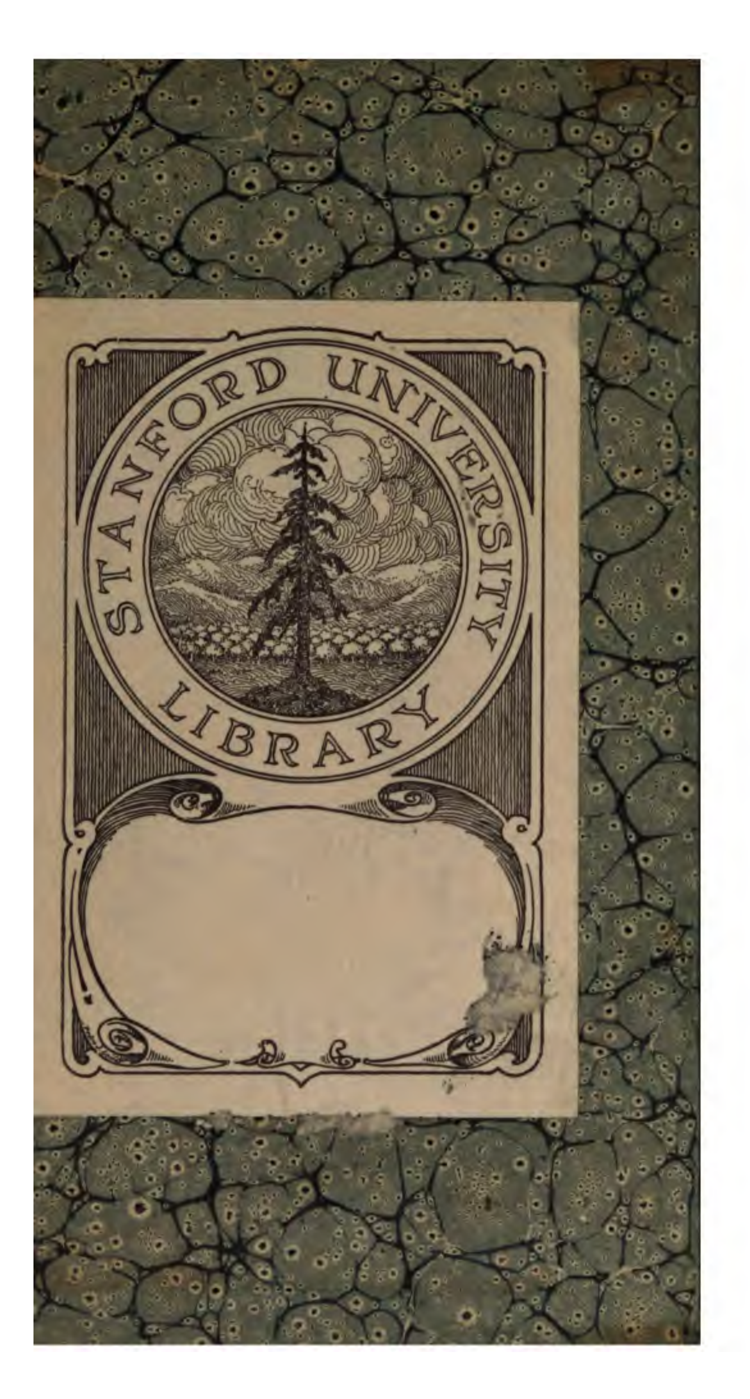


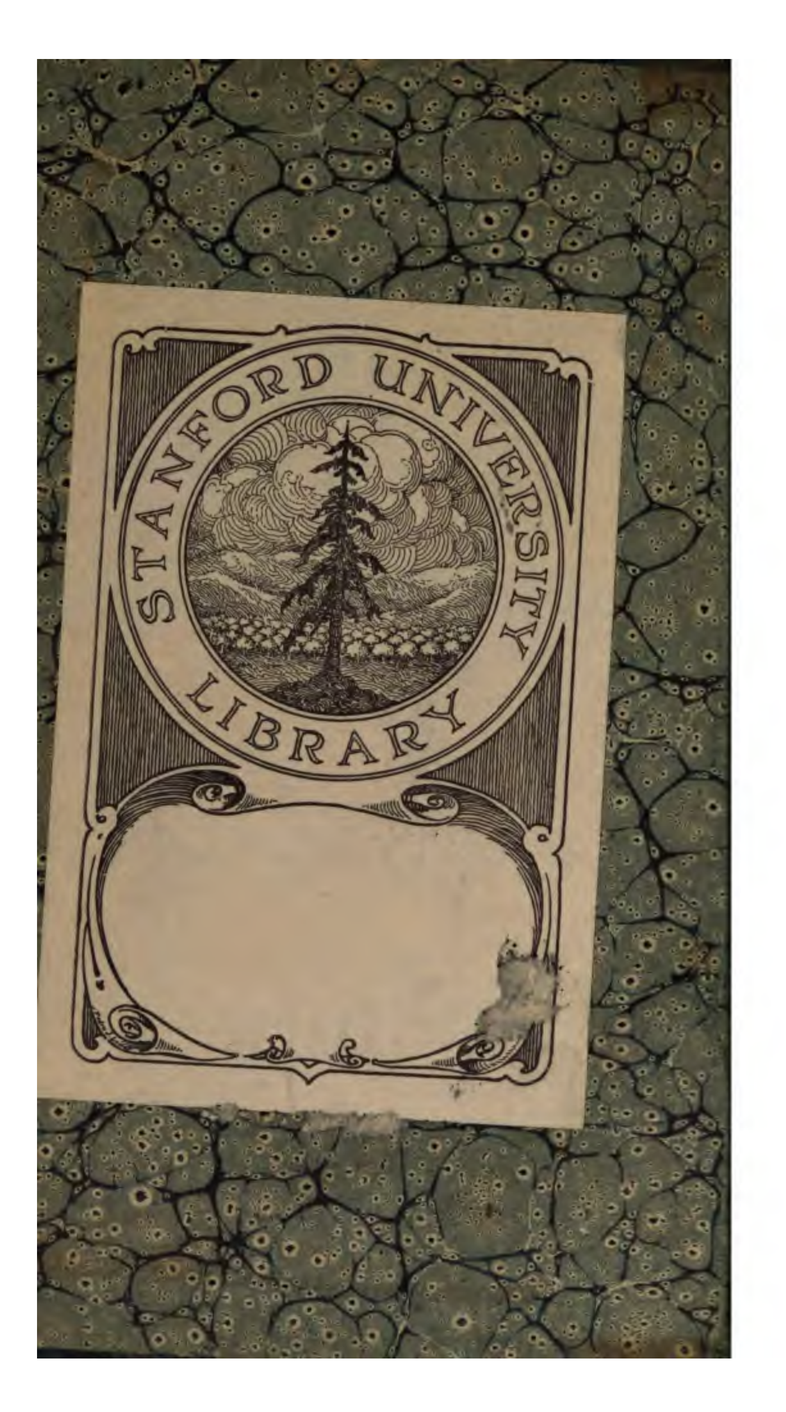
Stanford University Libraries
3 6105 118 991 541






STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

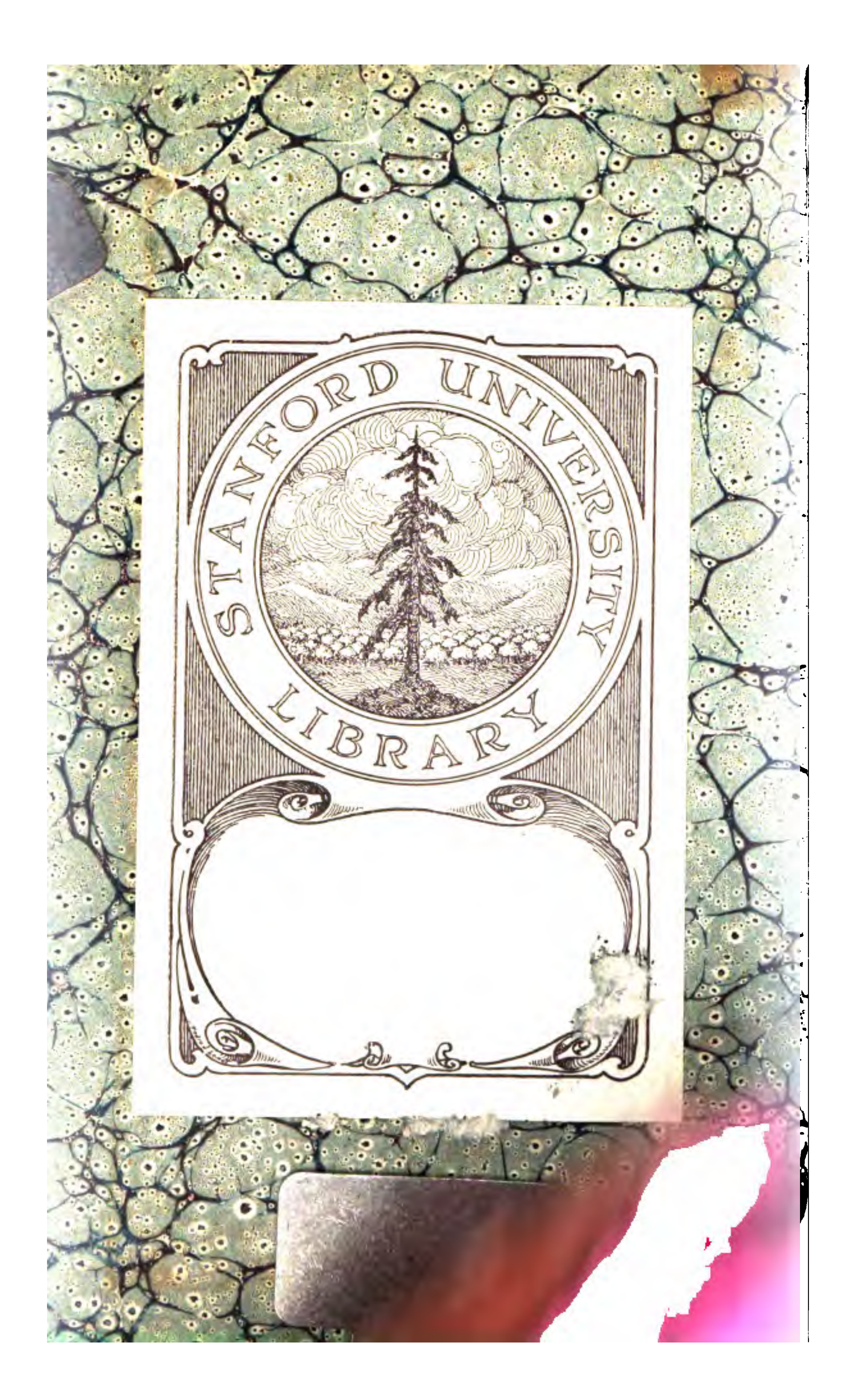


THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XIX



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY



THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XIX

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE VIALAT.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

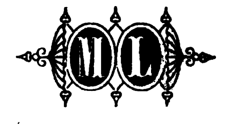
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

XIX

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

X

LA PROTÉGÉE SANS LE SAVOIR.
— UNE FEMME QUI SE JETTE PAR LA FENÊTRE. —
DIDIER L'HONNÊTE HOMME.
— O AMITIÉ!... OU LES TROIS ÉPOQUES. —
HÉLOÏSE ET ABAILARD.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

T-m

LA

PROTÉGÉE SANS LE SAVOIR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 5 décembre 1846.

PERSONNAGES

LORD ALBERT CLAVERING, membre du parlement.
HÉLÈNE, jeune fille.
LORD TRESSILLYAN, jeune dandy.
DUROCHER, peintre français.
M. CROSBY, marchand de tableaux.
UN DOMESTIQUE DE LORD CLAVERING.

La scène se passe dans une maison de campagne aux portes de Londres.

Un salon à la campagne : portes à droite et à gauche, porte au fond donnant sur des jardins ; à gauche, une table ; à droite, un petit tableau sur un chevalet, une boîte à couleurs, des cartons, des dessins, des crayons, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD ALBERT, puis M. CROSBY.

LORD ALBERT, entrant par le fond, et parlant à la cantonade.

Je m'en doutais!.. il est de trop bonne heure! (Entrant sur le théâtre.) Miss Hélène doit dormir encore! surtout étant rentrée hier aussi tard... j'attendrai ! (Regardant par la porte du fond.) Ces jardins, dont elle-même prend soin, sont délicieux, et pendant que je suis encore seul... (Il fait quelques pas vers le jardin, et s'arrête en voyant M. Crosby paraître à la porte de gauche.) Quand je dis seul... Quel est donc ce visiteur si matinal?.. eh! monsieur Crosby...: notre marchand de tableaux...

CROSBY.

Oui, milord; parti de Londres il y a vingt minutes, j'ai reconnu votre landau qui m'a dépassé... j'allais au château de Dumbar, voisin de cette campagne.

LORD ALBERT.

Vous, et pourquoi?

CROSBY.

Le ministre me fait prier d'estimer sa magnifique galerie de tableaux...

LORD ALBERT.

Ah bah!.. est-ce qu'il voudrait la vendre?

CROSBY.

Vous devez en savoir quelque chose.

LORD ALBERT.

Non, vraiment!

CROSBY.

On dit cependant partout que votre seigneurie doit épouser la fille du ministre, lady Arabelle Dumbar... ce qui n'est peut-être qu'un bruit de journaux!

LORD ALBERT.

Non pas! lord Dumbar a été mon tuteur, mon second père! Insouciant, prodigue et même dissipateur pour son compte, il a beaucoup d'ordre pour les autres... il a rétabli ma fortune qui était des plus embrouillées; il a fait plus : c'est à son influence à la Chambre que je dois mes premiers succès ; ses amis sont devenus les miens; enfin il m'a créé une position politique, et comme mon mariage avec sa fille est devenu le plus ardent de ses vœux...

CROSBY.

Je vous en fais compliment, milord... la plus jolie femme de Londres et la plus à la mode!

LORD ALBERT, souriant.

Oui; pendant l'ambassade de son père, elle a passé deux ans à Paris, dans un pensionnat du grand monde, école de futilités... Rassurez-vous... des jeunes filles étourdies deviennent chez nous des femmes raisonnables. D'ailleurs... j'ai donné ma parole... c'est un engagement d'honneur!.. Mais puisque vous vous rendiez au château de Dumbar, comment êtes-vous ici, chez miss Hélène?..

CROSBY.

Elle ne m'attendait que tantôt... mais j'ai aperçu votre seigneurie... que je ne peux jamais rencontrer à son hôtel... c'est tout simple... les hommes politiques sont si affairés...

LORD ALBERT.

Qu'ils n'ont pas le temps de s'occuper de leurs affaires... Que me vouliez-vous?

CROSBY.

Régler nos comptes...

LORD ALBERT.

C'est inutile... j'ai confiance en vous.

CROSBY.

Je le sais bien...

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est à votre or, c'est à votre obligeance
Que j'aurai dû mon sort et mon état,
Et s'il fallait, dans ma reconnaissance
Pour vous, milord...

LORD ALBERT, l'interrompant.

Vous n'êtes pas ingrat,
Oui, je le sais, vous n'êtes pas ingrat.
De plus, chacun vous cite sur la place
Comme un marchand riche, honnête et loyal.

CROSBY.

Et pas plus fier... aussi partout je passe
Pour un original! (*bis.*)

Mais c'est égal, il faut que vous connaissiez l'emploi des fonds que vous m'avez confiés, et voici. (Lui donnant un papier.) Vous examinerez à loisir la liste des tableaux que j'ai commandés et payés à miss Hélène, il y en a eu cette année pour mille guinées...

LORD ALBERT.

Que cela! vous n'êtes pas assez généreux... cela vaut deux fois plus.

CROSBY.

Comme milord voudra... je dois lui annoncer pourtant une bonne nouvelle, c'est que pour la première fois quelques acquéreurs se sont présentés...

LORD ALBERT, vivement.

Vous aviez exposé ces tableaux?..

CROSBY.

Oui, milord, dans ma boutique.

LORD ALBERT.

Je vous le défends!

CROSBY.

Mais... milord...

LORD ALBERT, s'asseyant près de la table, à gauche des spectateurs.

Je ne le veux pas!

CROSBY.

Et pour quelles raisons?.. (S'inclinant.) Pardon, milord!.. depuis trois ans je ne me suis pas permis la moindre question à ce sujet... mais maintenant, milord, que vous connaissez mon zèle, ma discrétion et mon dévouement... il me semble que vous pourriez sans crainte...

LORD ALBERT, souriant.

Tout vous dire?.. vous avez raison! Eh bien! il y a près de trois ans, de l'appartement que j'occupais dans mon hôtel... on découvrait quelques belles habitations et beaucoup de mansardes. — Je me préparais alors aux travaux parlementaires; et forcé, pendant le jour, d'aller dans le monde, j'étudiais la nuit. — Mais j'avais beau prolonger mes veilles, au moment où j'éteignais ma lampe, j'en apercevais toujours une, plus tardive encore que la mienne. C'était bien loin en face de moi, à l'extrémité de la rue, à la fenêtre, sans rideau, d'un misérable grenier, occupé sans doute, par quelque artisan. Un soir, que je revenais de l'Opéra, j'eus la curiosité de regarder avec ma lorgnette, et j'aperçus, près du lit d'une femme malade et mourante, une jeune fille de douze à treize ans, qui travaillait.

CROSBY.

En vérité!..

LORD ALBERT, toujours assis.

Le lendemain, étourdiment, brutalement, comme nous autres gens riches qui croyons qu'une poignée d'or dispense de tout... j'envoyai un domestique porter quelques secours. On répondit qu'on n'avait besoin de rien. — Je compris ma faute; mais, humilié et non découragé, je fis prendre des informations. — On ne connaissait pas ces femmes, on savait seulement qu'elles étaient à Londres pour un procès qu'elles venaient de perdre, et qu'elles étaient Françaises. Cette fois, je me présentai moi-même, à titre de voisin. La mère m'accueillit avec un sourire gracieux et digne; mais les offres que je hasardais en tremblant furent de nouveau repoussées; on ne recevait rien d'un jeune homme, d'un lord, d'un Anglais!

CROSBY.

Ah! cette fois elle avait tort!

LORD ALBERT, se levant, avec chaleur.

C'est possible, mais c'était bien! Je me contentai alors, et sans qu'on sût qu'il venait de ma part, d'envoyer à la pauvre

malade sir Jakson, mon médecin, qui se trouva, comme par hasard, un des locataires de sa maison. Hélas! tous les soins furent inutiles, son heure était venue... Elle mourut en bénissant sa fille et en lui disant : « Jure-moi de ne jamais rien devoir qu'à toi-même et à ton travail? » — Le lendemain, et pendant toute la nuit, la lampe reparut à la fenêtre de la mansarde! Et la jeune fille, tenant d'une main un crayon, et de l'autre essuyant une larme, pensait à sa mère et lui obéissait! (A Crosby, qui porte la main à ses yeux.) Ah! vous aussi, vous pleurez?

CROSBY.

Je ne dis pas non!

LORD ALBERT.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous ai dit alors : Crosby, il faut aller acheter tous les dessins que fera cette enfant, les lui acheter cher... très-cher, sans que ni elle, ni personne au monde, connaisse jamais celui qui vous envoie?

CROSBY.

Je comprends.

LORD ALBERT.

Encouragée par ses premiers succès, par le gain qu'elle retirait de son travail, elle redoubla d'ardeur, et, depuis trois ans, vous l'avez vue s'occupant sans relâche, ne sortant jamais, ne recevant personne, excepté les amis que sa mère avait reçus, le docteur Jakson, quand il habitait Londres, et moi, qu'elle consultait sur ses économies et sur l'emploi de ses fonds. Son existence une fois assurée, elle a songé, par mes conseils, à se donner l'aisance et le confortable. — Dans une des rares promenades qu'elle se permettait à peine le dimanche, cette retraite, cette campagne située aux portes de Londres, lui avait paru délicieuse... (Souriant.) Le hasard a fait encore que cette habitation, en bon air... ces jardins élégants et coquets, fussent à vendre presque pour rien : elle les a achetés; et dans cette solitude, sans inquiétude du présent, sans crainte de l'avenir, indépendante et joyeuse, elle travaille avec un plaisir et une confiance que rien de doit détruire! Voilà pourquoi je ne veux pas que ces tableaux, par vous payés si chers, soient revendus à d'autres.

AIR de *Téniers*.

Que le hasard porte à sa connaissance
Un seul ouvrage à vil prix racheté,

C'est exciter soudain sa défiance,
C'est troubler sa sécurité.
De sa fortune, à ses yeux légitime,
Un mot pourrait soudain la débrouiller !
Quand elle dort, et naïve et sans crime
C'en serait un que d'oser l'éveiller.

CROSBY.

Ah ! je puis dire, milord, que parmi nos jeunes seigneurs, il y en aurait peu capables d'un trait pareil.

LORD ALBERT.

Et pourquoi donc ? Si vous saviez combien l'amitié naïve de cette jeune fille me paye et au delà de ce bien-être qu'elle me doit ; ce qu'elle ignorera toujours... A peine si une fois ou deux par semaine mes travaux et mes occupations me permettent de lui faire, comme aujourd'hui, une visite de quelques instants, jamais exigée, toujours attendue et reçue avec reconnaissance ; mais aussi, quand je peux m'échapper de Londres et de la chambre des communes, avec quel plaisir je viens oublier, près d'elle, les questions parlementaires et les discussions de la tribune ! C'est elle qui me console de mes désappointements d'ambition où d'amour-propre, de mes échecs politiques... car elle ne ressemble pas à toutes nos ladys ignorantes et futiles qui ne savant parler que de bals et de toilettes ; elle a du jugement, de l'esprit, de l'instruction. On étudie dans la solitude, elle n'avait que cela à faire... c'est moi qui dirigeais ses lectures, et en revanche, parce qu'elle est fière et ne veut rien me devoir, elle me donne quelques leçons de dessin et de peinture... dont je profite peu ; j'en suis toujours aux premiers éléments. (Souriant.) N'importe, cela ne m'ennuie pas !

CROSBY.

Et oserai-je demander à milord quels sont ses projets sur cette jeune fille ?

LORD ALBERT.

Des projets... moi !.. Vous me faites là une question à laquelle je n'ai jamais pensé ! Hélène a maintenat une fortune indépendante... et n'a besoin de personne ; elle suivra sa volonté et son goût ; tout ce que je désire, c'est qu'elle me continue son amitié. Mais pourquoi, monsieur Crosby, une pareille demande ?

CROSBY.

Pourquoi?.. Est-ce que votre seigneurie n'a pas vu hier soir miss Hélène?..

LORD ALBERT, avec humeur.

Et si, vraiment!

CROSBY.

Depuis longtemps, je parlais devant elle du dernier opéra, de ses magnificences, et cette jeune fille, qui ne sort jamais et qui n'a encore rien vu de pareil...

LORD ALBERT.

A désiré y assister, je le sais.

CROSBY.

Je lui ai proposé alors, pour l'accompagner, mistress Sarah, ma sœur, qui a été enchantée; c'est moi qui conduisais ces dames; et quand j'ai aperçu miss Hélène... avec cette robe de gaze... cette couronne de fleurs; enfin il m'est venu une idée toute naturelle... parce que, après tout, moi qui vends des tableaux et elle qui en fait... cela peut aller ensemble!

LORD ALBERT, avec émotion.

Et! mais en effet!

CROSBY, avec embarras.

Et si milord, qui est comme son tuteur... ne désapprouve pas mon idée... et daigne lui en parler...

AIR de *Giselle*.

Je doute fort que ma demande plaise :
La présenter moi-même est délicat;
Et c'est surtout quand la cause est mauvaise
Qu'il faut, dit-on, prendre un bon avocat.
Veuillez, milord, d'une chance nouvelle
En ma faveur essayer le hasard,
Je l'aime mieux!.. je m'en vais!..

(On entend sonner dans la chambre à droite.)

LORD ALBERT.

Mais c'est elle!

CROSBY.

Raison de plus, je reviendrai plus tard.

ENSEMBLE.

LORD ALBERT.

Eh mais, Monsieur, c'est, ne vous en déplaise,
Me charger là d'un emploi délicat :

Je ne crois pas la cause si mauvaise
Et vous seriez un meilleur avocat.

CROSBY.

Je doute fort que ma demande plaise :
La présenter moi-même est délicat,
Et c'est surtout quand la cause est mauvaise,
Qu'il faut, dit-on, prendre un bon avocat.

(Crosby sort par la porte à gauche du spectateur.)

SCÈNE II.

LORD ALBERT, HÉLÈNE, entrant par la porte à droite.

HÉLÈNE, en dehors.

Comment... vous ne me dites rien, mais c'est très-mal!.. (Entrant.) Vous ici, milord... et l'on vient seulement de m'en prévenir...

LORD ALBERT.

J'avais défendu qu'on vous éveillât.

HÉLÈNE.

Et vous m'attendiez depuis longtemps peut-être? Ah! que je suis fâchée!..

LORD ALBERT.

Pour moi!

HÉLÈNE.

Et pour moi aussi! c'est une demi-heure que j'ai perdue et que vous me devez; vos visites sont si rares...

LORD ALBERT.

Je n'étais pas seul... je causais avec M. Crosby.

HÉLÈNE, vivement.

Que j'avais prié de venir... mais pas si tôt!

LORD ALBERT, de même.

Cela vous contrarie?

HÉLÈNE, avec franchise.

Mais oui... dans ce moment! plus tard, je ne dis pas!

LORD ALBERT.

Rassurez-vous! Il est au château de Dumbar... une estimation de tableaux... il en a pour longtemps.

HÉLÈNE, d'un air reconnaissant.

Ce bon M. Crosby! il est bien aimable, car j'avais tant de choses à vous dire... à vous raconter sur cette soirée d'hier à l'Opéra...

LORD ALBERT.

Ah! vous vouliez...

HÉLÈNE.

Vous l'avez deviné, j'en suis sûre, et c'est pour cela que vous venez!.. je vous en remercie.

LORD ALBERT, avec un peu d'embarras.

Mais oui... pour cela, et pour prendre ma leçon!

HÉLÈNE.

Cela n'empêchera pas, et en effet, il y a si longemps que nous n'avons étudié.

LORD ALBERT, souriant.

C'est vrai!

HÉLÈNE, allant prendre un carton qu'elle place sur une table, à gauche du spectateur.

Aussi vous restez toujours au même point, vous ne me ferez pas honneur.

LORD ALBERT, de même.

Je le crains!

HÉLÈNE, disposant tout ce qu'il faut pour dessiner.

A qui la faute? Vous ne venez jamais : ce n'est pas ainsi qu'on apprend. Voilà cette tête de Pénélope; combien y a-t-il de temps qu'elle est commencée... je vous le demande!

LORD ALBERT, avec bonhomie.

Allons, Hélène, ne me grondez pas. Nous ferons aujourd'hui une bonne séance.

HÉLÈNE.

Dieu le veuille!

LORD ALBERT, s'asseyant près de la table sur une chaise basse, mettant le carton sur ses genoux et se disposant ainsi à dessiner pendant qu'Hélène, restée debout près de lui, taille son crayon.

Mais vous me parliez de l'Opéra... Savez-vous que vous y avez obtenu hier un grand succès...

HÉLÈNE, taillant le crayon.

Moi!.. comment cela?

LORD ALBERT, le carton sur ses genoux, et se tournant vers Hélène.

Succès d'autant plus flatteur qu'on ne vous connaissait pas, que vous étiez dans une loge fort modeste, avec M. Crosby et sa sœur, et vous avez produit un effet à rendre folle toutes nos ladys.

HÉLÈNE, taillant toujours le crayon.

Milord veut se moquer de moi.

LORD ALBERT, de même.

Je vous dis la vérité. Et vous avez dû être bien heureuse.

HÉLÈNE.

Heureuse... non; étonnée, oui. (Lui donnant le crayon qu'elle vient de tailler.) Tenez, milord; c'était pour moi un coup d'œil si singulier, si nouveau! Quoique la sœur de M. Crosby m'eût beaucoup parlé de ce spectacle, de cette pompe, de ces toilettes éblouissantes, j'étais loin de m'en faire une idée; et tout cela, je vous l'avouerai, a produit d'abord sur moi une impression... triste.

LORD ALBERT, poussant le carton sur la table et se levant.

En vérité!

HÉLÈNE.

Se dire qu'au milieu de cette foule immense et compacte on est comme seule, comme étrangère... qu'on n'a pas un ami... (Vivement.) Si!.. je me trompais... et quand je vous ai aperçu... à l'avant-scène... dans cette loge que M. Crosby m'a dit être la loge de la cour... oh! je n'ai plus été seule... tout m'a paru bien mieux... et cependant quand vous m'avez vue et saluée si respectueusement, j'ai été si troublée... je me suis sentie rougir... je ne sais pourquoi... car c'était tout naturel.

LORD ALBERT.

D'autant plus que je n'étais pas seul à vous admirer, et que dans ce moment tous les yeux et toutes les lorgnettes étaient dirigés de votre côté... vous avez dû vous en apercevoir!..

HÉLÈNE, naïvement.

Non! je n'ai rien vu! je regardais à l'avant-scène!... Un instant par exemple, où j'ai eu peur, mais grand'peur!.. c'est à la fin du spectacle, quand nous avons voulu sortir de notre loge... il y avait là... une foule... tous jeunes gens... qui nous entouraient. Mistress Crosby, effrayée comme moi, avait saisi vivement le bras de son frère qu'elle ne quittait pas... et je me trouvais comme seule et abandonnée, quand je vous ai aperçu, milord... Ah! que j'étais heureure. J'ai couru à vous, me disant : Je suis sauvée! En effet, dès que j'ai eu pris votre bras, comme toute cette foule s'est écartée avec respect, et nous a fait passage! Et moi j'étais fière, et le cœur me battait de joie de me sentir protégée par vous!

LORD ALBERT.

Honneur que chacun m'enviait, je le lisais avec orgueil dans

tous les yeux; surtout dans ceux d'un jeune fat, lord Primerose Tressillyan, qui nous a suivis...

HÉLÈNE.

Je n'ai pas remarqué. Et en bas, sous le vestibule, quel était ce groupe de jeunes femmes si élégantes, devant qui nous avons passé? Vous m'avez entraînée si vite, qu'à peine ai-je eu le temps de les voir!.. j'ai entendu seulement...

LORD ALBERT, vivement.

Quoi donc? qu'avez-vous entendu?..

HÉLÈNE.

Qu'elles se disaient à demi voix en me regardant : *C'est elle!* Elles me connaissent donc, comment cela? Et il y avait dans leurs figures je ne sais quoi de hautain et de dédaigneux... sans doute parce qu'elles sont des ladys, des grandes dames, et que je ne suis qu'une pauvre artiste... (Voyant le geste d'Albert.) Cela ne me fait rien, je vous le jure... je n'aurais pas troqué leur sort contre le mien, surtout hier... Oh! non certainement! être là... à votre bras... comme votre sœur... comme... (S'interrompant.) Eh bien! et votre leçon, milord, et votre leçon?..

LORD ALBERT.

C'est vrai!.. je n'y pensais plus! (Il se rassied près de la table, reprend le carton sur ses genoux, et commence à dessiner. Hélène, debout près de lui et appuyée sur sa chaise, le regarde travailler, tout en continuant de causer.)

HÉLÈNE.

Je vous avouerai, cependant, que j'ai été enchantée quand nous avons été hors de la foule!

LORD ALBERT.

Quand vous avez respiré le grand air...

HÉLÈNE, avec gaieté et émotion.

Et comme vous avez été bon pour moi! combien je vous ai donné d'embarras! ce M. Crosby que nous avions perdu! et vous m'avez fait monter dans votre voiture... et vous qui alliez au bal de la cour, vous vous êtes dérangé pour me reconduire jusqu'ici, au milieu de la nuit, à un mille de Londres!

LORD ALBERT, dessinant toujours.

C'était tout naturel!.. je ne pouvais pas vous laisser seule à une pareille heure!...

HÉLÈNE.

Et pendant la route que de soins vous avez pris de moi! que d'attentions!.. Vous aviez peur que je n'eusse froid!

LORD ALBERT, de même et sans la regarder.

Parbleu... en robe de gaze et les bras nus!..

HÉLÈNE.

Et vous m'avez enveloppée de votre manteau... Ah! je n'oublie rien, milord, je vous le jure, et vraiment... j'étais honteuse de tant de bontés... je me le disais encore hier en m'endormant... (Regardant le dessin de lord Albert.) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?.. voilà un nez de travers...

LORD ALBERT.

C'est votre faute... je vous écoutais!

HÉLÈNE.

Mauvaise excuse... car bien souvent même quand je ne dis rien... (S'interrompant.) Voilà l'œil maintenant qui n'est pas sur la même ligne que l'autre!..

LORD ALBERT.

Pour cela, vous vous trompez!

HÉLÈNE, prenant une chaise et s'asseyant près de lord Albert.

Comment, je me trompe! (Elle prend le crayon et mesure.) Voyez plutôt...

LORD ALBERT.

C'est ma foi vrai!..

HÉLÈNE, d'un air de triomphe.

Ah! attendez... attendez que je répare cela... (Elle donne quelques coups de crayon.) Car elle aurait louché horriblement, cette dame...

LORD ALBERT, souriant.

Et il ne doit y avoir rien de louche dans Pénélope!

HÉLÈNE, lui rendant le crayon.

Continuez maintenant, et tâchez que les contours soient mieux accusés et plus fermes. (Guidant sa main.) On dirait que votre main tremble...

LORD ALBERT.

Mais, c'est qu'aussi vous me grondez toujours.

HÉLÈNE, souriant.

Mais c'est qu'en vérité, milord, je suis fâchée de vous le dire, vous n'avez pas du tout de dispositions... et à votre place, j'y renoncerais.

LORD ALBERT, vivement.

Non pas.

HÉLÈNE, souriant.

Vous y mettez du moins une obstination et une patience dignes d'un meilleur sort...

LORD ALBERT.

C'est ainsi qu'on arrive!

AIR du *Partage de la richesse*.

Telle était l'épouse accomplie
Dont je retrace les contours,
Brodant une tapisserie
Qu'elle recommençait toujours.
Volontiers, suivant son exemple,
Content d'être ici, je voudrais
Que, pour moi, quand je vous contemple,
La leçon ne finit jamais.

HÉLÈNE, le menaçant du doigt.

Milord, milord... vous espérez en vain me désarmer par des flatteries... Voilà un trait qui n'est pas correct... (Lui frappant sur les doigts avec un autre porte-crayon qu'elle tient.) pas ainsi, milord, pas ainsi!..

LORD ALBERT, se frottant la main qu'elle vient de frapper.

Eh! mais, mon professeur... c'est plus que gronder...

HÉLÈNE.

Ah dame! je veux qu'on m'écoute... et vous alliez toujours dans le même sens...

LORD ALBERT.

C'est-à-dire de travers...

HÉLÈNE.

Ce n'est pas ainsi qu'on fait des progrès... voilà un dessin que M. Crosby n'achètera certainement pas...

LORD ALBERT, posant son crayon, se levant.

Crosby!.. ah! mon Dieu!..

HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc?

LORD ALBERT.

Il m'avait chargé pour vous d'une mission... que depuis une demi-heure j'avais totalement oubliée.

HÉLÈNE.

Et laquelle?..

LORD ALBERT.

Il m'a prié, miss Hélène... de parler pour lui... il veut... il désire vous épouser!

HÉLÈNE.

M'épouser!.. moi!.. ah! mon Dieu!

LORD ALBERT.

Qu'avez-vous?

HÉLÈNE.

Je ne sais... si c'est ce que vous venez de m'annoncer... ou la manière si brusque dont vous me l'avez dit... mais j'ai éprouvé là, comme un coup douloureux... et pénible!.. et j'ai tort après tout... car M. Crosby est un honnête homme... un excellent homme...

LORD ALBERT, avec émotion.

Vous trouvez?..

HÉLÈNE.

Sa sœur, mistress Sarah, qui compose toute sa famille, est fort bien... du moins, elle m'a semblé telle... et malgré cela, j'aimerais mieux ne pas me marier et rester toujours comme je suis!

LORD ALBERT.

Est-il possible!..

HÉLÈNE.

Mon sort est si heureux! c'est une si belle carrière que celle d'artiste! être indépendant, n'avoir besoin ne personne, ne devoir qu'à soi-même son existence, et, dans cet art qui vous charme, trouver à la fois son bien-être et son plaisir, je ne connais pas de position plus désirable! Aussi, bien souvent, milord, en pensant à vous, aux ennuis et aux obligations de votre fortune, de votre rang et de votre naissance, je vous plains... (Vivement.) Oui, il y a des moments où je me surprends à désirer que vous ne soyez comme moi... qu'un peintre... un artiste... (S'arrêtant et montrant en souriant le dessin de Pénélope.) Ce qui, par malheur, n'est guère probable!

LORD ALBERT.

Vu mon peu de dispositions!..

HÉLÈNE.

C'est ce que je voulais dire...

LORD ALBERT.

Mais, que répondrai-je à M. Crosby?

HÉLÈNE.

Ce qu'il vous plaira!.. pourvu qu'il ne m'en veuille pas, et qu'il me conserve son amitié... J'ai si peu d'amis, que je tiens à les garder, et je ne vous ai pas parlé d'une bonne fortune qui m'arrive aujourd'hui.

LORD ALBERT.

Non, vraiment.

HÉLÈNE.

C'est juste!.. depuis que vous êtes ici, nous avons été si occupés! Vous savez bien... cela ne vous ennuiera pas; mon vieux maître de dessin, dont je vous ai parlé tant de fois?..

LORD ALBERT, *gaiement.*

Ah! M. Durocher! ami de votre père, élève de Gros et de Guérin, qui vous a donné autrefois en France les premières leçons.

HÉLÈNE.

Eh bien! il est ici... en Angleterre!

LORD ALBERT.

Vraiment?

HÉLÈNE.

Hier, en allant à l'Opéra, un embarras de voitures arrêta la nôtre... et j'aperçois à deux pas de nous... c'était lui...

LORD ALBERT, *regardant la pendule.*

Ah! mon Dieu!

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous donc?

LORD ALBERT.

Comme les heures sont rapides... ici, du moins; et ma séance du Parlement!.. une proposition de lord Dumbar que je dois soutenir...

HÉLÈNE.

Quel dommage! mon vieux professeur, à qui j'avais donné mon adresse... doit venir ce matin; il n'y manquera pas, j'en suis sûre! vous l'auriez vu!

LORD ALBERT.

Impossible de l'attendre... Adieu!

HÉLÈNE.

Déjà!.. Qui sait maintenant quand vous reviendrez... (*D'un air suppliant.*) quand donc?..

LORD ALBERT.

Le plus tôt que je pourrai.

HÉLÈNE.

N'importe, dites-moi le jour... quand on le sait... cela fait prendre patience... Et quand il approche... on est heureuse dès la veille...

LORD ALBERT, lui prenant la main avec reconnaissance.

Hélène!..

DUROCHER, en dehors.

Ce doit être ici...

HÉLÈNE, regardant vers le fond.

C'est lui! (Courant au-devant de M. Durocher.) Mon maître!.. mon père!..

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUROCHER.

DUROCHER, embrassant Hélène sur le front.

Ma chère enfant!.. quel plaisir de rencontrer une compatriote, une Française, une physionomie nationale, dans ce pays où il n'y a que des... (Se tournant et apercevant lord Albert qui s'incline et à qui il rend son salut.) Pardon!

HÉLÈNE, à Durocher.

Lord Albert Clavering, mon cher maître, que je vous présente.

LORD ALBERT.

Et qui est bien contrarié, Monsieur, de ne pouvoir rester avec vous. Je suis l'ami des talents, quel que soit leur pays, et je ne me console de vous quitter aussi brusquement que par l'espoir d'une autre occasion.

HÉLÈNE.

Qu'il serait facile de faire naître, si vous vouliez tantôt... dîner ici.

DUROCHER, vivement.

Je ne demande pas mieux!

HÉLÈNE.

Et vous, milord?

LORD ALBERT.

Mais, je ne sais...

HÉLÈNE.

Bah! (Jetant les yeux du côté du carton où est la tête de Pénélope.) entre artistes!.. à moins que votre seigneurie ne soit fière ou difficile, et ne craigne notre modeste repas!

LORD ALBERT, s'inclinant avec un sourire.

A quelle heure?

HÉLÈNE, lui tendant la main.

Très-bien... après la séance du Parlement; vous nous ren-

drez compte des discours qu'on y aura prononcés... (Avec intention et en souriant gracieusement.) Il y en a un... auquel je m'intéresse beaucoup.

LORD ALBERT.

Vous êtes trop bonne!.. (Saluant.) Adieu, monsieur Durocher. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, DUROCHER.

DUROCHER, le suivant des yeux avec un air de défiance.

Voilà un jeune lord qui est bien fait... et qui a bonne tournure.

HÉLÈNE.

N'est-ce pas?

DUROCHER.

Et dis-moi, mon enfant... pardon, Hélène, de mes anciennes habitudes... je n'ai pas encore eu le temps de les oublier...

HÉLÈNE.

Et je veux que vous les conserviez toujours! je croirais que vous ne m'aimez plus... si vous cessiez de me tutoyer...

DUROCHER.

Eh bien! soit, tu n'as pas changé... ni moi non plus... mon amitié est toujours la même, et c'est pour cela que je te demanderai d'abord : comment connais-tu ce seigneur?

HÉLÈNE.

C'était, comme vous, un ami de ma mère; je lui donne des leçons de dessin.

DUROCHER.

Je comprends, toi qui en recevais autrefois, tu en donnes maintenant... c'est juste, il faut vivre! et tu es ici, sans doute, chez quelque lady, dont tu élèves les filles... triste condition!

HÉLÈNE, souriant.

Non, vraiment!

DUROCHER, se frappant le front.

C'est juste; j'oubliais que tu nous as invités à dîner; tu es chez quelque parente, quelque vieille tante!

HÉLÈNE.

Non, mon cher maître, je suis chez moi!

DUROCHER.

Allons donc!.. ce cottage délicieux, ce joli jardin, cette

cour élégante où je n'osais entrer avec mon carrosse de place... tout cela est à toi ?

HÉLÈNE.

Vous l'avez dit!

DUROCHER, regardant autour de lui.

Quoi! ces meubles... ce luxe qui t'entoure?..

HÉLÈNE.

C'est à moi !

DUROCHER, stupéfait.

Ah bah!.. tu as gagné tout cela à donner des leçons ?

HÉLÈNE.

Non, mais à faire des tableaux... qu'on m'a payés très-cher.

DUROCHER.

En vérité !

HÉLÈNE.

Et l'on m'en commande chaque jour... plus que je n'en puis composer.

DUROCHER, avec étonnement.

Ce serait possible!.. ici, en Angleterre!.. écoute-moi bien, Hélène, je n'aime pas les Anglais... c'est un goût comme un autre... mais s'il est vrai qu'ils estiment et encouragent les arts...

HÉLÈNE.

Je vous le jure.

DUROCHER.

Il n'y a donc pas longtemps!.. ou alors, c'est par esprit de contradiction, et pour ne rien faire de ce qu'on fait en France... car là-bas, vois-tu bien, les arts et le goût n'existent plus. Nous autres, élèves de Gros et de Guérin, nous ne sommes plus bons à rien, qu'à peindre des dessus de portes... si toutefois encore il y a des portes qui s'ouvrent pour nous.

HÉLÈNE.

En vérité !

DUROCHER.

Il y a une nouvelle école, par brevet d'invention, qui a pris pour devise : « Rien n'est beau que le laid; rien n'est vrai que le faux! » Ils ont une nature à eux... de l'ultra-nature! des chevaux verts... j'ai vu un cheval vert!

HÉLÈNE.

Allons donc!

DUROCHER.

Et ils appellent cela de l'imagination!.. et il y a des sots qui les admirent et prétendent que cela se fond avec le paysage. Je l'ai lu dans un feuilleton. Que veux-tu que l'on fasse après cela?... des chevaux véritables? pour qu'on vous trouve commun et rococo.

HÉLÈNE.

Il faut réclamer.

DUROCHER.

Auprès de qui?.. à moins d'être cousin d'un député (et je n'en ai pas dans ma famille), on n'obtient rien! et cependant, il y a quinze ans, lorsque j'ai remporté le grand prix de peinture, lorsque je suis parti pour Rome, c'est que mon père... mon pauvre père... avait tout sacrifié pour mon éducation, j'espérais, au retour, lui apporter la fortune... plus tard, au moins, entourer ses vieux jours de quelque aisance... eh bien! non, et, perdant patience, j'ai quitté la France, où je serais mort de colère... Je suis venu à l'étranger, dussé-je y mourir de faim!.. c'est plus simple et plus facile. Je comptais, pour me pousser dans le monde, sur la protection d'une grande dame... la fille d'un ministre, lady Arabelle Dumbar, qui a été mon élève à Paris, dans un pensionnat du faubourg Saint-Honoré, où je donnais des leçons.

HÉLÈNE.

Eh bien! est-ce qu'elle vous a mal accueilli?

DUROCHER.

Elle a été charmante! elle allait monter en voiture : « Revenez plus tard, m'a-t-elle dit... car le milieu de ma journée est toujours consacré à des visites ou à des emplettes. » J'y suis retourné un soir... elle allait au bal; je me suis présenté un matin... elle en revenait.

AIR nouveau de M. NUMA.

J'ai dit : renonçons à jamais
Au grand monde, à ses grandes dames!

HÉLÈNE.

Mais pourtant...

DUROCHER.

Mon Dieu! je connais
Quelle est la bonté de leurs âmes.
Pour le malheureux qui gémit,
Leur cœur serait sensible et tendre,

Si la polka, si le bal, si le bruit,
Ne les empêchaient pas d'entendre.

Aussi mon seul espoir maintenant c'est dans une dizaine de tableaux de ma composition que j'ai apportés avec moi.

HÉLÈNE.

Et que vous vendrez très-bien ici, je vous en réponds. Je vous promets d'avance gloire et fortune...

DUROCHER.

Dieu le veuille!..

HÉLÈNE.

Et d'ici-là... Vous rappelez-vous, mon cher maître, quand nous sommes parties pour disputer à Londres les derniers débris de notre fortune?.. J'étais bien jeune alors... mais je vous vois encore, quand nous parlions des frais du voyage, me glisser dans la main un certain petit billet de cinq cents francs... que ma mère a accepté.

DUROCHER, d'un air bourru.

Et qu'elle m'a rendu quelques semaines après... ne voilà-t-il pas un grand service!.. Entre artistes! l'un n'a rien, l'autre pas davantage.

HÉLÈNE, lui glissant un petit portefeuille dans la main.

Eh bien! la semaine prochaine, mon cher maître, vous me rendrez ce petit portefeuille...

DUROCHER.

Moi!..

HÉLÈNE.

Je le veux!.. ou nous nous fâcherons... (Joignant les mains.) Ce n'est pas moi, c'est ma mère qui vous en prie!.. Vous ne la refuserez pas, j'espère; vous ne refuserez pas l'argent que je dois à vos leçons... l'argent gagné par mon travail. Comme vous disiez, entre artistes! je vous en demanderais bien si je n'en avais pas.

DUROCHER, avec émotion.

Eh bien! soit... de toi, d'une artiste... j'accepte... et si tu savais, Hélène, ce que j'éprouve là... d'émotion et de reconnaissance! Ah çà! mon élève, tu as donc fait de grands progrès depuis trois ans? (Regardant le tableau qui est à droite.) Pas mal... pas mal du tout, mon enfant! Du ton, du coloris... c'est chaud!

HÉLÈNE.

Vous trouvez!

DUROCHER.

Parbleu!.. si tu n'étais qu'un amateur, ce serait délicieux! Si tu étais seulement une duchesse... lady Arabelle, par exemple... ce serait admirable. (Secouant la tête.) Mais pour une artiste, ce n'est pas encore assez fort. Vois-tu bien, il n'y a pas assez d'air dans ce ciel-là.

HÉLÈNE.

C'est vrai.

DUROCHER.

Ces eaux-là ne sont pas assez transparentes.

HÉLÈNE.

C'est vrai.

DUROCHER.

Voilà un torrent qui reste en place, qui ne court pas!

HÉLÈNE.

Vous avez raison... je comprends.

DUROCHER, prenant le pinceau.

Ce ne sera rien!.. Quelques coups de pinceau vont animer cela. (Peignant toujours.) Et qu'est-ce que tu peux vendre un tableau comme celui-là?

HÉLÈNE.

Dame!.. Estimez vous-même...

DUROCHER.

Voyons!.. Une centaine d'écus?..

HÉLÈNE.

Ah! grâce au ciel... mieux que cela!..

DUROCHER.

Diable!.. tu as raison... Il paraît qu'ici on paye mieux que là-bas!

SCÈNE V.

CROSBY, HÉLÈNE, DUROCHER.

HÉLÈNE, bas, à Durocher.

Justement, voici M. Crosby, mon marchand de tableaux... un homme immensément riche.

DUROCHER.

En vérité!.. et il n'a l'air ni fier ni insolent... tandis que là-bas... (Voyant Crosby qui s'avance d'un air timide et salue Durocher.) mais au contraire, il salue d'un air timide et honnête... Ah çà, est-ce que décidément les Anglais l'emporteraient sur la France... par les marchands de tableaux?

CROSBY, s'approchant timidement d'Hélène et à demi voix.

Je viens de voir milord.

HÉLÈNE.

Vous, monsieur Crosby... où donc cela?

CROSBY.

Sur la route de Londres... où je le guettais... pour avoir une réponse... vous savez!.. il m'a dit... que vous n'étiez pas encore décidée... que plus tard vous verriez!..

HÉLÈNE.

Moi!..

CROSBY, lui faisant signe de la main de ne pas parler.

C'est bien!.. c'est bien! c'est tout ce que je demandais... A vos ordres, miss Hélène, j'attendrai... (Haut.) Vous m'aviez dit de venir ce matin.

HÉLÈNE.

Pour un nouveau tableau que je viens d'achever... et que je veux vous proposer (Lui montrant le chevalet.) Tenez, regardez...

DUROCHER, qui, pendant ce temps, est passé près de la table, à gauche des spectateurs, et a ouvert le carton de lord Albert.

Voilà une Pénélope...

CROSBY, à demi voix, lui montrant Durocher.

Quel est ce Monsieur... qui a un air étranger?

DUROCHER, interrompant Hélène qui va répondre.

Un ami de la maison? (Regardant toujours.) Qui a fait cet œil-là?..

CROSBY.

Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance!

DUROCHER, fermant le carton.

Pauvre Pénélope!.. quel œil!..

CROSBY, s'arrêtant devant le tableau qu'il contemple quelques instants avec son lorgnon.

Eh mais... eh mais... permettez donc, voilà un petit paysage qui est divin... délicieux!..

DUROCHER.

Vous trouvez? (A part.) Encore un qui n'y entend rien!

CROSBY.

C'est admirable de ton... et de couleur. (A Durocher.) Voyez plutôt, Monsieur... voyez vous-même.

DUROCHER, à part.

A moins que ce ne soit les deux coups de pinceau que je

vieus d'y donner... Je suis pour ce que j'en ai dit : les Anglais ne s'y connaissent pas...

CROSBY.

N'est-ce pas, Monsieur, que c'est charmant?

DUROCHER, haut.

Vous avez raison... c'est très-bien.

CROSBY.

C'est-à-dire que c'est tout uniment un petit chef-d'œuvre! Vous n'avez encore rien fait de si fin, de si joli, de si délicat!

HÉLÈNE.

Vous êtes trop bon, monsieur Crosby... Mais trêve d'éloges, et voyons l'essentiel. (Souriant.) Combien me donnez-vous de ce petit chef-d'œuvre?

CROSBY.

Mon Dieu!.. il faudrait, pour être juste, le couvrir d'or... mais...

DUROCHER, à part.

Ah! voilà le *mais* comme là-bas...

CROSBY.

Les temps sont durs! le commerce va mal...

DUROCHER, à part.

Juste là même phrase dans les deux pays.

CROSBY.

Je ne puis guère vous donner de celui-ci... qu'une centaine de guinées!..

DUROCHER, étonné.

Cent guinées!.. cent louis de France... est-il possible!..

HÉLÈNE.

Soit, monsieur Crosby... comme vous voudrez!

DUROCHER, bas, à Hélène.

Tu acceptes! (La prenant à part.) Pardon, pardon, mon enfant, je suis honnête homme avant tout... je crains que ce brave homme ne se ruine! Quoique Anglais, je m'y intéresse... et à ce taux-là... vrai...

HÉLÈNE.

C'est le prix! Je lui ai vendu près du double les trois derniers, qui ne valaient pas celui-ci.

DUROCHER, stupéfait.

Les trois derniers!

HÉLÈNE.

Oui vraiment!

DUROCHER.

Plus du double!

HÉLÈNE.

Eh mais, sans doute!

DUROCHER, prenant à part Crosby, qui, pendant ce temps, examine le tableau.

Monsieur, c'est fait... c'est vendu!.. Mais dites-moi, non pas que ce ne soit charmant, délicieux... et, comme vous l'avez très-bien apprécié, un vrai chef-d'œuvre... mais enfin, je voudrais savoir comment, ici... à Londres... on peut s'en retirer à ce prix-là.

CROSBY.

Parfaitement. C'est pour moi une affaire excellente...

DUROCHER, à part.

Ce n'est pas possible... et, à moins d'en avoir la preuve de mes propres yeux...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Lord Tressillyan.

HÉLÈNE.

Je ne le connais pas!

SCÈNE VI.

CROSBY, LORD TRESSILLYAN, HÉLÈNE, DUROCHER.

LORD TRESSILLYAN, saluant respectueusement.

Miss Hélène!.. (A part.) C'est bien elle que j'ai vue hier à l'Opéra... plus jolie encore qu'aux lumières... c'est rare!..

HÉLÈNE.

Qui me procure, milord, l'avantage de votre visite?

TRESSILLYAN.

Je vais vous le dire en peu de mots... J'ai vu de vous des tableaux charmants...

HÉLÈNE.

Où cela, Monsieur?

TRESSILLYAN.

Mais... partout...

CROSBY, à part.

C'est bien étonnant, car ils sont tous chez moi!

TRESSILLYAN.

Je les ai vus... c'est vous dire que j'ai été ravi... enthousiasmé!

DUROCHER, à part.

Et lui aussi!

TRESSILLYAN.

J'adore les arts... mais je n'aime pas les artistes; c'est bizarre, n'est-ce pas?... à moins qu'ils ne soient comme vous, miss Hélène, adorables, enchanteurs!.. Et, attendu qu'il manque à ma collection un ouvrage de vous... j'en veux un... il m'en faut un!..

HÉLÈNE.

Je vous remercie, milord, de l'honneur que vous voulez bien me faire... mais je n'ai pas de tableaux; je viens de vendre le dernier à monsieur Crosby.

CROSBY.

Le voici, milord.

TRESSILLYAN, regardant le tableau avec son lorgnon.

Un paysage!.. avec de l'eau, de la verdure et des arbres. C'est justement ce que je voulais. C'est ravissant! Et c'est monsieur Crosby, un marchand de tableau... au fait c'est son état... qui vient d'acheter celui-ci!.. Combien avez-vous payé cela, mon cher?..

CROSBY.

Cent guinées, milord.

TRESSILLYAN.

C'est pour rien.

DUROCHER, à part.

Ah! mon Dieu!

TRESSILLYAN.

Je vous en donne cent cinquante.

CROSBY.

Non, milord.

TRESSILLYAN.

Deux cents.

CROSBY.

Cela m'est impossible, sur mon honneur...

TRESSILLYAN.

Alors!.. deux cent cinquante, et n'en parlons plus... il est à moi... (Appelant.) Holà!...

HÉLÈNE, bas, à Durocher.

Vous voyez bien!

DUROCHER, à part.

C'est à confondre!

CROSBY, à part.

Ah çà, est-ce que réellement cela vaudrait cela... si ce n'était la défense de lord Clavering!..

TRESSILLYAN.

Que l'on porte cela dans ma voiture...

CROSBY, haut à Tressillyan.

Pardon, milord... j'ai dit à votre seigneurie que cela ne se pouvait pas... c'est déjà vendu et d'avance pour l'Allemagne et pour la Russie... (Il prend le tableau qui est sur le chevalet.)

DUROCHER, à part.

Ah bah!

TRESSILLYAN.

C'est différent... je n'insiste plus, je prierai seulement miss Hélène de vouloir bien, pour le même prix, m'en composer un dont je vais lui donner le sujet...

CROSBY, qui est passé près de Durocher.

Eh bien! Monsieur, avez-vous peur encore que je ne m'en retire pas?

DUROCHER à demi voix.

Au contraire, Monsieur... votre fortune est faite... et la mienne aussi.

CROSBY.

Que voulez-vous dire?

DUROCHER.

Ne retournez-vous pas à Londres?

CROSBY.

A l'instant... j'ai ma voiture qui m'attend.

DUROCHER.

J'y monte avec vous, et en route nous parlerons affaires... et vous verrez... je ne vous dis que cela!

CROSBY.

A vos ordres, Monsieur. (Lord Tressillyan cause bas avec Hélène, et Crosby enveloppe le tableau dans une toile.)

DUROCHER, à part.

Quand il verra ma Niobé, ma bataille de la Moscowa... etc., etc... en tout dix tableaux... dix chefs-d'œuvre!.. à six mille livres seulement, l'un dans l'autre... (A Crosby.) Je suis à vous, Monsieur. Soixante mille francs de capital... je me retire des arts...

AIR nouveau de M. NUMA fils.

Venez, Monsieur, et donnez-moi la main;
Vous allez être enchanté, je le jure,
Venez, Monsieur, dans votre voiture,

Nous causerons tous les deux en chemin.
Oui, l'Angleterre et la France, heureux sort
Dont mon cœur accepte l'augure!
Toutes les deux vont être enfin d'accord.
(A part.)
Par malheur ce n'est qu'en peinture!

ENSEMBLE.

DUROCHER.

Venez, Monsieur, et donnez-moi la main,
Vous allez être enchanté, je le jure.
Venez, Monsieur, et dans votre voiture
Nous causerons tous les deux en chemin.

CROSBY.

Allons, Monsieur, et donnons-nous la main;
Vous le voulez, j'en accepte l'augure.
D'être enchanté, Monsieur, je suis certain,
Nous causerons tous les deux en chemin.

LORD TRESSILLYAN.

C'est bien heureux, ils s'éloignent enfin;
Et de grand cœur je bénis l'aventure :
C'est bien heureux, ils s'éloignent enfin,
Et que le ciel les conduise en chemin.

HÉLÈNE.

Que me veut-il? ah! je le cherche en vain,
Et singulière est pour moi l'aventure;
Que me veut-il? oui, je le cherche en vain,
Nous voilà seuls, il va parler enfin?
(Durocher sort avec Crosby par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, TRESSILLYAN.

HÉLÈNE, s'asseyant et faisant signe à lord Tressillyan de s'asseoir.
Je vous écoute, milord.

TRESSILLYAN

Je suis lord Primerose Tressillyan, marquis de Glenowal, le plus riche propriétaire du Northumberland... ce qui n'a pas empêché ma famille de m'envoyer à l'Université. Oui, j'ai fait d'excellentes études.

HÈLÈNE.

Cela ne m'étonne pas, milord.

TRESSILLYAN.

Vous êtes trop bonne... J'ai passé trois ans à Oxford avec

lord Albert Clavering... et ce qui vous étonnera peut-être... par un hasard... par une fatalité obstinée... il l'a toujours emporté sur moi!..

HÉLÈNE.

Et le sujet du tableau dont vous vouliez me parler.

TRESSILLYAN.

M'y voici! Lancé dans le monde, je me suis bientôt fait un nom par mes jockeys; mes chevaux, mes paris... que j'ai souvent gangés moi-même en personne. Car vous saurez que je suis extrêmement fort et extrêmement adroit!..

HÉLÈNE.

Je n'en doute pas, milord.

TRESSILLYAN.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'aux dernières courses d'Epsom... j'avais des chevaux pur sang magnifiques... et *Atalante*... qui jusqu'alors avait été favorite... engagée dans un dernier pari de six mille guinées... se laisse battre et distancer par qui?.. par miss *Babiole*... jument de lord Clavering! encore lui... la même fatalité!

HÉLÈNE.

Mais, milord... ce tableau...

TRESSILLYAN.

Nous y arrivons!.. je voulais, comme tout le monde... entrer à la chambre des communes... j'avais un concurrent... un adversaire... vous le devinez, lord Clavering!.. et quoique je sois plus riche et de beaucoup... quoique j'aie dépensé, pour mon élection, dix mille livres sterling, rien qu'en porter et vin de Porto, nos électeurs qui avaient perdu la tête... qui étaient ivres... l'ont nommé... lui!.. c'est comme une gageure.

HÉLÈNE.

Mais, milord...

TRESSILLYAN.

Plus qu'un mot et je conclus... Il y a dans le monde une jeune et charmante lady... la reine de nos salons... une vivacité, une grâce, un esprit... je suis son chevalier... son partner habituel... et rien qu'en nous voyant danser ensemble la polka, la redowa... chacun convient que nous sommes faits l'un pour l'autre... du reste, la fille d'un ministre, ce qui me permettrait de regagner la position politique que j'ai perdue! et quant à la préférence marquée... qu'elle daigne m'ac-

corder, ce n'est pas moi, c'est l'opinion générale qui le proclame... aussi je croyais de ma délicatesse de la demander en mariage... et le père... (Riant.) ici, miss Hélène... vous ne voudrez pas me croire... et c'est pourtant la vérité... le père me répond qu'il est engagé d'honneur!.. avec qui?... avec lord Clavering!..

HÉLÈNE, se levant avec émotion.

Est-il possible!..

TRESSILLYAN, se levant aussi.

Vous n'en revenez pas?.. je le vois!.. ni moi non plus... d'une chance, d'une veine aussi constante, qui me vaut les railleries de tous nos gentlemen!.. Ils prétendent maintenant qu'il l'emportera toujours sur moi... il y a même des paris ouverts... eh bien, non!.. me suis-je dit... c'est une lutte d'honneur, un combat désespéré; et, ne fût-ce qu'une fois dans ma vie, je l'emporterai sur lui... n'importe comment?... j'étais poursuivi par cette idée... quand je vous ai aperçue hier à l'Opéra... où chacun vous regardait... où chacun se demandait: « Quelle est cette ravissante personne? » (pardon de citer le texte); nul ne vous connaissait, et moi, en faisant comme tout le monde, en vous admirant... je rêvais déjà aux moyens de fixer votre attention, et naturellement je me flattais de quelque espoir... lorsqu'à la sortie du spectacle, je vous aperçois au bras de qui?.. de lord Clavering... (Avec colère.) Ah! pour le coup, c'est trop fort!..

HÉLÈNE.

Comment, milord?...

TRESSILLYAN, baissant la voix.

Je vous vois monter dans sa voiture... vous partez avec lui... cela ne me regarde pas... je n'ai rien à dire... (D'un air à moitié ironique.) Mais vous commencez peut-être à comprendre maintenant, le sujet du tableau que je viens vous demander?

HÉLÈNE.

Non, Monsieur! et je n'en dois accuser que mon peu d'intelligence, car j'écoute de toute mon attention, et ne peux deviner encore...

TRESSILLYAN.

Vous tenez, je le vois, à ce qu'on s'explique plus nettement.

HÉLÈNE.

Sans doute, car vous êtes venu ici pour me parler d'un tableau.

TRESSILLYAN.

Eh bien! soit... prenons un tableau de genre; vous en composez, je crois. (Hélène s'incline affirmativement.) Prenons Danaé?.. Danaé et la pluie d'or... Vous savez? — Supposons qu'un jeune lord immensément riche, et qui ne sait que faire de sa fortune, veuille, n'importe à quel prix, supplanter le roi des cieux... au lieu d'une pluie... il propose un orage... c'est le sujet du tableau... qu'en dites-vous?

HÉLÈNE.

Que je n'en ai jamais composé de semblable! Et, s'il faut vous l'avouer, milord! il y a dans votre ton, dans votre air, dans vos regards même, quelque chose que je ne peux m'expliquer, et dont je n'ai pas l'habitude. Excusez-moi si je suis peu faite aux manières et au langage du grand monde; mais, avec tout le respect qu'une artiste doit à un lord, je vous dirai que ces manières et ce langage me font éprouver un sentiment de gêne et de malaise que vous ne voudriez pas prolonger, et vous me permettrez, milord, de me retirer.

TRESSILLYAN, à Hélène qui lui fait la révérence et qui veut sortir.

Non, non, vous avez trop bien compris que je vous aime...

HÉLÈNE.

Monsieur...

TRESSILLYAN.

Et que je veux mettre ma fortune à vos pieds.

HÉLÈNE, avec fierté.

Milord, je suis chez moi, et je vous prie de sortir!

TRESSILLYAN.

AIR : *Polka du Diable à quatre.*

Dans les beaux-arts,
Moi, j'ai vu d'ordinaire,
Qu'on était moins fière,
Surtout moins sévère :
Ah! plus d'égards,
Calmez votre colère,
Modérez le feu de vos regards!
Adieu, je pars!

HÉLÈNE.

A vos regards
Si je parais sévère,
C'est que ma colère
Ne saurait se taire!

Oui, sans retards,
Veuillez donc me complaire.
(Avec ironie.)
Et montrer du moins quelques égards
Pour les beaux arts.

TRESSILLYAN.

Mais je saurai d'un rival si tenace
Me venger mieux!.. j'en connais les moyens :
(A Hélène qui fait un pas pour sonner.)
Ah! n'allez pas, je vous en prie en grâce,
Sonner vos gens... je veux dire les siens!
(Nouveau geste d'Hélène.)
Vous l'ordonnez!.. vous voulez que je sorte,
Votre humble esclave obéit à vos lois!
(A part.)
Nouvel échec!.. encor lui qui l'emporte!
Mais ce sera pour la dernière fois!

ENSEMBLE.

TRESSILLYAN.

Dans les beaux-arts,
Moi, j'ai vu, d'ordinaire,
Qu'on était moins fière, etc.

HÉLÈNE.

A vos regards,
Si je parais sévère,
C'est que ma colère, etc.
(Il salue et sort.)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, seule.

Qu'est-ce que cela signifie?.. cet air de dédain et d'insulte... chez moi... j'en ai le cœur gros, et je me sens prête à pleurer!..

DUROCHER, entrant par le fond.

Non! je ne m'en serais jamais douté. C'est à confondre!...

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, DUROCHER.

HÉLÈNE.

Ah! mon ami, vous voilà!.. venez à mon secours!

DUBROCHER, brusquement.

C'est bien! c'est bien! Mademoiselle!

HÉLÈNE.

Et lui qui me repousse!.. d'où venez-vous donc?

DUROCHER.

De chez M. Crosby... de cet ami des arts, qui n'a pas craint de m'offrir de mes tableaux... de dix chefs-d'œuvre... Je n'ose le dire, moins que d'une seule de vos esquise.

HÉLÈNE.

Ah! je conçois votre colère, votre indignation...

DUROCHER.

Non... ce n'est pas cela... rien ne m'étonne à présent.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc... alors?

DUROCHER.

Je voulais partir, m'éloigner... et si je suis revenu... c'est pour vous rendre ce portefeuille... et ce qu'il contient.

HÉLÈNE.

Mais plus que jamais... vous en avez besoin!

DUROCHER.

C'est possible!.. mais c'est égal... reprenez-le.

HÉLÈNE.

Je n'en ai que faire... et plus encore, si vous voulez...

DUROCHER.

Merci, merci... je sais que l'or ne vous coûte rien... mais à moi il me coûterait trop!..

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire?

DUROCHER.

Que je l'avais accepté... mais d'une artiste, entendez-vous? d'une artiste seulement!.. adieu! (Il jette le portefeuille sur la table et veut sortir.)

HÉLÈNE, courant après lui.

Vous ne me quitterez pas ainsi?.. Vous m'expliquerez ce que signifie votre air... et vos discours...

DUROCHER, avec indignation.

Vous me le demandez?

HÉLÈNE.

Oui... je le demande... je l'exige!

DUROCHER.

Regardez seulement où vous êtes? ce luxe qui vous en-

toure... cette maison... ces gens... A qui le devez-vous?..

HÉLÈNE.

Vous le savez! je vous l'ai dit!

DUROCHER.

Ah! ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire... et j'aurais préféré votre franchise... Il y en a comme vous qui en conviennent et ne s'en cachent pas; cela vaut mieux! A tous leurs torts, du moins, elles n'ajoutent pas celui d'une estime usurpée!

HÉLÈNE.

AIR : *Fils imprudent, époux rebelle.*

Qui moi! Monsieur, usurper votre estime!
Je le jure, cela n'est pas.

DUROCHER, voulant sortir.

Adieu!

HÉLÈNE.

Mais quel est donc mon crime?

DUROCHER.

Adieu!.. ne me retenez pas!

HÉLÈNE, avec indignation.

Non, non, Monsieur, je m'attache à vos pas!
Pour m'absoudre ou pour me défendre,
J'aurais compté sur votre cœur;
Et c'est vous, mon seul protecteur,
Qui me condamnez sans m'entendre!

DUROCHER, s'arrêtant.

Au fait! si jeune!.. sans appui... sans un ami... sans un conseil!.. (La regardant avec pitié.) C'est égal, c'est dommage...

HÉLÈNE.

Mais que voulez-vous dire?

DUROCHER.

Je veux dire qu'ici, comme chez nous, tout finit par se savoir; et, dans ce lieu où j'étais entré pour lire les papiers publics, on parlait à voix haute d'un grand seigneur... lord Albert Clavering, s'il faut vous le nommer, que des liens de reconnaissance et de politique attachent à la fille d'un ministre, son bienfaiteur, ce qui ne l'empêche pas, disait-on, de se ruiner pour une jeune artiste, pour une Française... avec laquelle il n'a pas craint de se montrer en public hier soir à l'Opéra...

HÉLÈNE.

O ciel !

DUROCHER.

Et si j'avais pu douter encore... la manière dont parlait de vous ce jeune fat, qui vous quittait, et que je viens de rencontrer... ce lord Tressillyan.

HÉLÈNE, poussant un cri d'indignation et portant la main à son front.

Lui !.. qui tout à l'heure... Ah ! je comprends !

DUROCHER, se jetant dans un fauteuil, à gauche, près de la table.

Vous voyez, comme je vous le disais, qu'il eût mieux valu tout m'avouer !

HÉLÈNE.

Eh ! que vous avouerai-je ? mon Dieu ! que tout tourne contre moi, et cependant, je le jure devant Dieu et devant vous... je le jure devant ma mère qui m'entend !.. on m'a calomniée... moi... et lui !.. lord Clavering !

DUROCHER, assis près de la table, et haussant les épaules.

Allons donc !.. quand ce matin encore il était ici !

HÉLÈNE.

Eh bien ! oui, c'est vrai... de temps en temps, bien rarement, il venait me voir ; et, quand par malheur il ne le pouvait pas, il m'écrivait... mais comme un ami, comme un frère, comme vous l'auriez fait vous-même ! Ce matin encore il me pressait d'épouser M. Crosby, qui me demande en mariage... oui... M. Crosby, qui est un honnête homme, qui me connaît... et qui m'estime... lui !

DUROCHER, avec étonnement.

M. Crosby !

HÉLÈNE.

Eh ! oui, Monsieur, croyez-moi... je ne vous dis que la vérité !.. Mais pour vous convaincre, je n'ai que mes paroles... et si le ciel, si mon bon ange pouvait m'envoyer quelque preuve. (Poussant un cri.) Ah ! les lettres de milord... il n'en manque pas une seule... je les gardais toutes... (Prenant dans le secrétaire, à gauche, un cahier de lettres qu'elle jette sur la table.) Voyez vous-même, Monsieur ; voyez, il m'exhorte à me bien conduire ; il me parle de vertu et d'honneur. A chaque page il est question de ma mère... Et à celle qu'on veut séduire et déshonorer, est-ce qu'on lui parle d'honneur et de vertu ? est-ce qu'on lui parle de sa mère ?..

DUROCHER, avec émotion; il se lève.

Non! non!

HÉLÈNE.

Ah! vous me croyez donc, enfin!

DUROCHER.

Eh bien! oui... eh bien! oui... je te crois...

HÉLÈNE, se jetant dans ses bras.

Merci, merci, mon père! (Essuyant ses larmes.) Ah! je respire. A présent, le reste m'est bien égal.

DUROCHER, vivement.

Non, non... il ne faut pas parler ainsi. Et l'opinion?

HÉLÈNE.

Eh! que m'importe! puisque je n'ai rien à me reprocher!

DUROCHER.

Mais le monde?

HÉLÈNE.

Est-ce que je vais dans le monde?.. est-ce que je le connais?

DUROCHER.

Et ta réputation... et ton honneur, que toute femme doit défendre. T'est-il permis d'en disposer ainsi?.. Ta mère a été une honnête femme, non-seulement à ses yeux, mais aux yeux des autres; et si elle vivait encore... elle rougirait donc de son enfant?

HÉLÈNE.

Non, non, jamais... Parlez, que faut-il faire? je suivrai vos conseils.

DUROCHER.

Dis-tu vrai?

HÉLÈNE.

Je vous le jure!

DUROCHER.

A cette condition-là, je te promets de te sauver. Mais il faut de la force, du courage!

HÉLÈNE.

J'en aurai!

DUROCHER.

Pour faire tomber sur-le-champ tous ces bruits, toutes ces calomnies... il faut trancher dans le vif, ne plus voir milord.

HÉLÈNE, avec douleur.

Ne plus le voir... et qu'est-ce que je deviendrai... car à tous les instants, voyez-vous...

DUROCHER.

Eh bien?..

HÉLÈNE.

AIR : *Sans murmurer.*

Je l'attendais,
Et, tremblante, agitée,
Comptant les jours... à lui seul je pensais.
Il arrivait!.. et j'étais enchantée,
Et puis, hélas! dès qu'il m'avait quittée...
Je l'attendais!

DUROCHER.

Qu'entends-je, ô ciel!.. mais, insensée, tu l'aimes donc?..

HÉLÈNE.

Je n'en sais rien! mais je souffre, je suis malheureuse... et, depuis un instant, je me sens là dans le cœur... un vide... un désespoir affreux... tout me semble fini pour moi!

DUROCHER.

Miséricorde!.. le danger est maintenant bien plus grand que je ne le croyais... et que tu ne le penses toi-même!.. Hélène, tu m'as juré de m'obéir... tu me l'as juré au nom de ta mère...

HÉLÈNE, avec émotion.

Eh bien! parlez donc!.. que voulez-vous de plus?

DUROCHER.

Tu m'as dit que M. Crosby demandait ta main?

HÉLÈNE.

C'est vrai...

DUROCHER.

Il faut la lui accorder!

HÉLÈNE.

Moi!

DUROCHER.

Il faut l'épouser... sur-le-champ... sans raisonner... sans réfléchir.. c'est le seul moyen de salut qui te reste.

HÉLÈNE.

Mais que dira lord Clavering?

DUROCHER, avec impatience.

Et qu'est-ce que cela fait? c'est lui d'ailleurs qui t'a proposé et conseillé ce mariage. Je retourne moi-même chez M. Crosby... pour lui dire que tu consens...

HÉLÈNE.

Déjà!

DUROCHER.

Quand on a pris une bonne résolution, on ne saurait trop tôt l'exécuter...

HÉLÈNE.

Mais lui... lord Albert... sans le consulter?...

DUROCHER.

Tu le mêles toujours à tout cela, et cela ne le regarde en rien!

HÉLÈNE, écoutant.

Le voici... j'entends sa voiture, le galop de ses chevaux!

DUROCHER.

Tu te trompes!

HÉLÈNE, vivement.

Oh! non! je le connais si bien!

DUROCHER.

Tant mieux, alors... il faut lui avouer la vérité tout entière et le prier de ne plus revenir... Allons, songe à ta mère qui te regarde!

HÉLÈNE.

Elle doit voir alors que je suis bien malheureuse.

DUROCHER, continuant.

A ta mère... qui, comme moi, te conseillerait de l'éloigner...

HÉLÈNE.

AIR : *Faut l'oublier.*

Je tâcherai qu'il y consente!

DUROCHER.

Dis-lui que c'est de ton plein gré,
Un ton ferme... un air assuré.

HÉLÈNE.

C'est que je suis toute tremblante!

DUROCHER.

Et s'il accepte...

HÉLÈNE.

Ah! j'en mourrai!..

DUROCHER.

C'est là ce qu'il ne faut pas dire :
Du calme... tu me l'as juré!..
Si tu peux même... il faut sourire.

HÉLÈNE, essuyant une larme.

Je tâcherai... je tâcherai...

DUROCHER, avec colère.

Allons, courage ! il faut sourire !

HÉLÈNE.

Ne grondez pas! je tâcherai!

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

LORD ALBERT, HÉLÈNE.

LORD ALBERT, entrant par la porte du fond.

Jamais séance de la Chambre ne m'a paru aussi longue... à moi qui parlais... jugez de ceux qui écoutaient... et le plus singulier, c'est que lord Dumbar dont je soutenais le projet de loi... n'était pas là pour me seconder! chacun s'en étonnait; mais enfin, et puisqu'il y a un discours auquel vous vous intéressez... je vous dirai, miss Hélène, que ce discours a eu, sinon un succès d'éloquence... au moins un succès de votes... la proposition que je défendais a été adoptée.

HÉLÈNE, froidement.

J'en suis charmée, milord.

LORD ALBERT.

Eh! mon Dieu! comme vous me dites cela; quel air grave!

HÉLÈNE, avec émotion.

Il ne doit pas vous étonner, milord.

LORD ALBERT.

Eh! mais voilà que je ne ris plus... D'où vient le trouble et l'émotion que vous cherchez vainement à me cacher?

HÉLÈNE, avec émotion.

Peu de mots vous l'expliqueront : je sais tout, milord... toute la vérité... un ami vient de me la faire connaître... et de m'éclairer sur ma véritable position!

LORD ALBERT, avec colère.

Quoi! malgré ses promesses, ce Crosby aurait eu l'indiscrétion.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas lui... c'est un ami à moi, M. Durocher, qui m'a tout révélé!

LORD ALBERT.

Qui a pu l'instruire de notre secret, je l'ignore; mais après

tout, que trouve-t-il donc de si condamnable dans une conduite qui porte avec elle son excuse?

HÉLÈNE, étonnée.

Comment?

LORD ALBERT, vivement.

Eh bien! oui, vous n'auriez, ainsi que votre mère, rien voulu accepter, même d'un ami; je vous y ai obligée... je vous ai forcée de recevoir de la main de Crosby ce que vous auriez refusé de la mienne...

HÉLÈNE.

O ciel!

AIR : Vaudeville de *Turenne*.

La vérité m'apparaît tout entière :
Cette maison... cet or... cette splendeur.

LORD ALBERT.

Mais je l'atteste, on exagère
Ce que j'ai fait !..

HÉLÈNE.

Ah ! pour mon déshonneur :
Je vous dois tout...

LORD ALBERT.

Non, non, c'est une erreur !
Si quelque temps vous fûtes abusée.
Cette fortune, qu'un instant
J'osai rêver pour vous, votre talent
L'aurait bientôt réalisée !

(Continuant avec chaleur.) Oui, bientôt vous pourrez vous acquitter et me rendre ce que vous croyez me devoir.

HÉLÈNE.

Et pourrais-je jamais dissiper ou détruire les odieux soupçons... auxquels chaque jour, et sans le savoir, je fournissais de nouveaux prétextes.

LORD ALBERT.

Que voulez-vous dire ?

HÉLÈNE.

Que tout le monde se croit le droit de m'outrager, et que ce matin, ici, lord Tressillyan n'a pas craint de venir m'offrir à moi... sa fortune...

LORD ALBERT.

Oser vous insulter!.. (Avec désespoir.) ah! je suis coupable,

bien coupable, je le vois... votre réputation était un bien que mon amitié devait protéger et défendre, et c'est moi qui l'ai compromise... ce sera mon regret, mon remords éternel, et croyez, Hélène, qu'au prix de ma vie...

HÉLÈNE, froidement et cherchant à cacher son émotion.

Je ne vous fais aucun reproche, milord... car il ne m'est pas permis de douter de votre amitié. Le reste est involontaire et peut encore se réparer... on dit que vous devez épouser miss Arabelle, la fille de lord Dumbar, votre tuteur et votre ami... hâtez-vous, je vous en supplie, de conclure ce mariage, qui mettra fin de lui-même à toutes ces honteuses suppositions.

LORD ALBERT.

Mais vous, Hélène, vous!..

HÉLÈNE, de même.

Moi!.. je choisirai le mari que vous m'avez proposé... M. Crosby.

LORD ALBERT, vivement.

Vous l'aviez refusé.

HÉLÈNE, de même.

J'avais tort; je viens de lui envoyer dire que j'accepte. Mon honneur à moi, et l'estime de tous en dépendent; mais pour cela, vous le comprenez comme moi, milord, il ne faut plus nous voir. Je l'ai promis, je l'ai juré devant Dieu, devant ma mère!

LORD ALBERT.

Et ce serment-là, vous aurez le courage de le tenir?

HÉLÈNE, avec émotion.

Vous m'y aiderez, milord, et généreusement, en cessant de vous-même... vos visites...

LORD ALBERT.

C'est vous qui me congédiez... c'est vous, Hélène, qui me dites : va-t'en!

HÉLÈNE, se soutenant à peine.

Ce n'est pas moi... c'est l'honneur, c'est le devoir, et le devoir avant tout.

LORD ALBERT.

Et mon amitié à moi... et l'affection si tendre et si pure que je vous portais...

HÉLÈNE.

Je ne l'ai pas oubliée... je ne l'oublierai jamais... je le

jure... mais... (Se sentant prête à se trahir.) Adieu, milord!.. (Elle fait quelques pas en chancelant pour sortir.)

LORD ALBERT, la voyant s'éloigner.

Elle s'éloigne!.. (Avec douleur.) et moi qui croyais en elle!.. Ah! je n'aimais qu'une ingrate!..

HÉLÈNE, revenant vivement près de lui.

Moi!... une ingrate!.. moi qui me sentais mourir en vous disant adieu!.. moi qui, au prix de tout mon sang, voudrais qu'il me fût permis de vous aimer.

LORD ALBERT.

Eh! si tu m'aimais, renoncerais-tu à notre amitié pour ce monde dont les arrêts devraient t'être indifférents?

AIR : *Un jeune Grec à l'ombre des lauriers.*

Si tu m'aimais... sans crainte et sans remord,
Tu braverais pour moi son anathème.

HÉLÈNE, froidement.

Ordonnez donc, disposez de mon sort;
Oui pour prouver à quel point je vous aime,
S'il faut à vous, que par d'autres liens
J'enchaîne mon âme éperdue...
Commencez donc par reprendre vos biens,
Pour que je puisse, à vos yeux comme aux miens,
M'être donnée et non vendue.

LORD ALBERT, hors de lui.

Non, non; je n'accepte pas un pareil sacrifice... (Tombant à genoux.) Je te respecte et m'humilie devant toi!

SCÈNE XI.

LORD ALBERT, aux pieds d'Hélène, DUROCHER, entrant par le fond.

DUROCHER.

Que vois-je? (Hélène à sa vue pousse un cri, et s'enfuit dans l'appartement à droite. — S'avançant vers lord Albert.) Vous, milord, dont on me vantait la loyauté... vous, aux pieds de cette jeune fille! mais je saurai m'opposer...

LORD ALBERT.

Et qui vous a donné ce droit?

DUROCHER, brusquement.

Parbleu! je le prends!.. C'est une Française... une com-

patriote... je me regarde ici comme son protecteur, comme son père... et je ne souffrirai pas...

LORD ALBERT.

Vous vous trompez, Monsieur, sur mes intentions... et quand vous les connaîtrez mieux...

DUROCHER.

Quelles sont-elles donc?

LORD ALBERT.

Je vais vous les dire. (Entre un jockey.)

LE JOCKEY, tenant une lettre et s'adressant à lord Albert.

Une lettre que lord Dumbar envoie à milord par un exprès.

LORD ALBERT.

Pour savoir le résultat de la séance... (Faisant signe au jockey de poser la lettre sur la table.) Je répondrai tout à l'heure, laissez-nous... (Le jockey se retire. — S'adessant à Durocher.) Écoutez-moi, Monsieur; des promesses, des engagements me liaient avec lord Dumbar.

DUROCHER.

Je le sais, milord; vous devez épouser sa fille, mon ancienne élève.

LORD ALBERT.

Lord Dumbar est un galant homme à qui je vais confier tout ce qui vient de se passer, et quand il saura que j'ai compromis, par mon imprudence, une jeune fille qui mérite les respects du monde entier... quand il saura ce que je viens de découvrir à l'instant: que je suis aimé de miss Hélène et que je l'adore...

DUROCHER.

Vous!

LORD ALBERT.

Lord Dumbar me rendra ma parole.

DUROCHER.

Le croyez-vous possible?

LORD ALBERT.

Je l'espère, du moins; et alors à vous, Monsieur, qui êtes le protecteur et le père d'Hélène, je demanderai la permission de l'épouser.

DUROCHER, poussant un cri.

L'épouser... vous! (S'avançant vers lord Albert.) Milord... je peux vous l'avouer... je n'aimais pas les Anglais... mais vous c'est

différent... Me permettez-vous d'annoncer vos intentions à miss Hélène.

LORD ALBERT.

Sans doute.

DUROCHER.

Je ne vous demande qu'un instant et je reviens!.. (Il fait quelques pas et revient.) Entre honnêtes gens on se comprend toujours... quel que soit le pays... et ce que vous faites là, milord, c'est bien... c'est très-bien! en anglais comme en français... (Il sort. — Il entre dans la chambre d'Hélène, à droite.)

SCÈNE XII.

LORD ALBERT, seul. Musique.

(Il ouvre la lettre qu'il parcourt avec une surprise mêlée d'effroi; puis il relit une seconde fois et reste assis près de la table, la tête baissée, dans l'attitude de l'accablement et de la douleur.)

SCÈNE XIII.

LORD ALBERT, DUROCHER, sortant de l'appartement d'Hélène.

DUROCHER, s'essuyant les yeux et s'adressant à Albert qui est assis près de la table, et qui lui tourne le dos.

Ah! milord! si vous aviez vu cette pauvre jeune fille, pendant que je lui annonçais cette bonne nouvelle... j'ai cru qu'elle allait devenir folle de saisissement et de joie... Enfin, par bonheur, elle a fondu en larmes et elle s'est jetée à genoux en priant Dieu pour vous... Je l'ai laissée, parce que dans ce moment arrivait ce pauvre M. Crosby, à qui j'avais promis sa main. Elle va lui adoucir le coup et arrangera cela pour le mieux... mais elle était encore tout émue et toute pâle... (S'avançant et regardant lord Albert.) Ah! mon Dieu! comme vous, milord; qu'avez-vous donc?

LORD ALBERT.

Écoutez ce que m'écrit lord Dumbar. (Lisant avec émotion.) « Mon ami, mon fils, quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Londres; de malheureuses spéculations ont anéanti une grande partie de ma fortune et m'ont mis dans une position telle, que je suis obligé d'envoyer ma démission. Quant à ma fille, votre fiancée, je suis tranquille, je vous la lègue et je renonce avec moins de regrets à la fortune et aux honneurs, en pensant que votre générosité lui rendra tout ce que lui

enlève mon imprudence. Je désire que ce mariage ait lieu promptement, secrètement, avant que mon désastre et ma fuite soient connus. Ma fille, à qui j'ai caché la raison de mon départ, mais à qui j'ai fait connaître ma volonté, est toute disposée à s'y conformer, et vous attendra ce soir à mon château de Dumbar. »

DUROCHER.

Je n'en puis revenir. (S'avançant vers lord Albert.) Quoi! milord!..

LORD ALBERT, sans l'écouter, et plongé dans ses réflexions.

Quand il perd son pouvoir, son titre, sa fortune... refuser d'épouser sa fille!.. choisir ce moment-là pour lui avouer que j'en aime une autre!..

DUROCHER.

Ah! vous avez raison!..

LORD ALBERT.

Lord Dumbar exilé et fugitif ne le croira pas!.. personne ne le croira!.. je serai un indigne, un infâme... perdu à jamais de réputation.

DUROCHER.

Mais Hélène!.. Hélène...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LORD PRIMEROSE TRESSILLYAN.

LORD ALBERT, se levant vivement.

Lord Tressillyan!

TRESSILLYAN, paraissant à la porte du fond.

J'aurais gagé, milord, vous trouver ici, certain, moi qui perds tous mes paris... de gagner celui-là! et comme j'avais à vous parler...

LORD ALBERT.

Moi de même!..

TRESSILLYAN.

Enchanté de la rencontre!

LORD ALBERT.

Au sujet de votre visite de ce matin à miss Hélène.

TRESSILLYAN.

Ça... c'est une autre question que je vous demande la permission de traiter plus tard. Nous sommes destinés, vous le savez, à nous trouver en contact sur tous les points; et je

venais vous dire en confidence... (A Durocher, qui fait un pas pour sortir.) Monsieur peut rester ; je ne suis pas fâché qu'on m'entende.

DUROCHER, brusquement.

Pourquoi pas? (A part.) s'il parle bien.

LORD ALBERT, avec ironie.

Milord a fait ses preuves!..

TRESSILLYAN.

En tout cas, milord, si je parle mal... je me bats bien.

LORD ALBERT, avec impatience, et faisant un pas pour sortir.

Eh bien, milord, battez-vous et ne parlez...

TRESSILLYAN[1], l'interrompant.

Je comprends... c'était d'abord mon idée ; mais malgré moi, et par ordre supérieur, je dois d'abord (Montrant Durocher.) vous apprendre, devant Monsieur, que lady Arabelle, que vous devez épouser, ne vous aime pas.

DUROCHER, brusquement.

N'est-ce que cela? (Montrant lord Albert.) Ni milord non plus, et cela n'empêche pas!

LORD ALBERT.

Oui, ce mariage doit se faire et il se fera.

TRESSILLYAN.

Eh bien, milord, je dirai plus. J'ai des raisons de croire qu'elle en aime un autre!

DUROCHER, de même.

N'est-ce que cela? Et milord aussi, et ça n'y fait rien.

TRESSILLYAN.

Et si elle est malheureuse?

LORD ALBERT, avec impatience.

Eh! qui vous dit, Monsieur, que je ne suis pas plus malheureux qu'elle!

TRESSILLYAN.

Vous! c'est douteux! tandis qu'elle, c'est certain... je la quitte à l'instant. Connaissant votre générosité... elle vous supplie d'intercéder auprès de son père... ou, ce qui est plus facile encore, de vouloir bien, aux yeux de lord Dumbar et aux yeux du monde, prendre sur vous la rupture du mariage...

LORD ALBERT.

Moi!

TRESSILLYAN, d'un air hautain.

Votre réponse?

LORD ALBERT, après un instant de silence et d'hésitation.

Vous répondrez à lady Arabelle... qu'en toute autre occasion.., qu'hier encore, j'aurais fait avec empressement ce qu'elle me demande... mais qu'aujourd'hui... dans ce moment, cela m'est impossible!

TRESSILLYAN.

Parce qu'elle m'aime... parce qu'il s'agit de moi.

LORD ALBERT.

Peut-être!

TRESSILLYAN.

Et parce que vous avez eu constamment jusqu'ici... le bonheur, ou plutôt le hasard de l'emporter sur moi, vous croyez qu'il en sera toujours ainsi?.. Vous vous trompez... ce mariage ne se fera pas.

LORD ALBERT.

Il se fera! ma parole est donnée, mon honneur y est engagé.

TRESSILLYAN.

Soit, milord; mais avant cela...

LORD ALBERT.

Non pas *avant*... mais *après*, je verrai quel parti j'aurai à prendre contre celui qui s'est fait le chevalier de lady Arabelle... Je n'ai plus que quelques mots à vous dire, milord: ce soir, à neuf heures, dans la petite église du village de Padington, j'épouserai, ainsi que je l'ai promis à son père, lady Arabelle Dumbar. En sortant de l'autel, je serai à vos ordres...

TRESSILLYAN.

J'y compte!.. Adieu, milord.

LORD ALBERT.

Adieu... (Il sort.)

SCÈNE XV.

DUROCHER, LORD ALBERT.

DUROCHER, suivant lord Albert qui se promène avec agitation.

Est-il possible .. quoi! vous voulez?..

LORD ALBERT.

Remplir mon devoir... tenir mes promesses... et après, me faire tuer!

DUROCHER.

Vous!

LORD ALBERT.

Je l'espère bien!.. voulez-vous donc que je reste enchaîné à une femme qui ne m'aime pas, qui honore de son choix un fat tel que celui-là!

DUROCHER.

Et se battre pour l'épouser!..

LORD ALBERT.

Pardon, monsieur Durocher... je n'ai pas ma tête à moi; rendez-moi un service.

DUROCHER.

Tous ceux que vous voudrez, milord.

LORD ALBERT.

Eh bien!.. comme tout cela doit se passer entre nous... veuillez vous rendre au presbytère, dont on voit d'ici le clocher... c'est à deux pas... prévenez le ministre; priez-le de tout disposer pour ce mariage et de nous attendre.

AIR : *Dans un castel dame de haut parage.*

Pour nos desseins, que chacun les ignore,
De vous, ce soir, de vous j'aurai besoin
Pour cet hymen!.. et puis après encore!

DUROCHER.

Merci, milord! me choisir pour témoin
De ce duel et de ce mariage :
C'est double honneur!..

LORD ALBERT.

Il vous était acquis!
Dans mes dangers, moi, j'ai toujours l'usage
De m'adresser d'abord à mes amis!
Peine ou danger, moi, j'ai toujours l'usage
De m'adresser d'abord à mes amis!

(Durocher sort.)

SCÈNE XVI.

LORD ALBERT, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, à la cantonade.

Oui, monsieur Crosby... mon bon monsieur Crosby, toujours votre amie... toujours! (A part.) Pauvre homme! il part, il s'éloigne!.. (Se retournant et poussant un cri de joie.) Ah! milord!

(Courant à lui.) Vous êtes seul!.. je puis vous remercier... vous dire tout ce que j'éprouve!..

LORD ALBERT.

Mon Hélène!..

HÉLÈNE.

Oh oui... votre Hélène! bien à vous!... car lorsque je parlais ce matin d'épouser M. Crosby... je me trompais... je n'aurais pas pu... je viens de le lui dire, et il l'a compris... il a bien su que s'il avait fallu vous quitter... j'en serais morte!

LORD ALBERT, à part.

O Ciel!

HÉLÈNE, gaiement.

Rassurez-vous! toutes mes souffrances sont oubliées! je suis si heureuse qu'il me semble toujours que c'est un rêve... et je tremble de m'éveiller!... moi! milord, moi! votre femme!.. comprenez-vous!.. votre femme!..

LORD ALBERT, à part.

Et la détromper!

HÉLÈNE, gaiement et avec émotion.

Mais je vous environnerai de tant de reconnaissance, de bonheur et d'amour, que vous vous direz parfois: pauvre fille! j'ai bien fait de l'épouser... il n'y a pas de marquise ou de duchesse qui m'aurait aimé autant qu'elle!

LORD ALBERT, sanglotant.

Ah! je ne puis y résister...

HÉLÈNE, de même.

Voilà que vous pleurez de joie!.. et moi aussi. (Se détournant pour essuyer une larme.) Mais ça ne fait pas de mal... au contraire!

LORD ALBERT.

Et détruire tant de bonheur! Et, comme elle le disait : l'éveiller au milieu de son rêve!

HÉLÈNE, le regardant avec étonnement.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? parlez...

LORD ALBERT.

Je n'en aurai jamais la force... (Lui donnant la lettre de lord Dumbar.) Tenez, prononcez vous-même!

HÉLÈNE, parcourant la lettre, et portant la main à son cœur.

Ah! (Elle chancelle et s'apppuie contre un fauteuil. Lord Albert s'élance pour la soutenir. Elle se relève, et, rassemblant toutes ses forces :) Ne vous effrayez pas, milord, j'ai du courage!.. Vous m'avez

vue faible et désarmée contre la joie; mais j'aurais des forces contre la douleur, quoiqu'elle m'ait prise sans défense et à l'improviste. Oui, oui, rassurez-vous sur le coup qui vient de me frapper!.. Quand on n'en perd pas sur-le-champ la raison, on y résiste!.. Et puis, je me dirai que vous êtes aussi à plaindre que moi!.. (Lui prenant la main.) Je le crois! je le vois!

LORD ALBERT.

Ah! cent fois plus encore.

HÉLÈNE, reprenant un ton ferme et encourageant.

Allons!.. allons! milord, c'est votre honneur qui le veut, qui l'exige... votre honneur que vous m'avez confié, et qui un instant a été le mien! Oui, je n'oublierai jamais ce que vous vouliez faire; ce que vous avez fait! vous m'avez nommée votre femme.

LORD ALBERT.

Ah! maintenant, je n'ai plus qu'à mourir! (Il fait quelques pas pour sortir.)

AIR : *Muses des bois.*

Ces nœuds si purs, et que nul ne soupçonne,
Brisés pour vous, ne le sont pas pour moi!
Je vous promets, moi, de n'être à personne;
De vous garder et mon cœur et ma foi!
Oui, de l'honneur la voix impérieuse
Sous d'autres lois doit enchaîner vos jours!
Ne m'aimez plus?.. Moi, milord, plus heureuse,
Il m'est permis de vous aimer toujours!
Je jure, ici, de vous aimer toujours!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUROCHER, paraissant à la porte du fond et l'arrêtant. (Musique.)

DUROCHER.

Non vous ne mourrez pas!

ALBERT ET HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc?

DUROCHER.

Silence... N'entendez-vous pas cette voiture qui s'éloigne? (Écoutant.) Oui, oui, le bruit diminue... il a cessé! (prenant les deux jeunes gens par la main.) Écoutez-moi, maintenant! En vous quittant, milord, j'ai rencontré M. Crosby : il sortait d'ici, et,

tout en me racontant sa peine, il m'a accompagné jusqu'au presbytère où nous avons vu le ministre, et nous l'avons laissé disposant tout pour la cérémonie. Je venais vous en prévenir, lorsqu'en passant près des murs du parc de Dumbar, nous avons aperçu une voiture de voyage, quatre chevaux et un postillon qui attendaient.

LORD ALBERT.

Qu'est-ce que cela signifie?

DUROCHER.

C'est justement ce que nous nous sommes demandé! Au même moment sortaient de la petite grille du parc un jeune homme et une femme enveloppée d'une mante. Mon ancienne élève! m'écriai-je, qu'est-ce que cela veut dire? — Que j'enlève lady Dumbar, répondit son cavalier, et malheur à qui oserait s'y opposer! Les arrêter n'était pas mon intention, j'en atteste le ciel! Je m'écriai seulement : — Partir ainsi, jeune fille, oubliant votre père et votre honneur. — Et quel autre moyen, dit-elle en tremblant, d'échapper au mariage qui me menace? — Par une autre union, répondis-je, contractée au pied des autels, devant Dieu, devant un ministre. Lord Tressillyan ne peut s'y refuser. — Et, par Saint-Georges! murmura le jeune lord avec impatience, quand le temps nous presse.. où trouver tout cela? — Là, devant vous, à l'église du village. — Mais le ministre? — Il est prévenu. — Et des témoins? — Nous voici, M. Crosby et moi... et il me semble, milord, qu'enlever d'un seul coup à votre rival son chapelain, sa fiancée et ses témoins... — Admirable! s'est-il écrié en poussant un éclat de rire; une revanche aussi brillante répare tous mes échecs!

LORD ALBERT ET HÉLÈNE, *avec impatience.*

Eh bien?..

DUROCHER, *froidement.*

Eh bien! dix minutes après... ils étaient devant nous, unis et bénis!

HÉLÈNE ET LORD ALBERT, *à Durocher.*

Mon sauveur! mon ami!

DUROCHER.

Et lord Tressillyan me criait du marchepied de sa voiture : « Dites à lord Clavering que j'emmène ma femme ce soir à ma terre, et que demain matin, s'il le veut absolument, je l'attendrai.

HÉLÈNE, *vivement, à lord Albert.*

Vous n'irez pas?

LORD ALBERT, *avec amour.*

Oh non! ce soir, son mariage. (*A Hélène.*) Demain, le nôtre, milady.

HÉLÈNE, *à Durocher.*

Et vous à qui je dois tout, vous ne nous quitterez pas?

LORD ALBERT.

Vous serez notre témoin.

DUROCHER.

Le témoin de tout le monde!

CHOEUR.

Air : *Polka du Diable à quatre.*

O jour charmant
Dont l'aurore se lève!
Aimable et doux rêve
Qu'un rival achève!
Plus de tourment!
Gaîment
Il nous l'enlève,
Et, dans sa fureur,
Fait par erreur
Notre bonheur.

HÉLÈNE, *au public.*

AIR : Vaudeville de *l'Héritière.*

Pour moi plus de crainte importune,
Tout semble sourire à mes yeux :
L'amitié, l'amour, la fortune
S'entendent pour combler mes vœux
Et rendre mon sort glorieux;
Pour qu'il soit à son apogée,
Il me manque encor un appui :
Permettez que sa protégée
Messieurs, soit la vôtre aujourd'hui. } (*bis*)

FIN DE LA PROTÉGÉE SANS LE SAVOIR.

UNE FEMME

QUI SE JETTE PAR LA FENÊTRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Gustave Lemoine

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 19 avril 1847.

PERSONNAGES

M. D'HAVRECOURT DE LAGNY, manufacturier.
RAOUL, son neveu.
GABRIELLE, femme de Raoul.
LA MARQUISE ATHÉNAIS DE LESPARRE, mère de Gabrielle.
JEANNE SHOPPEN (Prononcez : CHOPPE), fermière de Raoul.

A gauche, sur le premier plan, un pavillon élégant à l'extrémité d'un parc, avec une petite porte s'ouvrant sur la campagne. Au premier étage du pavillon, un large balcon en pierre soutenu par deux colonnes, et à la suite du pavillon, les murs du parc. A droite, l'entrée d'une ferme. Au fond, la grande route ; le clocher et les maisons d'un village dans le lointain. A droite et près de la porte de la ferme, un arbre, au pied duquel est un banc de gazon. Au troisième plan, une petite barrière en charmille, qui va de la porte de la ferme à la moitié du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HAVRECOURT, venant de la route, à droite, et parlant à la cantonade.

Le maladroit !.. me verser à deux pas du château et dans un chemin superbe, la grande route de Lille... (Ayant l'air d'écouter le postillon.) Il y avait un fossé... eh bien ! il fallait le voir... au lieu de regarder en l'air... (Il entre en scène.) Il n'y a plus de postillons maintenant, les chemins de fer les ont découragés... ils n'étudient plus... (Retournant vers la cantonade.) Qu'est-ce qu'il fait ? qu'est-ce qu'il fait ? ne veut-il pas relever la voiture à lui tout seul... (Montrant la porte à droite.) Demande plutôt un coup de main aux gens de la ferme... et quant au château... je peux bien m'y rendre à pied... Voilà, si je ne me trompe, le petit pavillon qui est à l'extrémité du parc... et en un quart d'heure, en suivant les murs, j'arriverai à la grande grille... à la cour d'honneur... (Voyant la porte du pavillon s'ouvrir.) A moins de traverser le parc, ce qui sera encore plus

court... Voilà justement la porte du petit pavillon qui s'ouvre comme exprès pour moi...

SCÈNE II.

JEANNE, sortant du pavillon, à gauche, et tenant une lettre à la main; D'HAVRECOURT.

JEANNE, à la cantonade.

Soyez donc tranquille, Monsieur, la lettre sera remise, sans qu'on sache de qui ça vient... Jeanne Shoppen n'est pas une bête!

D'HAVRECOURT, s'avançant.

Mademoiselle Jeanne Shoppen.

JEANNE.

Ah! mon Dieu!.. ce monsieur que je ne voyais pas et qui sait mon nom...

D'HAVRECOURT.

N'est-ce pas là le parc... et le château de Lesparre, où demeure M. Raoul d'Havrecourt?

JEANNE.

M. Raoul ne demeure pas au château.

D'HAVRECOURT.

Comment?

JEANNE.

Je veux dire qu'il n'y demeure plus.

D'HAVRECOURT.

Et depuis quand?

JEANNE.

Depuis un mois qu'il habite là, dans ce pavillon.

D'HAVRECOURT.

Tiens, cette idée!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, RAOUL, sortant du pavillon.

RAOUL, à Jeanne avec impatience.

Eh bien! qu'as-tu à causer là... avec ce monsieur?.. (Poussant un cri de joie et se jetant dans les bras de d'Havrecourt.) Mon oncle... mon bon oncle...

JEANNE, étonnée.

Tiens! c'est son oncle!..

AIR des *Comédiens* ou de *Giselle*.

O doux instant! ô jour d'heureux présage,
Ah! quel plaisir enfin de se revoir...
Eh bien! ma lettre?

JEANNE.

On y va! quel dommage!
J'aimerais mieux rester pour tout savoir!

RAOUL, se retournant avec impatience.

Mais cette lettre...

JEANNE.

Oh! n'ayez rien à craindre!
Votre messag', Monsieur, sera rendu,
Je cours si bien, qu'à la cour's j' puis atteindre...
Atteindre tout! oui! jusqu'au temps perdu.

ENSEMBLE.

JEANNE.

Je pars, Monsieur, mais vraiment c'est dommage!
Car volontiers, moi, j'aime à tout savoir;
Mais Monsieur l' veut, j' vais porter son message,
Primo d'abord, faut remplir son devoir.

(Elle sort par le fond.)

D'HAVRECOURT.

O doux instant! ô jour d'heureux présage
Dont je n'osais plus conserver l'espoir!
Moi qui, jadis, élevais ton jeune âge,
Combien je suis heureux de te revoir!

RAOUL.

O doux instant, ô jour d'heureux présage,
Ah! quel plaisir enfin de se revoir!
Oui, son aspect m'a rendu le courage
Et dans mon cœur a ramené l'espoir!

SCÈNE IV.

D'HAVRECOURT, RAOUL.

RAOUL.

Si vous saviez, mon cher oncle, combien ces trois mois d'absence m'ont paru longs!

D'HAVRECOURT.

Merci!.. merci!.. je reconnais là l'affection d'un neveu, d'un fils... et c'est d'autant mieux à toi... que tu devais m'en vouloir un peu...

RAOUL.

Moi, mon oncle!

D'HAVRECOURT.

Oui!.. je n'ai pas rempli mes devoirs de grand parent... c'est moi qui, lors de ton mariage, aurais dû te servir de père... de témoin... que veux-tu! On est oncle... mais on est manufacturier. Impossible dans ce moment-là de quitter mes ouvriers... une émeute... presque une révolte... non pas que ces braves gens ne me soient dévoués... à moi qui les nourris... mais les mauvais conseils...

RAOUL.

Et vous avez cédé...

D'HAVRECOURT.

Moi!.. jamais!.. tu es comme tant d'autres... tu ne me connais pas. Dans le monde, je le sais...

AIR de *Préville et Taconnet.*

On me croyait bien fier de ma naissance,
De mes aïeux et du nom paternel,
Mais le marquis, voisin de l'indigence,
Sans hésiter, s'est fait industriel;
Une fabrique avec deux cents fenêtres,
Brille où croulait notre antique donjon,
Et sur ces murs où poussait le gazon,
J'ai, demandant pardon à mes ancêtres,
(Otant son chapeau.
Par le travail redoré mon blason.

De même dans ma famille!.. on ne m'y connaît pas davantage, à commencer par toi. En ma qualité d'oncle, on me regardait, je ne dis pas comme un Géronte... mais comme un bon homme qui n'a pas de volonté, et qui se laisse mener facilement.

RAOUL.

Ah! mon oncle...

D'HAVRECOURT.

Eh bien! oui... je me laisse mener... mais où je veux aller... et jusqu'où cela me plaît; c'est ce que j'ai prouvé à mes ouvriers... Plutôt que de céder, j'aurais abandonné et laissé désertes toutes mes fabriques... Mais du jour où ils sont revenus raisonnables et repentants, du jour où ils se sont soumis sans conditions, j'ai pardonné... je suis redevenu bon...

RAOUL, vivement.

En vérité !

D'HAVRECOURT.

Et je profite de ma liberté pour venir embrasser ma nouvelle nièce... elle doit être charmante.

RAOUL, avec embarras.

Ah! oui, mon oncle !

D'HAVRECOURT.

Elle a de qui tenir!.. la marquise de Lesparre, sa mère, était autrefois, dans nos Flandres, célèbre par sa beauté... beauté fière et superbe... caractère idem...

RAOUL, vivement.

Vous l'avez connue?..

D'HAVRECOURT.

J'ai failli l'épouser!.. mais sa passion de dominer, de commander!..

RAOUL.

Vous avez bien raison!

D'HAVRECOURT.

En tout cas, ce n'est pas elle que tu as épousée... c'est sa fille, dont chacun m'a vanté la douceur et la bonté.

RAOUL, avec embarras.

Aussi, mon oncle... je l'aime, je l'adore!

D'HAVRECOURT.

Oh! je l'ai bien vu, dès le début... par les quatre pages... de passion, de descriptions et points d'admiration, que je recevais de toi chaque jour. Je n'ai pas osé te le dire, mais cela m'effrayait.

RAOUL.

Et pourquoi?

D'HAVRECOURT.

J'ai toujours peur des excès !

RAOUL.

Est-ce qu'on peut trop aimer sa femme?

D'HAVRECOURT.

Mais oui!.. en ménage, vois-tu bien... il faut tout économiser... même l'amour... parce qu'à la longue... les plus riches n'y tiendraient pas.

RAOUL.

Ah! mon oncle... vous raisonnez en garçon... en vieux garçon !

D'HAVRECOURT.

Non... mais en homme prudent qui sait compter et prévoir l'avenir. C'est dès le premier mois, dès la lune de miel, qu'il faut se montrer en ménage, tel qu'on sera toujours; et si vous êtes trop aimable, trop complaisant, trop obéissant... malheur à vous! On en prend acte... on se persuade que cela doit toujours être ainsi, et s'il vous arrive de vous ralentir (En confidence.) ou de vous négliger, on s'écrie : (Voix de femme.) Il est changé, il ne m'aime plus!

RAOUL.

Vous croyez?

D'HAVRECOURT.

C'est immanquable... mais si ton système t'a réussi... n'en parlons plus! reçois-en mes compliments et présente-moi à ta femme... (Faisant un pas vers le pavillon.) Eh bien! est-ce que cela t'embarrasse?.. est-ce qu'on ne peut pas voir ta femme? est-ce que l'excès de la passion t'aurait rendu jaloux... jaloux de moi?..

RAOUL, avec embarras.

Non, mon oncle... je ne sais comment vous dire que je n'habite plus le château, mais ce pavillon... où, à présent, je suis seul...

D'HAVRECOURT, étonné.

Pour le jour seulement... cabinet de travail.

RAOUL.

Eh non! la nuit aussi!

D'HAVRECOURT.

Par exemple!

RAOUL, avec chaleur.

Oui, mon oncle... mon bon oncle.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Vous pensiez voir ici l'emblème
Du bonheur sur terre... Eh bien, non!
Mon ménage... c'est l'enfer même!
Je suis malheureux!

D'HAVRECOURT.

Parle donc!
Dis-moi tout! à moi vieux garçon!
Si j'ai su fuir du mariage
Les orages et les dangers,

(Le pressant dans ses bras.)
J'y compatis, et du rivage
Je tends la main aux naufragés.

(Allant s'asseoir sur le banc de gazon.) Allons, allons, viens me conter cela.

RAOUL, avec agitation, et s'asseyant près de lui.

Eh bien! mon oncle... vous savez que lorsque j'épousai Gabrielle, il y avait un an et plus que je lui faisais la cour, et j'étais devant elle en admiration... en extase; j'étais si heureux de l'avoir obtenue et de pouvoir dire : Ma femme! qu'il me semblait impossible de payer un tel bonheur par trop de complaisance et de dévouement.

D'HAVRECOURT, froidement, et prenant une prise de tabac.

Première faute.

RAOUL.

Mais non... car tous ses caprices me semblaient à moi adorables, il ne m'en coûtait rien d'y céder... au contraire, je trouvais dans l'empire qu'elle exerçait sur moi un charme inexprimable... j'étais content de lui obéir, d'être son esclave, de passer ma vie à ses pieds.

D'HAVRECOURT, de même.

Seconde faute.

RAOUL.

C'est possible... mais Gabrielle était si belle, si séduisante... elle avait des coquetteries conjugales si charmantes, des petites mutineries si délicieuses... Vous ne savez pas, mon oncle, ce que c'est qu'une jeune et jolie femme qui, penchée sur votre épaule, vous dit, moitié riant, moitié suppliant : (Imitant sa femme.) Si vous m'aimez, Monsieur... si vous m'aimez!..

D'HAVRECOURT, imitant la voix de femme.

Vous serez extravagant! vous serez absurde! (Voix naturelle.) troisième faute!

RAOUL.

Ah! ne les comptez plus, mon oncle... vous ne pourriez pas en venir à bout. Le second mois seulement, je m'aperçus que Gabrielle (que, jusqu'alors, j'avais crue parfaite...) pouvait bien avoir... (Cherchant.) quelques légers... défauts.

D'HAVRECOURT.

Parbleu!.. elle avait tous ceux que tu lui avais donnés.

RAOUL.

Et le premier jour où je hasardai un autre avis que le

sien... le mot que vous avez prononcé tout à l'heure et qui m'a fait tressaillir... ce mot fatal s'échappa de ses lèvres : Ah ! Raoul... vous ne m'aimez plus!.. Moi ! m'écriai-je... ah! fais plutôt tout ce que tu voudras... commande, ordonne...

D'HAVRECOURT.

Ah! c'est fini! anarchie complète, plus de gouvernement possible!

RAOUL.

Sa mère, qui me donnait toujours tort, sa mère était venue passer quelques jours au château avec nous.

D'HAVRECOURT, effrayé.

Avec vous! (Ils se lèvent.)

RAOUL.

AIR de *Turenne*.

Impossible de s'y soustraire,
Ma femme, hélas! a si bon cœur!
Elle avait voulu que sa mère
Fût témoin de notre bonheur !

D'HAVRECOURT, raillant.

Le témoin de votre bonheur!
Très-bon moyen pour que la paix s'en aille,
Témoin pareil à ceux du bon vieux temps!..
Qui prenaient soin d'armer les combattants...
(Riant.)
Et se mêlaient à la bataille!

RAOUL.

Aussi, depuis ce jour il n'y a plus eu moyen de s'entendre! et honteux enfin de ma faiblesse, je résolus de saisir la première occasion, n'importe laquelle, de montrer du caractère et de reprendre mon autorité.

D'HAVRECOURT.

Bonne idée!

RAOUL.

Bien mauvaise, mon oncle. Nous étions invités dans un château voisin à une fête, à un bal... où devait se trouver madame de Nanteuil, une jeune et jolie femme dont Gabrielle était jalouse... grâce à ma belle-mère, car je ne la regardais seulement pas. Gabrielle refusa de paraître à ce bal... et me défendit d'y aller.

D'HAVRECOURT.

C'était dans l'ordre.

RAOUL.

Mais je tins bon.

D'HAVRECOURT, s'animant.

Bravo!

RAOUL, s'animant aussi.

Je dis que manquer tous deux à cette invitation était une impolitesse ; que ma femme était libre de rester, si tel était son bon plaisir, mais que pour moi, j'irais à ce bal et que j'irais seul.

D'HAVRECOURT, qui approuve du geste.

Je n'aurais pas mieux dit!

RAOUL.

La marquise s'écria que j'étais un tyran!.. que je ferais mourir sa fille de chagrin.

D'HAVRECOURT.

Les phrases de rigueur...

RAOUL, avec colère.

J'envoyai, avec respect, promener la marquise.

D'HAVRECOURT.

Je n'aurais pas mieux fait... moi, vieux gentilhomme...

RAOUL.

Et le soir venu... (Avec force.) je m'habillai...

D'HAVRECOURT.

Bien!..

RAOUL.

Gabrielle ne disait plus rien... et, malgré moi, ce silence m'inquiétait.

D'HAVRECOURT, tournant le dos.

Ah! tu faiblissais déjà !

RAOUL, vivement.

Non, vraiment... et la preuve, c'est qu'aussitôt l'heure sonnée je me disposai à partir. Alors Gabrielle s'élança vers la croisée... qu'elle ouvrit toute grande, et me dit froidement que si je faisais un pas de plus...

D'HAVRECOURT, riant.

Elle se jetait par la fenêtre?.. Allons donc...

RAOUL.

Oui, mon oncle... oui, c'est comme je vous le dis... avant que j'aie pu la retenir, (Mouvement de d'Havrecourt.) elle se précipita... et sans un hasard... providentiel... sans une meule de foin prête à rentrer... qui était là, depuis la veille... sous cette fenêtre... (Il montre le balcon.)

D'HAVRECOURT, souriant avec ironie.

Une meule de foin! ah! il y avait des foins!.. sur lesquels elle est tombée...

RAOUL.

Sans se faire mal, grâce au ciel.

D'HAVRECOURT.

Ah! c'est bien différent.

RAOUL, insistant.

Mais non, mon oncle, c'est exactement la même chose.

D'HAVRECOURT.

C'est possible... Une idée!

RAOUL.

Laquelle?

D'HAVRECOURT.

Je puis me tromper, et ce n'est pas là la question... il s'agit de toi...

RAOUL, avec chaleur.

La marquise avait emmené sa fille au château! j'y courus, mais vainement. Ma belle-mère, plus altière, plus superbe que jamais, me déclara que, par respect pour l'honneur de sa maison, elle cacherait à tout le monde ce qui s'était passé... mais que ma vue pouvait tuer ma femme, et qu'elle me défendait de chercher à la voir, si je ne voulais être... (Appuyant.) deux fois son assassin.

D'HAVRECOURT, froidement.

Eh bien?..

RAOUL.

Eh bien! mon oncle, depuis ce jour, c'est-à-dire depuis près d'un mois, (Soupirant.) je n'ai pas vu ma femme!

D'HAVRECOURT, froidement.

Ce n'est pas un mal!

RAOUL, vivement.

Mais si! car je meurs d'envie de la voir.

D'HAVRECOURT, de même.

Soit.

RAOUL.

De me jeter à ses genoux... de lui demander pardon.

D'HAVRECOURT, vivement.

Halte-là. C'est ce que je ne souffrirai pas! tous les torts sont de son côté. Si réellement elle voulait se tuer, si elle voulait, pour une invitation de bal condamner un mari qui

l'adore à des regrets et à une douleur éternels... c'est impardonnable! mais si, comme je l'espère, cette scène de drame était une comédie...

RAOUL, avec indignation.

Quoi, vous pourriez douter un instant?

D'HAVRECOURT, froidement.

A mon âge on doute de tout, comme au tien, mon neveu, on ne doute de rien...

SCÈNE V.

JEANNE, RAOUL, D'HAVRECOURT.

ROUL, avec embarras, à part.

Dieu!.. c'est Jeanne!

JEANNE.

Ouf!.. j'ai joliment couru... mais, ce qui m'a retardée... c'est que j'ai rencontré...

RAOUL, lui faisant signe de se taire.

C'est bien!.. nous parlerons de ça... plus tard... (Il remonte un peu.)

D'HAVRECOURT.

Eh! c'est ma gentille Flamande de ce matin... mademoiselle Jeanne.

JEANNE, gaiement.

Ah! bien oui, Mam'selle!.. mieux que ça, je m'en vante! madame Shoppen!.. mariée depuis un an, aujourd'hui... jour pour jour... c'est notre anniversaire, à telle enseigne que nous voulions le célébrer à la ferme... et que d'avance nous avions invité des villages voisins tous nos parents et amis... un fameux repas... un repas de noces... et plus gai encore... parce que (Hésitant.) on n'a plus peur... au contraire!..

D'HAVRECOURT.

Un tableau de Téniers!.. bravo! j'aime que l'on se divertisse.

JEANNE.

Ah bien!.. Monsieur, votre neveu n'est pas comme vous!.. parce qu'il est triste et ne voit personne... il ne veut, ni qu'on boive... ni qu'on chante, ni qu'on danse... ni qu'on fasse rien... quoi! c' n'est pas assez, ça! Des canards superbes qui sont là tout plumés... et qui attendent... les pauvres bêtes!.. (Elle descend à gauche.)

D'HAVRECOURT.

Comment, c'est toi qui t'opposc à la joie de ces braves gens, tes fermiers?

RAOUL.

Non, mon oncle... mais c'est impatientant... ce bruit... ces dames que l'on entendra d'ici!.. et puis Jeanne est toujours auprès de son mari... à lui faire des agaceries et des mines... (Il remonte.)

JEANNE, avec aplomb.

Tiens! c'est notre homme!.. il est à moi... (Changeant de ton.) M. le curé le permet!

D'HAVRECOURT, à Raoul.

Elle a raison!.. si tu ne veux pas du bonheur, n'en dégoûte pas les autres!.. Je prends tout sur moi, madame Shoppen; mon neveu consentira, et je m'invite, moi, au banquet et au bal.

JEANNE, sautant de joie.

Ah! quel brave homme!.. (Vivement.) et quel plaisir!.. d'autant plus que voilà nos parents qui arrivent... ce sont eux que j'ai rencontrés, en allant porter c'te lettre au château?

RAOUL, avec impatience.

Je t'ai dit de te taire.

D'HAVRECOURT, fronçant le sourcil.

Qu'est-ce que c'est?.. une lettre de mon neveu... au château?

JEANNE, à Raoul.

Eh! oui, Monsieur, quand vous me ferez des signes... il n'y a pas de mal à cela... au contraire... (A d'Havrecourt.) Une lettre pour sa femme... qui est ma marraine...

D'HAVRECOURT, passant à Raoul.

Comment! dis donc, dis donc... Tu as écrit à ta femme?..

RAOUL, baissant la tête.

C'est vrai!..

D'HAVRECOURT, avec indignation.

Et comme tu me le disais tout à l'heure... pour lui demander grâce?

JEANNE, à part.

Est-il possible!

RAOUL, d'un ton décidé.

Écoutez donc, mon oncle, cela vous est facile à dire! mais,

moi, j'aime ma femme... elle est jeune, elle est jolie... elle est ravissante... demandez à Jeanne? et depuis que nous sommes brouillés... et séparés... il me semble que je l'aime deux fois plus! oui, ce mois de guerre m'a paru un siècle. J'aime mieux la paix... la paix à tout prix... Mais vous, mon oncle, vous ne comprendrez jamais cela.

D'HAVRECOURT.

C'est possible! je n'entends rien en mariage, mais je m'entends en émeute et en révolte! je t'ai parlé de celle de mes ouvriers...

RAOUL.

Oui, mon oncle!.. mais il n'y a là aucun rapport...

D'HAVRECOURT.

Mais au contraire! c'est exactement la même chose. Je n'aimais pas plus que toi la guerre... car elle me ruinait! mais, si j'avais cédé, elle aurait recommencé tous les jours... si j'avais demandé grâce, tout le monde aujourd'hui dans ma manufacture serait maître, excepté moi... (Froidement.) Exemple pour ton ménage... (A Jeanne.) Voyons, qu'a-t-on répondu?

JEANNE.

Rien... ma marraine n'était pas seule... elle était avec sa mère... madame la marquise, laquelle s'est emparée de la lettre.

RAOUL, avec indignation.

Par exemple!

D'HAVRECOURT.

Tu vois?..

JEANNE.

Mais, Madame, que je lui ai dit... c'est de Monsieur... Monsieur qui est notre maître... Monsieur qui écrit à sa femme... et pas à une autre.

D'HAVRECOURT, frappant avec sa canne.

Très-bien, madame Shoppen.

JEANNE.

Là-dessus et sans me répondre, elle m'a jeté un de ses regards (Changeant de ton.) de six pieds et demi de haut... tout en décachetant la lettre... puis, en la parcourant... elle a haussé les épaules... comme ça... et en souriant d'un air... (Plus bas.) que si j'osais jamais sourire ainsi devant M. Shop-

pen... j'en aurais longtemps les marques... (Au public.) car il est très-fort, M. Shoppen... oui qu'il est fort!

RAOUL, avec impatience.

Eh bien?...

JEANNE.

Eh bien!.. la belle-mère s'est mise à une espèce de pupitre et a griffonné... un carré de papier qu'elle m'a donné, en disant avec majesté : *Tenez... c'est mon p'tit mat'homme*. J'ai dit un *p'tit mat'homm!*.. ça doit être fameux! je l'ai mis dans ma poche... et le voilà... (Elle tend la lettre à Raoul.)

D'HAVRECOURT.

Eh bien!.. prends donc?.. est-ce que tu trembles même devant son écriture?..

RAOUL, hésitant.

Non! mais il me semble que cette lettre contient mon arrêt.

D'HAVRECOURT, prenant la lettre.

Je ne suis pas fâché, tu permets? de connaître le style de la marquise, et ce que madame Shoppen appelle son... *p'tit mat'homme*.

JEANNE.

Il n'a peur de rien, ce vieux-là!

D'HAVRECOURT, ouvrant la lettre.

Oh! oh! Jeanne a raison. (Lisant.) « Ceci est notre ultimatum. (Pause.) Ma fille ne consentira à vous recevoir qu'à une seule condition; c'est que, reconnaissant vos torts, vous viendrez au château, (Appuyant.) faire des excuses, devant moi, à votre femme... »

RAOUL, avec indignation.

Des excuses!..

JEANNE, de même.

Un mari!

D'HAVRECOURT, raillant.

« A ce prix nous pourrons, peut-être, pardonner.

« Marquise ATHÉNAÏS DE LESPARRE. »

RAOUL, s'emparant de la lettre qu'il lit.

Non... non... je n'y puis croire.

JEANNE, avec colère.

C'est trop fort...

D'HAVRECOURT, à Raoul qui lit.

Eh bien! comprends-tu maintenant ce que l'on gagne à

céder... nouvelle humiliation, que tu dois à ta soumission de ce matin...

JEANNE, appuyant.

C'est juste!

D'HAVRECOURT.

Et plus tu accorderas... plus on exigera...

JEANNE, de même.

C'est vrai!

D'HAVRECOURT.

Ce qui te prouve que le chef de la communauté doit seul commander.

JEANNE, plus fort.

Très-bien.

D'HAVRECOURT.

Et se faire obéir.

JEANNE, plus fort.

Le vieux a raison... (A d'Havrecourt.) Ah! pardon, Monsieur. (Raoul remonte la scène et va s'asseoir sur le banc de gazon.)

D'HAVRECOURT, souriant.

Vous trouvez, madame Shoppen?

JEANNE, pendant que Raoul, assis, regarde toujours la lettre.

Ma foi oui!.. dans les commencements, moi, j'aimais à me divertir et à être belle, j'aurais tout dépensé en ajustements, et M. Shoppen (D'un air avantageux.) était si amoureux, que j'espérais qu'il ne ferait pas de résistance... ah! bien oui!.. halte-là, qu'il a dit. « Jeanne, tout le monde t'obéira dans la ferme, parce que t'es la maîtresse, mais tu m'obéiras à moi, parce que je suis le maître! » et le maître c'est le plus fort! (Au public avec conviction.) et il est très-fort, M. Shoppen... Pour lors j'ai baissé la tête, et j'ai dit : c'est bon! (Avec gaieté.)

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Depuis ce temps, dès le matin,
Chacun d' nous est à son ouvrage;
Viv' le travail! et point d' chagrin;
Chaqu' jour, j' nous aimons davantage.
Le jour de fête va venir,
On s' fait bell' ! on dans' sous l' vieux chêne!
L' dimanche nous avons l' plaisir,
(Finement.)
Et l' bonheur toute la semaine.

RAOUL, assis sur le banc.

En vérité!

JEANNE.

M. Shoppen est un si bon garçon, toujours gai, toujours à son affaire... ne s'occupant que de sa ferme et de sa femme; n'aimant que Jeanne et la bière de Louvain! (Changement de ton.) Mais en revanche, quand il a dit un mot, il n'y a pas à répliquer; aussi, il faut voir dans la ferme comme chacun le respecte, et ça fait que soi-même, on l'estime et on le considère davantage, parce que celui-là qui cède à toutes nos volontés, comme de juste, on en profite, mais à part soi, quasiment on s'en moque!

RAOUL, laissant à ses derniers mots tomber la lettre qu'il tenait.

O ciel!

D'HAVRECOURT.

Bravo, madame Shoppen! vous êtes sublime de morale et de bon sens. Venez m'embrasser!

JEANNE, voulant l'arrêter.

Et M. Shoppen!

D'HAVRECOURT.

Il n'est pas là, et mon admiration est pour lui sans danger. (Il l'embrasse.)

JEANNE, après s'être essuyé le front.

Je l'aime, moi, ce vieux-là!

D'HAVRECOURT, se retournant vers son neveu.

Eh bien, si tu veux me déléguer pendant quelque temps tes droits, qui ne servent à rien, si tu veux me laisser faire, et t'en rapporter entièrement à moi, je te réponds qu'avant peu ton ménage sera semblable en tout point à celui de M. et madame Shoppen.

JEANNE, faisant la révérence.

Dieu! quel honneur pour nous!

RAOUL, avec feu.

Tout ce que vous voudrez, mon oncle, si vous me rendez Gabrielle.

D'HAVRECOURT.

Je te la rendrai douce, aimante, et plus encore... soumise. (Signe d'incrédulité de Raoul à Jeanne.) Toi, Jeanne...

JEANNE, vivement.

Qu'est-ce que j'aurai à faire?

D'HAVRECOURT, vivement.

Va mettre les canards à la broche.

JEANNE, du même ton.

Ce n'est pas difficile.

D'HAVRECOURT, vivement.

Prépare le repas et le bal... c'est moi qui paye les violons.

JEANNE, faisant un pas vers la ferme.

C'est dit! et donner un coup d'œil à mon ménage et à mes enfants.

D'HAVRECOURT, souriant.

Tes enfants... depuis un an de mariage?

JEANNE.

Deux à la fois!.. forts comme leur père!..

D'HAVRECOURT.

Deux?

JEANNE.

M. Shoppen n'aime pas que l'on perde de temps.

D'HAVRECOURT, avec feu.

Jeanne, tu diras à M. Shoppen, que sans le connaître, je lui porte la plus haute estime...

JEANNE, faisant la révérence.

Vous êtes bien bon!

D'HAVRECOURT.

AIR de *Daranda :* Oui, jurons-nous (COUDER).

Tu lui diras que je veux, Dieu me damne,
Avoir l'honneur de lui serrer la main,
Et que je veux, à la santé de Jeanne,
Boire avec lui le nectar de Louvain.

JEANNE.

C'est accepté! monsieur Schopp', je l'atteste,
Ne r'fus' jamais, en ses joyeux ébats,
De partager sa bouteille...

D'HAVRECOURT.

Et le reste?

JEANNE, faisant la révérence, et plus bas.

C'est différent!.. il ne partage pas!

ENSEMBLE.

JEANNE.

Mais il saura, Monsieur, par mon organe,
Qu' vous consentez à lui serrer la main,
Et qu' vous voulez, à la santé de Jeanne,

Boire avec lui la bière de Louvain.

D'HAVRECOURT.

Tu lui diras, etc.

(Elle sort en courant par la porte de la ferme.)

SCÈNE VI.

RAOUL, D'HAVRECOURT.

D'HAVRECOURT.

A nous deux, maintenant! Qu'est-ce que tu as fait depuis un mois?

RAOUL.

Je me suis ennuyé dans ce pavillon, refusant les invitations des châteaux voisins... aujourd'hui encore, une partie de chasse magnifique.

D'HAVRECOURT.

Et pourquoi?

RAOUL.

Parce que c'est chez madame de Nanteuil... cette jeune dame dont Gabrielle était jalouse, et que cela pourrait lui donner de nouvelles idées... à elle ou à sa mère.

D'HAVRECOURT.

Et qu'est-ce que cela nous fait? il faut y aller...

RAOUL.

C'est que je m'y ennuierai...

D'HAVRECOURT.

Qu'importe? Ah çà, tu as promis de te laisser guider par moi, et avant de partir pour la chasse, tu vas faire un tour à la ferme.

RAOUL.

Mais c'est qu'il y aura là... un repas... des violons...

D'HAVRECOURT.

Tant mieux!

RAOUL.

Des jeunes filles qui dansent.,.

D'HAVRECOURT.

Tant mieux encore.

RAOUL.

Et paraître à une fête... dans un pareil moment! si Gabrielle l'apprend!

D'HAVRECOURT.

Tant mieux! cent fois tant mieux!

RAOUL.

Mais sa mère!..

D'HAVRECOURT.

Mais, aie donc confiance! je te réponds de tout.

RAOUL, changeant de ton.

Au fait, mon oncle, votre assurance commence à me gagner.

D'HAVRECOURT, regardant dans la ferme.

C'est heureux... Tiens, vois-tu... les violons qui se mettent en place!

RAOUL, s'échauffant.

Vous avez raison! je ne peux pas passer ma vie dans les lisières de la marquise...

D'HAVRECOURT.

Tu n'es pas son mari, toi...

RAOUL.

Et puis, voir du monde... s'amuser un peu... ce n'est peut-être pas si terrible que je me l'imagine...

D'HAVRECOURT.

Parbleu!

RAOUL.

Eh bien, c'est dit, mon oncle... je m'abandonne à vous...

D'HAVRECOURT.

Et tu t'en trouveras bien!

RAOUL.

Je veux m'étourdir... faire des folies... et tantôt à cette chasse, me remettre au champagne... si je le peux!

D'HAVRECOURT.

Tu le pourras!.. tu le pourras.

ENSEMBLE.

Air : *Mascarade des Mousquetaires de la Reine.*

RAOUL.

Bien fou celui qui se désole,
J'en ris, ma foi!
Et vous serez, sur ma parole,
Content de moi.
Oui, je veux, bravant l'hyménée,
C'est entendu,
Rattraper dans cette journée
Le temps perdu.

D'HAVRECOURT.

Bien fou celui qui se désole,
Compte sur moi,
Et je serai, sur ma parole,
Content de toi.
Oui, tu dois, bravant l'hyménée,
C'est entendu,
Rattraper dans cette journée
Le temps perdu.
(Seul.)
Un mari de ton âge
Peut faire le garçon,
C'est un jour de veuvage,
Ça semble toujours bon!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Raoul sort par la fenêtre.)

SCÈNE VII.

M. D'HAVRECOURT, puis LA MARQUISE, et GABRIELLE.

D'HAVRECOURT, seul.

Allons donc!.. le voilà lancé!.. et ce n'est pas sans peine, et maintenant, allons au château trouver la marquise... j'aurais du plaisir à combattre un adversaire digne de moi! Diable!.. c'est elle! l'ennemi m'a prévenu! (Regardant toujours à gauche.) C'est bien elle... un peu moins belle... mais toujours aussi fière; (Au public.) la beauté passe, le caractère reste... et cette jeune fille qui l'accompagne... Gabrielle sans doute... jolie comme un ange!.. (Redescendant.) Je comprends maintenant le désespoir de Raoul... la pénitence a été dure!.. (Allant à elle. La marquise paraît à la petite porte du fond, à gauche, avec Gabrielle. Un domestique portant un livre les suit.) Madame la marquise...

LA MARQUISE, saluant d'un ton doucereux.

Monsieur le marquis d'Havrecourt.

D'HAVRECOURT, saluant.

Quel heureux hasard?..

LA MARQUISE, entrant.

Nous sortions pour nous rendre à l'église du village... (Elle fait un signe au domestique qui porte un livre; il sort par la droite.) Permettez-moi de vous présenter Gabrielle, ma fille!

D'HAVRECOURT.

Et ma charmante nièce!

LA MARQUISE.

Nous espérons vous recevoir au château, où vous daignerez, je le pense, accepter un logement.

D'HAVRECOURT, soupirant.

Ah! je le voudrais... mais impossible! ce n'est pas dans la disgrâce qu'on abandonne ses amis... je dois partager l'exil de mon neveu Raoul... que je viens de voir et d'embrasser.

GABRIELLE, se contenant.

Ah! vous l'avez vu...

LA MARQUISE, avec hauteur.

Et il vous a dit...

D'HAVRECOURT.

Il m'a tout raconté, Madame! il m'a donné même communication de votre ultimatum...

LA MARQUISE, avec fierté.

Il a eu de grands torts.

GABRIELLE, appuyant.

Ah! de bien grands!

D'HAVRECOURT, appuyant plus fort.

Oh! de très-grands!

LA MARQUISE.

Mais enfin... et puisqu'il demande grâce...

D'HAVRECOURT.

Il n'en mérite pas... Non... il n'en mérite pas. Je lui ai fait sentir moi-même qu'il était indigne de votre clémence et il renonce à l'implorer.

GABRIELLE, vivement.

Comment, Monsieur...

D'HAVRECOURT.

Oh! il y renonce à jamais...

LA MARQUISE.

Mais cependant, si aux conditions proposées... nous daignons l'absoudre.

GABRIELLE, s'avançant.

Oui, si nous daignons...

D'HAVRECOURT, hypocrite.

Non, marquise, non! vous avez été trop bonne, trop indulgente... vous êtes femme, c'est tout simple!.. mais notre faute a été grande... et nous devons nous en punir! nous devons l'expier!..

GABRIELLE.

Mais il l'expie, mon oncle, depuis un mois.

D'HAVRECOURT.

Eh! qu'est-ce qu'un mois?

GABRIELLE, impatientée.

Mais c'est très-long.

LA MARQUISE, bas, à sa fille.

Silence!

D'HAVRECOURT, à part.

Bravo!.. le tribunal n'est pas d'accord sur la durée de la peine!.. (Haut.) Je vais plus loin. (Gravement.) Et pour se repentir de torts pareils... c'est trop peu de la vie entière...

GABRIELLE.

Par exemple!.. (On entend des cors de chasse.) Ah! mon Dieu, qu'est-ce donc?

LA MARQUISE.

D'où vient ce bruit...

D'HAVRECOURT, avec indifférence.

Rien, ne faites pas attention... c'est Raoul qui va s'éloigner... une partie de chasse... avec des dames... des amis du château de Nanteuil.

GABRIELLE, vivement.

J'espère bien qu'il n'ira pas, ou sinon...

D'HAVRECOURT.

Il a fait seller son cheval pour rejoindre les chasseurs. (En soupirant.) Après tout, dans les forêts ou ailleurs... qu'importe l'endroit, où il traînera sa tristesse... (On entend les violons jouer en sourdine la polka indiquée plus bas.)

JEANNE, en dehors, dans la ferme.

A vos places! monsieur Shoppen! en face de moi!

RAOUL, de même.

La main aux dames!

D'HAVRECOURT.

Ne faites pas attention... c'est aujourd'hui l'anniversaire du mariage de madame Shoppen...

GABRIELLE.

Ma filleule!

D'HAVRECOURT.

Il est obligé d'ouvrir le bal avec la mariée...

GABRIELLE, regardant à droite.

Lui... il serait capable de danser... de valser!..

D'HAVRECOURT.

Pour étourdir son chagrin!..

GABRIELLE.

Oser se divertir!

LA MARQUISE, avec indignation.

Et avec des paysans encore! c'est d'une inconvenance!..

RAOUL, en dehors.

A la santé de M. et de madame Shoppen!

D'HAVRECOURT, montrant la coulisse à droite.

Tenez, c'est lui que vous entendez...

RAOUL, de même.

A la santé des bons ménages! (Cris en dehors.) Vive M. Raoul!

D'HAVRECOURT, regardant du côté gauche.

Je l'aperçois d'ici... au milieu de ces braves gens...

LA MARQUISE, regardant aussi.

Trinquant avec M. Shoppen! quelle indignité!..

GABRIELLE, regardant de même.

Eh mais... je ne me trompe pas... il embrasse Jeanne, ma filleule... (Elle fait un pas vers la ferme.)

LA MARQUISE, la retenant.

Ma fille, que voulez-vous faire?

GABRIELLE.

Le confondre.

LA MARQUISE, à demi voix et tremblante de colère.

Et votre dignité! regardez-moi! ainsi que vous... je suis furieuse... et on ne s'en doute pas... la colère des gens comme il faut!

ENSEMBLE.

AIR : *Polka de Benedetta* (LOÏSA PUGET, album 1847).

LA MARQUISE.

Viens, ma chère enfant,
C'est affreux, vraiment!
Un tel affront à sa femme!
Mais nous punirons
Sa conduite infâme
Et de lui nous nous vengerons.

GABRIELLE.

C'est affreux, vraiment!
Il danse à présent!
Un tel, etc.

D'HAVRECOURT, à part.

D'honneur, c'est charmant!
Car déjà, vraiment!
La fureur remplit leur âme!
Mais nous soumettrons
Belle-mère et femme!
Oui, nous mourrons ou nous vaincrons!

GABRIELLE, à sa mère, avec colère.

Je consens à tout!

D'HAVRECOURT, très-aimable.

Ce que vous ferez
Daignerez-vous me l'apprendre?

LA MARQUISE, avec fierté.

Je n'ai pas, je crois, de compte à vous rendre;
Mais ce soir, vous le saurez.

PEPRISE DE L'ENSEMBLE.

(La marquise et Gabrielle sortent par le fond, et tournent à droite, derrière la petite barrière de charmille, d'Havrecourt les salue de loin.)

SCÈNE VIII.

D'HAVRECOURT, seul, remettant son chapeau.

Que veut-elle faire? je l'ignore! mais il faut s'attendre aux grands coups, car elle est femme à nous tenir tête. Heureusement, et c'est là ce qui fera notre salut, dans la colère de Gabrielle il y a encore de l'amour! dans celle de sa mère... il n'y a que le besoin de discorde et de combats. Ah! elle aime la guerre... eh bien, soit! nous la lui ferons... pour avoir la paix... et puisqu'elle nous a envoyé son ultimatum... je m'en vais préparer le mien... qui en vaudra bien un autre! (Il va s'asseoir sur le banc de gazon et tire un portefeuille dont il déchire un feuillet sur lequel il écrit au crayon. L'orchestre reprend l'air de la polka.)

SCÈNE IX.

RAOUL, sortant de la ferme, D'HAVRECOURT, assis et écrivant sur le banc.

RAOUL, très-gai.

Ah! c'est charmant! c'est délicieux! Pierre m'a dit que mon cheval était sellé, et je pars pour la chasse... Mais auparavant, j'ai voulu vous dire que vous aviez raison. La joie de ces braves gens m'a enchanté... Ils ont bu à ma santé...

avec un enthousiasme et avec une scélérate de bière... (Crachant.) qui est détestable... mais qui, en revanche, mousse comme du vin de Champagne... et qui grise de même... Et puis madame Shoppen et toutes ces petites filles qui sautent... qui rient de tout... c'est très-gentil... c'est très-drôle... moi, j'ai dansé avec tout le monde... j'ai embrassé tout le monde... je ne suis pas fier... et je n'ai qu'un regret... c'est que ma belle-mère ne m'ait pas vu.

D'HAVRECOURT, achevant d'écrire.

Vraiment!

RAOUL, riant.

J'aurais donné mille louis pour qu'elle fût là.

D'HAVRECOURT, riant.

Cela ne te coûtera pas si cher!..

RAOUL, s'arrêtant effrayé.

Hein!.. comment?

D'HAVRECOURT.

Elle était ici... gratis!

RAOUL.

La marquise!

D'HAVRECOURT.

Avec ta femme!..

RAOUL.

Ah! je suis perdu!

D'HAVRECOURT.

Au contraire!.. elles sont parties furieuses... ce qui est d'un très-bon augure... et pour achever ce que tu as si bien commencé... je prépare là...

RAOUL.

Quoi donc, mon oncle?

D'HAVRECOURT, froidement.

Notre ultimatum... il faut bien que chacun ait le sien... J'ai jeté là quelques petites idées... que tu n'aurais pas eues, peut-être... tu arrangeras tout cela, et tu le signeras... (Se levant et donnant le feuillet à Raoul, qui le lit rapidement.)

RAOUL.

Moi!.. signer cela... ah! jamais, mon oncle... jamais!.. ne l'espérez pas!..

D'HAVRECOURT.

Il le faut, cependant...

RAOUL.

Jamais!.. vous dis-je... Mais, après ce qu'elle a vu, vous voulez donc qu'elle me haïsse!.. vous voulez donc l'éloigner pour toujours?..

D'HAVRECOURT, qui a remonté et regardé dans la ferme.

L'éloigner!.. Tiens, regarde... connais-tu cette personne... là-bas... qui cause avec madame Shoppen?..

RAOUL.

Elle! c'est elle!.. (Il va s'élancer; son oncle l'arrête.)

D'HAVRECOURT.

Qui vient de ce côté. Eh bien!.. où vas-tu donc?

RAOUL.

Lui expliquer comment tout à l'heure... je m'amusais ici... sans le vouloir...

D'HAVRECOURT.

Non pas!.. ce serait tout perdre!.. on t'attend à la chasse... tu vas t'y rendre.

RAOUL.

Au diable la chasse! je n'irai pas!

D'HAVRECOURT.

Et la promesse que tu m'as faite?.. ah! c'est qu'on ne me manque pas de parole, à moi!..

RAOUL.

Pardon, mon oncle... c'est que, voyez-vous, il m'est impossible de m'éloigner... quand je sais que ma femme est là, près de moi...

D'HAVRECOURT.

Eh bien! à la bonne heure... et pourvu que tu ne lui parles pas...

RAOUL.

Je vous le jure...

D'HAVRECOURT.

Tu vas alors entrer là... dans ce pavillon! et tu n'en sortiras pas sans mon ordre...

RAOUL.

Mais, mon oncle...

D'HAVRECOURT, se fâchant.

Ou je pars... je t'abandonne, (Avec force.) et je te livre à ta belle-mère! ah! ah!..

RAOUL, poussant un cri.

Oh!.. oh! non!.. non, mon oncle!.. avec ce mot-là, vous me feriez rentrer...

D'HAVRECOURT, le poussant à gauche.

Dans ce pavillon, c'est tout ce que je te demande.

RAOUL.

Eh bien! je vous obéis! (Montrant le feuillet.) Mais, pour signer ce papier-là... jamais... jamais!..

D'HAVRECOURT.

C'est ce que nous verrons! (Le poussant dans le pavillon.) Va donc... (Voyant Gabrielle qui entre.) Il était temps!.. (Il rentre avec son neveu.)

SCÈNE X.

GABRIELLE, JEANNE, puis D'HAVRECOURT.

GABRIELLE, entrant en causant avec Jeanne d'un air animé.

Je vous demande à propos de quoi danser ainsi avec lui?

JEANNE.

Mais, ma marraine, M. Raoul m'avait invitée, et c'était pour moi un honneur...

GABRIELLE.

Que vous deviez refuser...

JEANNE.

J'ai ben hésité un instant, mais M. Shoppen, mon mari, m'a dit : Accepte!

GABRIELLE.

Mais vous laisser embrasser par lui!

JEANNE.

Dame! M. Shoppen avait dit...

GABRIELLE, lui coupant la parole.

M. Shoppen!.. M. Shoppen!.. il fallait dire que tu ne voulais pas... c'était tout simple!

JEANNE.

Ah ben non!.. ça n'est pas comme ça chez nous! M. Shoppen se serait fâché...

GABRIELLE.

Le grand malheur!..

JEANNE.

Certainement! parce que quand il est fâché...

GABRIELLE.

Eh bien?..

JEANNE.

C'est moi qui suis obligée de revenir... ce qui est toujours désagréable...

GABRIELLE.

Ah! c'est toi!.. et si tu ne revenais pas?

JEANNE.

Eh ben!.. tout serait fini...

GABRIELLE.

Tout!

JEANNE.

Oui, ma marraine... tout... et c'est beaucoup!

GABRIELLE.

Tu trouves?

JEANNE.

Dame!.. et vous?

GABRIELLE.

Oh! moi!.. (D'Havrecourt ouvre la porte, qu'il laisse retomber avec bruit; Gabrielle, se retournant.) Ciel! mon oncle!

D'HAVRECOURT, s'approchant.

Ma charmante nièce!.. et madame la marquise... votre mère!... (Jeanne entre dans la ferme.)

GABRIELLE.

Elle vient de partir... pour une demi-lieue d'ici... pour la ville... où elle va, dit-elle, consulter un homme de loi... chez qui ma présence est inutile...

D'HAVRECOURT.

Vous avez bien raison.

GABRIELLE, regardant autour d'elle comme si elle cherchait quelqu'un.

Et je rentrais par la ferme... au château...

D'HAVRECOURT.

Qu'avez-vous, de grâce... et que regardez-vous donc?..

GABRIELLE, de même.

Rien, je craignais de rencontrer mon mari...

D'HAVRECOURT.

Oh! rassurez-vous, il est parti.

GABRIELLE, vivement.

Hein?.. parti! je reste alors, je reste, mon cher oncle! (Avec émotion et dépit.) parti sans doute... pour rejoindre la chasse?

D'HAVRECOURT, froidement.

Je le pense. (Jeanne revient avec un saladier et une assiette de pommes, qu'elle pose sur le banc de gazon, et va secouer au fond un panier de salade.)

GABRIELLE.

Ou plutôt pour retrouver madame de Nanteuil.

D'HAVRECOURT, froidement.

C'est possible !

GABRIELLE, vivement.

Et moi, j'en suis sûre!.. car cette petite madame de Nanteuil... elle qui devait partir pour l'Italie... pourquoi ne partelle pas, je vous le demande!..

D'HAVRECOURT, très-aimable.

Ah! je ne peux pas vous le dire.

GABRIELLE.

Oh! du reste... (Cherchant à se modérer.) du reste, tout cela m'est fort indifférent! Autrefois, quand j'étais assez folle pour aimer mon mari... j'aurais pu... mais après ce que j'ai vu tout à l'heure... après cet oubli complet... je ne dirai pas de moi... mais de toutes les convenances...

D'HAVRECOURT.

Oh! écoutez donc, ma chère nièce, il a peut-être bien une excuse!

GABRIELLE.

Lui, mon oncle! lui!.. un homme marié!

D'HAVRECOURT.

Marié!.. ah! c'est qu'il ne l'est plus...

GABRIELLE.

Comment, mon oncle!..

D'HAVRECOUT, finement.

Ou presque plus!..

AIR : *Ces postillons.*

Depuis un mois maître de sa personne,
Il reste seul, toujours seul en ces lieux.
Jeune mari, qu'ainsi l'on abandonne,
N'en a pas moins un cœur tendre... et des yeux ..

GABRIELLE.

Quoi ! vous croyez!

D'HAVRECOURT.

C'est du moins très-chanceux!

JEANNE, qui s'est approchée.

Oui, c'est, marraine, une imprudence extrême
De les laisser ailleurs porter leurs pas :
Y a tant d' maris qu'on n' peut pas garder... même...
En ne les quittant pas!

(Elle va se rasseoir sur le banc, et dresse son dessert.)

GABRIELLE.

Et cependant cette lettre qu'il m'a adressée ce matin...

D'HAVRECOURT.

J'ai eu toutes les peines du monde à la lui faire écrire... c'est moi qui l'ai dictée...

GABRIELLE.

Vous!.. ah! mon bon oncle!

D'HAVRECOURT.

Il se repentait déjà de l'avoir envoyée... lorsque la réponse de votre mère... est venue le dégager... et le rendre, comme auparavant, entièrement libre... et garçon!

GABRIELLE, avec effroi.

Oh! mon Dieu!.. (Câlinant.) Heureusement vous êtes là... mon bon oncle... car vous êtes bon... et vous m'aimez, j'en suis sûre... moi, je vous aime déjà...

D'HAVRECOURT, à part.

Pauvre petite! elle m'attendrit.

GABRIELLE, câlinant.

Et vous ramènerez mon mari, n'est-ce pas? vous lui conseillerez, comme vous l'avez déjà fait ce matin... de céder...

D'HAVRECOURT, à part.

J'allais me laisser prendre comme mon neveu. (Haut.) De céder...

GABRIELLE, de même.

Oui! de faire quelques avances... quelques excuses... enfin, de demander une espèce... de... pardon, (Vivement.) si peu qu'il voudra...

D'HAVRECOURT.

Lui!..

GABRIELLE.

Pourvu qu'il ait l'air de revenir le premier... c'est tout ce qu'on veut, tout ce qu'on exige!.. pas autre chose!

D'HAVRECOURT, avec ironie.

Vraiment!

GABRIELLE, avec impatience.

Eh! mon Dieu! oui, pour que cela finisse!.. car enfin...

D'HAVRECOURT, à part.

Ce sont les leçons de la marquise; il paraît qu'elle fait des élèves!..

GABRIELLE.

Eh bien! mon oncle, vous ne me répondez pas?..

D'HAVRECOURT.

C'est que, voyez-vous, ma chère nièce, je suis fâché de vous l'avouer. Vous ne connaissez pas du tout votre mari... mais du tout...

GABRIELLE.

Ah bah! laissez donc!.. il est si bon... si aimable... si obéis...

D'HAVRECOURT, interrompant.

Autrefois, c'est possible!.. mais si vous saviez comme la solitude aigrit le caractère... il est devenu dans son intérieur... bizarre... exigeant...

GABRIELLE, effrayée.

Un tel changement... en un mois.

D'HAVRECOURT.

En un mois il se passe tant de choses! peut-être aussi cette affaire de... (Il montre le balcon.) La secousse qu'il a reçue!..

GABRIELLE.

Comment!.. mais il me semble que c'est moi qui...

D'HAVRECOURT.

C'est juste... mais ça aura influé sur son moral, et il est en ce moment atteint d'une monomanie... celle de vouloir être le maître chez lui.

GABRIELLE.

Voyez-vous ça!

D'HAVRECOURT.

Et pour commencer... il veut... il exige...

GABRIELLE, effrayée.

Quoi donc?

D'HAVRECOURT.

Que vous lui écriviez une lettre d'affection.

GABRIELLE, avec joie.

D'affection... dame! je crois que je peux me permettre... oui, oui, oui... je peux me permettre.

D'HAVRECOURT, lui prenant la main.

Et en même temps de regrets... je veux dire d'excuses...

GABRIELLE, changeant de ton.

Moi!..

D'HAVRECOURT.

Sur ce qui s'est passé!..

GABRIELLE.

Moi!.. demander grâce... avouer que j'ai eu tort... jamais!

JEANNE, sur le banc.

Y pensez-vous, ma marraine! (Elle a fini d'arranger ses pommes.)

GABRIELLE, à tous deux.

Ma mère me l'a répété cent fois... et il y va de ma dignité de femme!.. quand on a cédé une fois... il n'y a pas de raison pour que ça finisse... on est perdue!..

D'HAVRECOURT.

Ah! ce sont là les principes de la marquise!

GABRIELLE.

Les miens... mon oncle!

D'HAVRECOURT.

Et l'obéissance qu'on doit à son mari!..

GABRIELLE, avec mutinerie.

L'obéissance!.. voilà un mot!.. (Se reprenant avec douceur.) Enfin, mon oncle... je ne veux pas me fâcher contre vous... et en votre faveur je consens à faire... des concessions...

JEANNE, se levant avec joie.

Ah! bien, ça, marraine!

D'HAVRECOURT.

Lesquelles?..

GABRIELLE.

Tout ce que mon mari voudra!..

JEANNE, avec joie.

A la bonne heure!..

GABRIELLE, froidement.

Excepté de revenir la première!..

D'HAVRECOURT, à part et s'en allant.

C'est ce que nous verrons! et quand mon ultimatum sera une fois signifié...

GABRIELLE.

Comment! vous partez?..

D'HAVRECOURT, saluant.

En ambassadeur qui a reçu ses passe-ports... car je suis certain d'avance que mon neveu refusera.

GABRIELLE.

Mais, mon oncle...

D'HAVRECOURT, rentrant.

Ah! il refusera... il refusera. (Il rentre dans le pavillon.)

SCÈNE XI.

GABRIELLE, JEANNE.

GABRIELLE, avec colère.

Et je dis, moi, que s'il ose refuser!..

JEANNE.

Comment, marraine!..

GABRIELLE, très-animée.

C'est qu'il n'y a pas d'exemple d'une obstination pareille!.. mais il paraît que dans la famille ils sont tous ainsi... l'oncle!.. le neveu!.. enfin, tu l'as vu, il n'y a que moi de raisonnable!.. je faisais des concessions!

JEANNE, avec douceur.

Oh!.. oh! marraine... y pensez-vous, vous mettre en une colère pareille...

GABRIELLE, de même.

Quand on me traite comme un enfant... quand on me parle de céder... d'obéir...

JEANNE, en confidence.

A son mari... où est le mal?.:. faut obéir à son mari, ma marraine... il n'y a pas de honte à cela... (Jouant avec son tablier.) et il y a quelquefois de l'agrément...

GABRIELLE.

Tais toi!.. tais-toi, si ma mère t'entendait.

JEANNE, s'animant.

Eh bien, quand elle m'entendrait... madame la marquise est la belle-mère de M. Raoul, elle ne peut pas savoir ce que vous pensez... ce que vous éprouvez... Elle fait la guerre à son aise.... ça ne lui coûte rien... mais à vous... c'est différent! à moins que vous n'aimiez plus votre mari!

GABRIELLE, à voix basse et avec force.

Mais au contraire!.. plus que jamais, je crois... (Avec mutinerie.) C'est ce qui me rend furieuse!

JEANNE.

Eh bien! alors...

GABRIELLE.

Mais m'humilier... mais revenir la première... ma mère n'y consentirait jamais...

JEANNE.

C'est vous que cela regarde.

GABRIELLE.

Elle me renierait pour sa fille... et elle aurait raison...

JEANNE.

Elle aurait tort, (Changeant de ton.) avec tout le respect que je lui dois!... car vous vous faites une idée terrible de la soumission... mais c'est rien en ménage.

GABRIELLE.

Comment ce n'est rien!... se soumettre comme une esclave?...

JEANNE, gaîment.

Bah! je ne fais que ça, moi!.. M. Shoppen n'a pas une volonté qu'elle ne soit à l'instant même exécutée... ce qui n'empêche pas, sans qu'il s'en doute, (En confidence.) de ne faire que les miennes!

GABRIELLE, avec curiosité.

Comment cela?

JEANNE, après avoir regardé autour d'elle.

Primo d'abord, je ne dis jamais je veux... mais je tâche, et ça ben gentiment, qu'il m'ordonne ce qui me plaît, et (Avec volubilité.) alors j'obéis... avec un empressement dont il est ravi... et moi aussi... çe fait que nous sommes contents tous les deux... et voilà!..

GABRIELLE.

En vérité!

JEANNE.

AIR : *Comment peut-on trouver du mal à ça!*

PREMIER COUPLET.

Mon Dieu! quoiqu' ça vous coûte?
Rien qu'un regard comm' ça...
Soudain, sans qu'il s'en doute;
Le maître obéira...
Eh! mais, oui-da,
C' n'est pas, marraine, plus difficil' que ça!

DEUXIÈME COUPLET.

GABRIELLE.

Mais un pareil système,
C'est tromper, à mes yeux!

JEANNE.

Tromper les gens qu'on aime
Afin d' les rendre heureux,

Eh! mais, oui-da,
Comment peut-on trouver du mal à ça!
(On entend la marquise à droite.)

GABRIELLE.

Dieu!.. c'est ma mère... (Elle va s'asseoir sur le banc de gazon.)

SCÈNE XII.

RAOUL, sortant du pavillon, JEANNE, GABRIELLE, LA MARQUISE, venant de la ferme.

LA MARQUISE, à la cantonade.

Oui, monsieur Shoppen... je trouve indécent ces jeux... et ces réjouissances...

JEANNE; elle court à la porte de la ferme.

Ah! mon pauvre mari. (La marquise est censée écouter Shoppen qui est dans la coulisse à gauche; Jeanne est près de la marquise qu'elle cherche à apaiser.)

LA MARQUISE.

Hein?.. on vous les a permis?.. et qui donc, s'il vous plaît?

RAOUL, sortant du pavillon à gauche.

Non, mon oncle a beau dire! je ne signerai jamais cela!.. ma femme!.. (Il fait un pas vers Gabrielle et s'arrête.) Sa mère est avec elle... attendons! (Il se retire près de la porte du pavillon, se cache derrière les poteaux garnis de vigne qui supportent le balcon.

JEANNE, à la marquise.

C'est M. Raoul; n'est-ce pas, mon homme?.. (Elle entre dans la ferme.)

LA MARQUISE, avec colère et continuant à parler à droite.

Ah!.. c'est mon gendre qui vous a permis de vous amuser... eh bien, moi, je le défends... entendez-vous? Et ma fille aussi... (Elle descend en scène.)

GABRIELLE.

Cependant, ma mère... mon mari est bien le maître...

LA MARQUISE, très-vite.

De quoi? de cette ferme qui vient de ta dot, et que nous lui avons donnée?

GABRIELLE.

Précisément... puisque vous lui avez donnée... elle est à lui...

LA MARQUISE, haussant les épaules.

A ce compte-là toi aussi... tu es son bien... sa chose, sa propriété...

GABRIELLE.

Il peut le soutenir...

LA MARQUISE.

C'est absurde!.. je viens de la ville... j'ai vu... j'ai consulté... notre avoué est d'avis que la cause est excellente, le succès certain, et qu'il faut attaquer...

GABRIELLE.

Un avoué... je crois bien... c'est que pendant votre absence, M. d'Havrecourt, que j'ai rencontré ici, m'a fait au nom de son neveu des avances...

LA MARQUISE, d'un air triomphant.

Eh bien, quand je te le disais!.. il ne faut que du temps et de la fermeté... Ils y viennent donc, enfin?

GABRIELLE.

Oui, ma mère... ils viennent me prier... d'écrire seulement à mon mari... une petite lettre affectueuse...

LA MARQUISE, sans l'écouter.

Jamais!

GABRIELLE, vivement.

C'est ce que j'ai dit... en y mêlant, pour la forme, quelques regrets... (Se reprenant.) non... quelques manières d'excuses...

LA MARQUISE.

Des excuses... et tu l'as écouté... et tu l'as laissé achever...

GABRIELLE, vivement.

Mais non, maman, puisque j'ai refusé... j'ai refusé.

LA MARQUISE, embrassant sa fille et psalmodiant.

Chère enfant!.. tu en seras récompensée... par l'amour et l'estime de ta mère!

RAOUL, toujours sous le balcon et caché derrière le pilier.

Gracieuse belle maman!

LA MARQUISE.

Nous croire capables d'une pareille faiblesse, quand c'est ton mari qui a tous les torts...

GABRIELLE.

Je ne dis pas non.

LA MARQUISE.

Quand c'est lui qui a failli causer ta mort!

GABRIELLE, avec hésitation.

Pour ce qui est de ça... maman, il faut bien que je vous le dise, ma vie n'a jamais couru aucun danger.

RAOUL, à part.

Que dit-elle?

LA MARQUISE.

Aucun danger!.. mais sans ces foins... sans ces foins qui étaient là... tu te tuais... malheureuse enfant!

GABRIELLE.

Oui, maman!.. mais... je savais bien qu'ils y étaient!

RAOUL, à part.

Ciel! qu'entends-je?

LA MARQUISE, regardant sa fille avec admiration.

Tu le savais!.. ah! je te reconnais!.. tu es mon sang... tu es ma fille! (Elle la serre entre ses bras.)

RAOUL.

Elle le savait!.. et pendant un mois entier elle à pu me laisser... ah! elle ne m'aimait pas, et maintenant je signerai tout ce que mon oncle voudra. (Il rentre vivement.)

SCÈNE XIII.

GABRIELLE, LA MARQUISE.

GABRIELLE.

Merci, ma mère, merci... merci de vos éloges... mais, cependant, vous voyez qu'il n'est pas si coupable.

LA MARQUISE.

Mais il croit l'être! c'est l'essentiel, il faut en profiter pour établir à tout jamais ton empire... je te l'ai toujours dit: Les hommes sont tyrans quand ils ne sont pas esclaves... donc il faut qu'ils soient... (Elle fait un geste énergique qui signifie :) à genoux!..

GABRIELLE.

Très-bien... mais si mon mari... ne veut pas l'être?

LA MARQUISE.

Je voudrais le voir...

GABRIELLE.

S'il refuse et s'il s'obstine toujours de son côté... comme nous, du nôtre...

LA MARQUISE.

Plût au ciel!

GABRIELLE.

Qu'est-ce que cela deviendra? c'est très-inquiétant!..

LA MARQUISE.

C'est là que je les attends... j'ai un mot qui les fera trembler... et les foudroiera... à commencer par ce vieux marquis

d'Havrecourt... que je soupçonne de donner de mauvais conseils à son neveu!

GABRIELLE, incrédule.

Lui!.. oh!

LA MARQUISE, psalmodiant.

Et dans les ménages, vois-tu bien, mon enfant, tous ceux qui donnent des mauvais conseils... sont des gens qu'il faudrait... Tais-toi; c'est lui que j'entends!

SCÈNE XIV.

D'HAVRECOURT, sortant du pavillon, GABRIELLE, LA MARQUISE, se retirant vers la droite du théâtre, JEANNE, au fond.

D'HAVRECOURT, se retourne vers la porte du pavillon et dit à voix haute.

Sois donc tranquille, tout sera prêt pour ce soir ou demain matin au plus tard. Il ne faut pas si longtemps pour réparer une voiture, et je vais voir à la ferme. (Apercevant Jeanne qui paraît au fond.) Ah! madame Shoppen, ma berline est-elle relevée?..

JEANNE.

Il y a longtemps!.. M. Shoppen a donné un coup de main, et il est si!..

D'HAVRECOURT, interrompant..

Je le sais...

JEANNE.

Et puis, il n'y a rien de cassé.

D'HAVRECOURT.

Alors point d'obstacle!.. nous pouvons partir.

JEANNE.

Vous, Monsieur!

D'HAVRECOURT.

Et mon neveu!..

LA MARQUISE ET GABRIELLE, s'avançant.

Comment! votre neveu!..

D'HAVRECOURT.

Pardon!.. vous étiez là, Mesdames...

GABRIELLE.

Oui... mon oncle... et nous vous avons entendu parler... de votre départ...

D'HAVRECOURT.

Eh! mon Dieu oui, seul moyen d'étourdir... de distraire

ce pauvre Raoul... un voyage avec quelques amis à lui... M. de Nanteuil...

GABRIELLE, vivement.

Et sa femme!..

D'HAVRECOURT, froidement.

Oh! naturellement!.. ils commencent par l'Italie, et doivent revenir par Constantinople.

GABRIELLE.

Constantinople!.. un pays où l'on a plusieurs femmes!.. (La marquise fait un geste.) et vous l'avez permis?.. vous ne l'en avez pas détourné... vous, mon oncle!

D'HAVRECOURT.

Mais par quels moyens?.. vous le pouviez... vous ne l'avez pas voulu, et maintenant, je m'en doutais bien, il demande des choses... absurdes... exagérées... des conditions...

LA MARQUISE, descendant.

Des conditions à nous!.. à moi, marquise de Lesparre!

D'HAVRECOURT.

Conditions inadmissibbles... inexécutables... je le reconnais moi-même... aussi, et quoiqu'il m'ait chargé de vous les remettre... je lui ai dit que je n'oserais prendre cette liberté.

LA MARQUISE, avec fierté.

Et certes! vous avez bien fait.

GABRIELLE.

Sans doute... mais on peut toujours les connaître...

D'HAVRECOURT.

Non, non, ma nièce... je ne vous le conseille pas!

GABRIELLE.

Et pourquoi?

D'HAVRECOURT, tirant un papier de sa poche, l'élevant et l'abaissant de manière que Gabrielle ne peut le saisir.

L'ultimatum de madame la marquise n'était que sévère... et celui de votre mari est tellement extravagant... qu'il dépasse toutes les bornes...

GABRIELLE, attrapant enfin le papier.

N'importe?.. voyons?..

LA MARQUISE, l'arrachant des mains de sa fille.

Non, pas vous... mais moi!

GABRIELLE, à d'Havrecourt, bas.

C'est donc bien terrible...

D'HAVRECOURT.

Oh! d'autant plus terrible... qu'il n'en démordra pas, et n'acceptera aucun autre moyen de réconciliation...

GABRIELLE, avec émotion.

De réconciliation,.. il en parle donc?

LA MARQUISE, poussant un cri.

Ah!... j'en suffoque... mon flacon... mes sels?

JEANNE.

Eh ben? eh ben?

GABRIELLE.

Qu'est-ce donc... ma mère?..

LA MARQUISE, qui est allée s'asseoir sur le banc.

Cela n'a pas de nom... c'est du délire...

D'HAVRECOURT, avec bonhomie.

Quand je vous le disais...

LA MARQUISE, lisant avec dépit.

« Je serai heureux de vous revoir... de vous serrer contre mon cœur.

GABRIELLE, avec émotion.

Eh bien!... mais ça peut s'accorder.

LA MARQUISE, de même.

« De vous recevoir... dans cet appartement qui est le nôtre...

GABRIELLE, de même.

Eh bien!...

LA MARQUISE.

« Et où je suis seul depuis si longtemps.

GABRIELLE.

Pauvre garçon!

LA MARQUISE.

« Mais, c'est par la fenêtre que vous en êtes sortie...

GABRIELLE, avec impatience.

Eh bien! donc?...

LA MARQUISE, comme suffoquée.

« C'est par la fenêtre... »

GABRIELLE.

Achevez!..

D'HAVRECOURT, froidement et prenant une prise de tabac.

Que vous y rentrerez!

GABRIELLE.

O ciel!

JEANNE, riant, à la marquise anéantie.

Il veut que ma marraine rentre par c'te fenêtre?... voilà une drôle d'idée! dites donc, Madame...

LA MARQUISE, relevant fièrement la tête.

Hein?.. (Jeanne se retire vivement et avec respect. La marquise se levant.) Une idée infâme... injurieuse... outrageante...

D'HAVRECOURT.

Je vous le disais... mais malgré moi vous avez voulu la connaître.

LA MARQUISE.

Et vous avez pu croire?...

D'HAVRECOURT.

Pas un instant! Aussi, convaincu comme je le suis, que mon neveu ne changera pas un mot à son *ultimatum*, que c'est là sa condition *sine quâ non*, et, d'un autre côté, bien certain d'avance de votre réponse et du refus de ma nièce... j'ai poussé de tout mon pouvoir à ce voyage... à ce départ... c'est raisonnablement ce qu'il y a de mieux... et je vais tout disposer pour cela...

LA MARQUISE.

Oui, sans doute, il faut qu'ils soient séparés : nous ne demandons que cela.

GABRIELLE.

Ma mère!..

LA MARQUISE, remontant à droite.

Je te comprends!.. nous allons traiter cette affaire avec M. le marquis. Toi, mon enfant, je te rejoins au château... tu dois maintenant savoir à quoi t'en tenir sur l'amour de ton mari.

GABRIELLE.

Oh! oui... je le vois bien... il ne m'aime plus... puisque pour se rapprocher de moi, il me demande des choses... (Regardant le balcon.) impossibles!

LA MARQUISE.

Je le crois bien!..

D'HAVRECOURT.

C'est évident!..

JEANNE, d'un côté de l'arbre, à voix basse, à Gabrielle, qui tient l'arbre de l'autre côté.

Impossibles! pourquoi donc?

GABRIELLE, de même.

Que veux-tu dire?

JEANNE, l'entraînant.

Venez, marraine... venez... et du silence!.. (Elles sortent par la ferme; la nuit commence à venir.)

SCÈNE XV.

D'HAVRECOURT, LA MARQUISE.

(La nuit vient peu à peu.)

LA MARQUISE, qui parlait bas à d'Havrecourt. Avec colère.

Non, non, Monsieur, je n'ai pas été votre dupe... je reconnais là vos coups. (Elle montre le papier.)

D'HAVRECOURT, bien tartufe.

Moi!.. vous me croyez capable?..

LA MARQUISE, avec force.

De tout, Monsieur...

D'HAVRECOURT, s'inclinant.

Ah! marquise, vous me flattez...

LA MARQUISE.

Vous ne m'avez jamais pardonné... je le sais, de vous avoir préféré le marquis de Lesparre...

AIR : *Corneille vous fait ses adieux.*

D'HAVRECOURT.

Pour lui, je me suis réjoui
D'un honneur...

LA MARQUISE.

Qui vous importune!
Oui, je l'ai choisi pour mari,
Et vous m'en conservez rancune.
A chaque instant, notre commune ardeur
Renouvelait votre vengeance!

D'HAVRECOURT, saluant.

A chaque instant, Madame, son bonheur
Redoublait ma reconnaissance.

LA MARQUISE, avec hauteur.

Qu'entendez-vous par là?

D'HAVRECOURT, avec force.

Que j'emmène mon neveu.

LA MARQUISE.

Soit... mais auparavant il y aura séparation prononcée.

D'HAVRECOURT.

A quoi bon?.. elle va avoir lieu de fait.

LA MARQUISE, appuyant.

Il faut qu'elle existe de droit.

D'HAVRECOURT.

Sous quel prétexte?

LA MARQUISE.

Nous n'en manquerons pas!.. d'abord j'ai un avoué.

D'HAVRECOURT.

J'en aurai deux!.. Ah!

LA MARQUISE.

Il y a eu injures, sévices graves!.. (Appuyant.) vous nous avez jetées par la fenêtre!

D'HAVRECOURT.

Du tout... Vous vous y êtes bien jetées vous-mêmes!

LA MARQUISE.

Nous pouvions nous tuer!.. le tribunal appréciera!

D'HAVRECOURT.

En tombant sur des foins!.. (Appuyant.) Des foins prémédités... le tribunal appréciera!

AIR de *la Fausse Magie* (duo de LA SOIXANTAINE) *.

LA MARQUISE.

Ah! j'étouffe de colère!

D'HAVRECOURT.

Plus de prétextes, ma chère!

LA MARQUISE.

Des prétextes, j'en aurai.

D'HAVRECOURT.

Vous n'en aurez pas, j'espère.

LA MARQUISE.

Eh bien! j'en inventerai!

D'HAVRECOURT, avec force.

Quand on a votre science,
Surtout votre expérience,
Que n'inventerait-on pas!

* Dans les troupes de province où l'on ne pourrait pas chanter ce duo, il faudrait le remplacer par cette sortie :

AIR de *la Sémiramide* (GENEVIÈVE).

LA MARQUISE.

Ah! vraiment, j'étouffe de colère!
Mais j'arrêterai vos pas.
Je vous déclare ici la guerre,
Non, vous ne partirez pas!

D'HAVRECOURT.

Ah! malgré ses cris et sa colère,
Rien n'arrêtera nos pas;
Elle me déclare la guerre;
J'en ris vraiment aux éclats.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas votre science,
Mais j'arrêterai vos pas.
Je n'ai pas votre science...
Surtout votre expérience,
Mais vous ne partirez pas!
Sur ma parole. (*ter.*)

D'HAVRECOURT.

Je la crois folle! (*ter.*)

LA MARQUISE.

Oh! non! non! non! sur ma parole!
Non, vous ne partirez pas!

D'HAVRECOURT.

Ah! ah! la belle-mère est folle,
Elle croit arrêter nos pas!

REPRISE.

(Marchant sur elle.)
Quand on a votre science, etc.

LA MARQUISE, marchant sur lui.

Je n'ai pas votre science, etc.
Je crie aux armes! (*ter.*)

D'HAVRECOURT.

J'en ris aux larmes! (*ter.*)

LA MARQUISE.

Dussé-je appeler les gendarmes!
Non! vous ne partirez pas!..

D'HAVRECOURT.

Elle appellera les gendarmes,
Elle arrêtera nos pas!

(La marquise sort par le fond. La nuit est complète. D'Havrecourt va tomber sur le banc.)

SCÈNE XVI.

RAOUL, sortant du pavillon, D'HAVRECOURT.

D'HAVRECOURT, riant aux larmes.

Ah! ah!

RAOUL.

Mon Dieu! mon oncle, que se passe-t-il donc? quels cris, quel bruit!

D'HAVRECOURT.

Rien!.. je causais tranquillement avec ta belle-mère... *mater dolorosa*... elle est furieuse!

RAOUL.

C'est notre ultimatum... ou plutôt le vôtre?..

D'HAVRECOURT.

Il a tout bouleversé... c'est ce que je voulais!..

RAOUL.

Ah! mon oncle, nous avons peut-être été trop loin, et maintenant je crains les suites...

D'HAVRECOURT, gaiement.

Les suites... les suites... (Le faisant regarder au fond, à droite, et à voix basse.) Ah! qu'est-ce que je vois donc là-bas?

SCÈNE XVII.

D'HAVRECOURT, RAOUL, à droite, et cachés par l'arbre qui est devant la ferme; GABRIELLE et JEANNE, venant de la droite, au fond, et portant, chacune par un bout, une longue échelle.

RAOUL.

C'est Gabrielle!.. c'est ma femme!

D'HAVRECOURT.

Et madame Shoppen!.. (Ils se retirent et se cachent près du banc.)

ENSEMBLE.

AIR : *Marche des Mousquetaires de la reine.*

GABRIELLE ET JEANNE, la première.

Marchons avec prudence,
Personne ne nous suit,
Ayons bonne espérance,
Car l'amour nous conduit.

GABRIELLE.

Quel tourment!

JEANNE.

Ce n'est rien
Pour rentrer dans son bien.

GABRIELLE.

Que de mal!

JEANNE.

Mais aussi
C'est pour gagner un mari!

GABRIELLE ET JEANNE, arrivées au bout de la charmille, Gabrielle passe la première, et descend en scène.

De la prudence,
Et point de bruit,

Bonne espérance,
L'amour nous conduit.

D'HAVRECOURT, bas.

De la prudence, et point de bruit,
Est-ce l'amour qui la conduit?

RAOUL.

Ah! malgré moi, mon cœur la suit,
Est-ce l'amour qui la conduit?

GABRIELLE, la laissant tomber près de l'arbre.

Ah! que c'est lourd!

JEANNE, pose l'échelle par terre.

Eh bien donc! reposons-nous! (Elles descendent le théâtre. D'Havrecourt et Raoul, cachés derrière l'arbre.)

RAOUL.

Que portent-elles donc?

D'HAVRECOURT.

Je crois le deviner...

GABRIELLE, se frottant les bras.

Tu aurais bien dû en prendre une plus petite.

JEANNE.

Dame! c'est celle aux orangers... fallait qu'elle fût grande pour arriver... là-haut.

D'HAVRECOURT, qui a été à tâtons par derrière l'arbre pour toucher l'échelle, à voix basse à Raoul.

C'est une échelle!

RAOUL, de même.

Est-il possible!.. et dans quel but?

D'HAVRECOURT, de même, et avec joie.

Tais-toi donc! (Ils rentrent un peu dans la ferme.)

JEANNE.

Et puis, vous n'avez pas voulu me laisser prévenir M. Shoppen qui vous aurait enlevé ça comme une plume! (Au public.) car il est très-fort, M. Shoppen!

GABRIELLE.

Quelqu'un dans notre confidence!.. j'en serais morte de honte!

JEANNE.

Pourquoi donc ça, marraine? après tout, vous êtes dans votre droit... vous allez chez votre mari!

RAOUL, avec joie.

O ciel!..

JEANNE.

Vous entrez par la porte... ou la fenêtre... à votre convenance!.. qui peut y trouver à redire!.. ah! si vous preniez ce chemin-là pour aller chez un autre...

D'HAVRECOURT.

Elle est pleine de bon sens... cette petite!

JEANNE, allant prendre l'échelle qu'elle dresse devant le balcon avec effort

Maintenant je n'ai plus besoin de vous... là...

GABRIELLE.

Tu ne veux pas que je t'aide?

JEANNE.

Non... je vais l'accrocher au balcon.

GABRIELLE.

Prends bien garde!..

JEANNE.

Ayez pas peur... ça me connaît!

GABRIELLE.

Tais-toi donc!..

JEANNE, très-bas.

Ça me connaît.

GABRIELLE, montrant la fenêtre.

Il y a de la lumière... il est chez lui... il pourrait nous entendre.

JEANNE, après que l'échelle est appliquée contre le balcon *.

Là... v'là qu'elle est calée... hardi, marraine, à l'assaut!

GABRIELLE, touchant l'échelle.

Ça remue... dis donc, je n'oserai jamais!

JEANNE.

Je la tiens du pied... allez toujours!..

GABRIELLE, montant.

Tu la tiendras!..

JEANNE.

Mon Dieu! que de çarimonies!..

GABRIELLE, redescendant.

Ah!

JEANNE.

Quoi donc?

GABRIELLE.

Comment, avec mes jupes, enjamber ce balcon?..

* Il est indispensable que l'échelle soit légère, très-solide, et armée de deux crampons. (*Note des auteurs.*)

JEANNE.

Bah! il n'y a que le premier échelon qui coûte.

GABRIELLE.

Tu crois ?..

JEANNE.

Montez toujours... après on verra...

RAOUL, bas, à d'Havrecourt.

Mais elle va se tuer, mon oncle...

D'HAVRECOURT, le retenant.

Laisse-la donc faire!.. il y a un Dieu pour les amants!

RAOUL, à part.

Une pareille preuve d'amour!..

GABRIELLE, se baissant.

Ah! mon Dieu!

JEANNE.

Quoi donc encore?

GABRIELLE, qui a monté trois échelons.

Et mes jambes, si on les voyait!..

JEANNE, au public.

Ah! ben! v'là une idée!..

GABRIELLE.

Mais certainement!..

JEANNE, regardant la ferme.

Mais, puisqu'on n'y voit goutte, il n'y a pas de lune!.. Et puis, tiens, quand on les verrait... elles sont bonnes à voir! Allez, marraine!..

GABRIELLE, à moitié de l'échelle.

Si tu savais comme j'ai peur!

JEANNE.

Vous v'là à moitié...

GABRIELLE.

Ah! mon Dieu! (En ce moment l'échelle tremble; Gabrielle, effrayée, descend.) Ah! je tomberai... décidément je ne pourrai pas! (Elle descend.)

JEANNE.

Dieu! que c'est gauche, ces demoiselles comme il faut!.. il faut une rampe... (Elle enlève l'échelle.)

GABRIELLE, à Jeanne qui porte l'échelle.

Que vas-tu faire?

JEANNE, la posant au bout du balcon contre la maison.

De ce côté-là... vous aurez le mur pour vous appuyer...

GABRIELLE.

Oui... A la bonne heure!.. j'aime mieux ça! (Ici la ronde reprend à l'orchestre et continue jusqu'à la fin de la scène.)

JEANNE.

Dieu! si c'était moi!.. en deux temps... je vous aurais... crac!.. sans avoir peur que... Enfin... la v'là qui se met en route...

RAOUL, bas.

Eh! mais, je ne la vois plus!..

D'HAVRECOURT.

Tais-toi donc.

GABRIELLE, qui a déjà monté quelques échelons.

Il me semble qu'on a parlé.

JEANNE.

C'est des hiboux qui se promènent.

D'HAVRECOURT.

C'est bien flatteur pour nous!..

JEANNE.

Eh bien, enfin... êtes-vous arrivée?

GABRIELLE.

Tout à l'heure... je tiens le balcon... (Elle est sur le balcon *.) M'y voilà! (En ce moment d'Havrecourt qui a remonté vers le fond du théâtre se met à tousser fortement.)

GABRIELLE.

Dieu!.. quelqu'un!..

JEANNE, s'enfuyant par le fond.

Sauve qui peut!

D'HAVRECOURT, la retenant par la main au fond du théâtre, et à voix basse.

C'est moi!

JEANNE à part.

C'est le vieux.

D'HAVRECOURT, toujours à voix basse et très-vite.

Tiens! voilà pour toi! (Il lui met une bourse dans la main.) A la condition de courir au château... prévenir madame la marquise qu'il y a dans ce moment une jeune dame dans la chambre à coucher de mon neveu.

JEANNE, riant.

Quoi! vous voulez?...

* Gabrielle fait comme si elle enjambait, avec peine, le balcon, qui doit être ouvert de ce côté. (*Note des auteurs.*)

D'HAVRECOURT.

Pas un mot de plus!

JEANNE.

Ma foi oui!... ça s'ra drôle! et grâce au ciel, ça s'ra vrai! (Enlevant l'échelle qui appuie contre la maison.) Pour plus de sûreté, coupons-lui la retraite!.. (Elle sort en courant par le fond à gauche. La musique cesse.)

SCÈNE XVIII.

GABRIELLE, toujours sur le balcon à gauche, D'HAVRECOURT, se rapprochant de son neveu, RAOUL, près la porte de la ferme.

GABRIELLE, penchée sur le balcon.

J'ai beau écouter... je n'entends plus rien! je me serai trompée peut-être! (Appelant à demi voix.) Jeanne! Jeanne!.. Elle n'est plus là... elle s'est enfuie... me laissant toute seule... et je ne sais si je dois descendre... c'est bien haut... (Montrant la croisée.) ou continuer mon chemin...

D'HAVRECOURT, bas à Raoul qui veut s'élancer vers le pavillon et le retenant avec effort.

Mais silence!.. il n'est pas temps encore.

GABRIELLE, sur le balcon en frappant au carreau de la croisée.

C'est moi... Monsieur... moi Gabrielle, votre femme!..

RAOUL, à demi voix.

Ah! je n'y tiens plus, et je veux...

D'HAVRECOURT, le retenant et à voix basse.

Te priver du plus grand bonheur...

RAOUL, de même.

Lequel?

D'HAVRECOURT, de même.

Celui de savoir à quel point tu es aimé!

RAOUL, s'arrêtant et écoutant.

C'est vrai!..

GABRIELLE, frappant de nouveau aux carreaux.

J'ai fait ce que vous m'avez demandé... et sans en rien dire à ma mère... je suis venue... me voici... je viens vous demander... l'hospitalité.

RAOUL, à part.

O ma chère femme!

D'HAVRECOURT.

Chut!..

GABRIELLE.

Eh bien... il ne me répond pas!.. Est-ce que vous m'en voulez encore, Raoul?.. est-ce que vous êtes toujours fâché?..

D'HAVRECOURT, à voix basse, et retenant par le corps Raoul qui veut toujours courir au pavillon.

Pas encore, te dis-je!

RAOUL, à voix basse.

Mais voilà un quart d'heure qu'elle attend!

D'HAVRECOURT, fort.

Elle t'a bien fait attendre un mois!

GABRIELLE, grelottant.

Il fait nuit... Monsieur; j'ai froid... j'ai bien froid... je vais m'enrhumer.

RAOUL, de même.

Elle va s'enrhumer! c'est affreux!

D'HAVRECOURT, le retenant toujours.

C'est très-bien!.. pour la morale.

GABRIELLE.

Ouvrez-moi, Raoul, ouvrez-moi, je vous en prie... (Frappant du pied.) Mais ouvrez-moi donc... c'est impatientant!

D'HAVRECOURT.

Tu vois?..

GABRIELLE, vivement et joignant les mains.

Oh! non, non, je ne m'impatiente pas.

RAOUL.

Vous voyez...

GABRIELLE.

Je ne me fâcherai plus contre vous, cela m'a rendue trop malheureuse!.. Mon ami, mon mari, mon bien-aimé... me voilà soumise et repentante... que veux-tu de plus?.. faut-il te l'attester te le jurer à genoux?..

RAOUL, qui depuis un instant se débat contre son oncle, s'échappe de ses bras en s'écriant.

Ah! c'en est trop... je n'y tiens plus... Gabrielle... ma femme!..

D'HAVRECOURT, le laissant aller.

Ça n'a pas de patience!..

GABRIELLE, poussant un cri.

Dieu!.. Raoul!.. (Se retournant et s'appuyant toute tremblante sur le balcon.) Quoi!.. Monsieur, c'est vous!.. comment êtes-vous donc là-bas?..

RAOUL.

Et vous... ma chère Gabrielle... là-haut?..

GABRIELLE, avec embarras.

Moi... je ne sais pas... j'étais là... par hasard,...(Une pause.) Je me promenais... (Vivement.) Non, non, pourquoi feindre et pourquoi en rougir... (Se penchant d'un air soumis.) Vous avez ordonné, Monsieur, et j'ai obéi... c'était mon devoir!

D'HAVRECOURT.

Très-bien, ma nièce... très-bien!

GABRIELLE, avec effroi.

Et lui aussi!.. (Raoul s'élance dans le pavillon.)

SCÈNE XIX.

D'HAVRECOURT, à droite, LA MARQUISE, entrant par le fond, GABRIELLE, toujours sur le balcon, JEANNE.

LA MARQUISE, entrant vivement.

Ce que l'on vient de m'apprendre est-il possible!..

GABRIELLE, se retournant vers la croisée et se blottissant.

Dieu! ma mère!

LA MARQUISE.

Une femme... à cette heure... chez votre neveu... chez mon gendre.

JEANNE, à d'Havrecourt, bas.

J'ai fait votre commission.

D'HAVRECOURT.

Je le vois bien!..

LA MARQUISE, regardant vers le balcon.

Eh oui... l'on ne m'a pas trompée... (En ce moment la fenêtre s'ouvre, Gabrielle disparaît du balcon.) Elle a beau disparaître... je l'ai vue... et voilà pour la séparation des preuves authentiques... il ne me manque plus rien...

D'HAVRECOURT.

Que des témoins...

LA MARQUISE.

Nous les aurons... et je cours confondre les coupables. (Elle s'élance dans le pavillon.)

SCÈNE XX.

D'HAVRECOURT, puis JEANNE.

D'HAVRECOURT.

Que dit-elle?

JEANNE.

Oui, la marquise est partie sans attendre les gens du château à qui elle a ordonné de la rejoindre ici au pavillon avec des flambeaux.

D'HAVRECOURT, se frottant les mains.

Mieux encore !

SCÈNE XXI.

JEANNE, RAOUL, GABRIELLE, LA MARQUISE, D'HAVRECOURT.

LA MARQUISE, tenant Gabrielle par la main et la traînant hors du pavillon.

Ah !.. vous ne m'échapperez pas... madame de Nanteuil ou tout autre... qui que vous soyez, nous le saurons !.. (Lumière à la rampe. En ce moment paraissent au fond deux domestiques portant des torches.) Dieu !.. que vois-je ?.. ma fille !

D'HAVRECOURT, montrant Raoul.

Et son mari... (Gabreille se cache dans les bras de Raoul.) qui ne pensent guère à une séparation.

LA MARQUISE, stupéfaite.

Ma fille !.. et comment est-elle montée... là ?..

JEANNE, qui a été reprendre son échelle, et regardant la marquise à travers les échelons.

Par l'échelle !

LA MARQUISE, avec fierté.

Et sa dignité !

JEANNE, imitant la marquise.

Sa dignité aussi !

D'HAVRECOURT, à la marquise.

Laissons-les faire.. croyez-moi... et ne nous mêlons plus de leur ménage... dans tous ceux qui sont bons, le mari gouverne !

JEANNE, bas, à Gabrielle.

Et la femme règne !.. (Vivement.) sans que ça paraisse !..

CHŒUR.

AIR : *Galop des Gondoles* (Finale du troisième acte des HUGUENOTS).

Voulez-vous
Vos époux
Galants pour leurs femmes,
Voulez-vous

Vos époux
Complaisants et doux!..
Que pour mieux les ranger
Sous vos lois, Mesdames,
Que pour mieux les ranger
Le joug soit léger.

GABRIELLE, au public.

AIR du *Piége*.

Heureux un théâtre aujourd'hui,
Quand il voit la foule apparaître;
Il voudrait qu'elle entrât chez lui,
Par la porte... et par la fenêtre...
Chez nous, ainsi, dussiez-vous pénétrer,
(Appuyant.)
Oh! tous les soirs, vous en êtes les maîtres;
Et puissiez-vous payer, sans murmurer,
L'impôt... des portes et fenêtres.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN DE UNE FEMME QUI SE JETTE PAR LA FENÊTRE.

DIDIER L'HONNÊTE HOMME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec M. Michel Masson

Théâtre du Gymnase - Dramatique. — 19 novembre 1847.

PERSONNAGES

DIDIER, armateur.
MONTMORIN, notaire.
CHARLES DAUBRAY, capitaine de corvette.
CHARLOT CANIGOU, au service de Didier.
BLANCHE, fille de Didier.

L'action se passe à Cherbourg.

ACTE PREMIER.

Un salon chez Didier. — Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, MONTMORIN, DIDIER.

(Au lever du rideau, Didier est devant une table à droite du spectateur et écrit. Blanche est assise à gauche, lisant un journal; Montmorin, qui tient une chaise à la main, va se placer près de Blanche.)

MONTMORIN, à Didier.

Continuez vos calculs, mon cher Didier, vous me donnerez audience quand vous aurez fini... je vais pendant ce temps faire ma cour à mademoiselle Blanche, votre fille... (A Blanche qui recule sa chaise et pose son journal sur la table.) Rassurez-vous, un notaire n'est pas dangereux!.. Et puis ce n'est pas pour mon compte... c'est pour celui de mon fils... à moins que je ne vous dérange... car vous lisiez.

BLANCHE.

Je parcourais les nouvelles maritimes.

MONTMORIN.

Ce qui est moins attrayant pour vous que l'article *modes* de Paris.

BLANCHE:

Vous vous trompez.

AIR d'*Yelva.*

Rien ne m'intéresse, au contraire,
Ni ne m'occupe plus ici...
L'Océan, c'est, après mon père,
Mon plus ancien, mon plus fidèle ami!..
Puis, je lui dois de la reconnaissance...
Comblant mes vœux, couronnant nos efforts,
On lui confie une espérance
Il nous rapporte des trésors.

DIDIER, à droite, écrivant.

Il en garde bien quelquefois sa part.

MONTMORIN, montrant Didier.

Ah! il nous écoute malgré ses additions... En tous cas... ce n'est pas à lui à se plaindre! tout le favorise, ce cher ami! vingt maisons craquent autour de lui, la sienne n'en est pas même ébranlée, elle reste sur sa base aussi solide que mon étude de notaire!

BLANCHE, à demi voix.

Mais aussi que d'activité!.. et surtout quelle loyauté! on ne l'appelle dans Cherbourg que *Didier l'honnête homme...* et quand mon père a donné sa parole...

MONTMORIN.

C'est comme si tous les notaires y avaient passé... (Baissant la voix.) Ce qui m'étonne, c'est qu'avec une probité si rigide... il ait pu faire une si belle fortune.

BLANCHE, étonnée.

Comment, monsieur de Montmorin?

MONTMORIN.

Je veux dire c'est extraordinaire... et surtout de nos jours!.. aussi beaucoup de gens trouvent cela invraisemblable.

BLANCHE, toujours à demi voix.

Et moi, je vais vous l'expliquer!.. c'est que, depuis vingt ans, il est dans sa maison le premier levé et le dernier couché; c'est qu'il voit tout par lui-même... jamais un moment de perdu... jamais rien d'employé inutilement.

AIR du *Piége.*

Pour s'enrichir voilà tous ses secrets...
Aucun luxe chez lui ne brille...

Il n'en met que dans ses bienfaits,
Et dans ses cadeaux à sa fille.

MONTMORIN.

Eh! quoi, vraiment, tel est l'emploi
Qu'il réserve à son opulence?

BLANCHE.

Eh! oui, Monsieur, les malheureux et moi,
Nous sommes sa seule dépense.

MONTMORIN.

Un homme de l'âge d'or... un cœur et une caisse idem... (A part.) On aime à s'allier à des êtres de ce métal-là...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CANIGOU.

CANIGOU, paraissant à la porte du fond.

Pardon, excuse, monsieur Didier, je voudrais vous parler... sans vous déranger... mais si ça vous dérange...

DIDIER, avec impatience.

Eh! tu le vois bien!..

CANIGOU.

Alors, j'attendrai!.. (Il vient se placer près de Didier.)

MONTMORIN, à Blanche.

Qu'est-ce que c'est que celui-là?

BLANCHE.

Charlot Canigou... un original qui a une idée fixe.

MONTMORIN.

Et laquelle?

BLANCHE.

De s'enrichir sans rien faire!.. Mon père l'a recueilli et pris chez lui, sans en avoir besoin... parce qu'il était le fils du jardinier d'un de ses anciens amis... il ne voulait rien, disait-il... que le nécessaire, le strict nécessaire... et plus on lui donne, plus il demande, il n'est jamais content.

MONTMORIN.

Didier est trop bon!

BLANCHE, souriant.

On l'a employé tour à tour, comme jardinier, comme domestique, comme garçon de caisse... il n'estime dans ces places-là que ses gages... mais pour le reste... il n'y tient pas!.. et préfère passer sa journée, tenez, comme dans ce

moment, les bras croisés... c'est sa position habituelle et favorite.

CANIGOU, qui pendant la conversation précédente est toujours resté debout à côté de Didier qui écrit.

Ça vous gêne peut-être que je sois là... et si ça vous dérange?

DIDIER.

Eh! oui, sans doute; j'achève un relevé de caisse... essentiel, et tu vois que M. de Montmorin lui-même, mon ami et mon notaire, attend que j'aie fini.

CANIGOU.

C'est que j'aurais besoin de vous parler.

DIDIER.

Et lui aussi... et je lui dois la préférence.

CANIGOU.

C'est tout simple!.. parce qu'il est riche, parce que c'est le premier notaire de Cherbourg, parce qu'il gagne des mille... et des mille... mais comment? voilà ce qu'on se demande.

MONTMORIN.

Et bien! par exemple...

DIDIER.

Veux-tu bien te taire et sortir.

CANIGOU.

C'est ça! les riches se soutiennent entre eux, tandis que nous autres...

DIDIER.

Je t'ai dit de sortir.

CANIGOU.

Alors, comme ça je reviendrai... quand il sera parti... (A Montmorin.) Tâchez de vous dépêcher... si ça ne vous dérange pas... (Voyant Didier qui fait un geste d'impatience.) C'est dit... c'est dit... je reviendrai, le plus tôt possible. (Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

BLANCHE, MONTMORIN, DIDIER.

DIDIER, à Montmorin.

Alors venez donc, mon cher, pour ne pas faire attendre M. Canigou... aussi bien j'ai à peu près fini.

BLANCHE, qui pendant ce temps a repris le journal.

Que vois-je! est-il possible!

MONTMORIN, qui se dirigeait vers Didier s'arrêtant.

Qu'est-ce donc?

BLANCHE.

En rade, *le Saint-Nazaire*, arrivant de Saint-Jean d'Ulloa.

MONTMORIN.

Il faut bien qu'il en revienne, puisqu'il y a été.

BLANCHE.

Mais *le Saint-Nazaire*... c'est ce vaisseau de l'État qui m'a ramenée de New-York, où j'étais allée voir ma tante, il y a trois ans!.. Quel plaisir de le savoir si près de nous... Vous comprendriez cela, monsieur de Montmorin, si, comme moi, vous aviez navigué deux grands mois!

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Car le navire où l'on fut passager
Est une seconde patrie ;
A son destin on n'est plus étranger ;
Pour lui sans cesse on tremble, on prie.
A l'horizon s'il vient se révéler,
Alors se ravivent sur terre,
Tous les plaisirs dont on aime à parler
(A part.)
Et les souvenirs qu'il faut taire.

(Elle reste pensive, les yeux attachés sur le journal; pendant ce temps Montmorin et Didier ont commencé à causer, à droite du théâtre.)

MONTMORIN, à Didier.

Eh bien! oui, il faut en finir... et pour commencer, fixer le jour du contrat.

BLANCHE, à part, à gauche.

Ah! mon Dieu!...

DIDIER.

Cela m'est impossible!...

BLANCHE, à part.

A la bonne heure!

MONTMORIN.

Et pourquoi?...

DIDIER.

Nous sommes dans une crise commerciale si forte, que chaque matin j'attends le courrier en tremblant; tel hier se croyait riche, qui, entraîné dans un désastre imprévu, apprend aujourd'hui sa ruine... Et ne pouvant me rendre compte

à moi-même de ma position, je ne saurais, en ce moment, fixer de dot à ma fille.

MONTMORIN.

Quelle qu'elle soit, mon fils et moi nous l'acceptons.

DIDIER.

Et moi je ne veux promettre que ce que je puis tenir.

BLANCHE, vivement.

Mon père a raison... la crise commerciale...

MONTMORIN.

Ne nous effraye pas!... M. Didier est un si honnête homme.

DIDIER.

Eh! mon Dieu!... il est aisé de l'être, mes amis, quand la fortune et le bonheur vous ont toujours souri! Pour mériter réellement ce titre, il faut avoir connu les mauvais jours, avoir lutté contre le malheur, et ses mauvais conseils... contre les tentations de la misère; et c'est quand on a traversé pur et intact l'adversité, qu'on peut seulement se dire : Je suis un honnête homme.

BLANCHE.

Mais vous, mon père?

DIDIER.

Moi?

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Avec honneur de cette épreuve
Je sortirai, j'en ai l'espoir;
Et par là j'obtiendrai la preuve
De ma force et de mon pouvoir.
Jusque-là le doute est possible...
On a beau croire à sa vertu...
Comment peut-on se prétendre invincible
Quand on n'a pas encore combattu ?

(Voyant Canigou qui reparait à gauche.) Encore toi? Qu'est-ce que c'est?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CANIGOU.

CANIGOU.

Du monde qui vous demande dans votre cabinet.

MONTMORIN.

Je vous laisse, mon cher Didier, le moment est mal choisi... mais nous dînons ce soir chez vous!

DIDIER.

Nous reparlerons de cette affaire.

MONTMORIN, lui tendant la main.

Ainsi donc... à ce soir!

DIDIER, à Montmorin qui sort.

A ce soir!.. (A Canigou.) Le courrier de neuf heures est-il arrivé?

CANIGOU.

Non, Monsieur.

DIDIER, avec impatience.

Pas encore!... (A Blanche.) J'attends une lettre de Marseille.

BLANCHE.

Une lettre de M. Raymond?

DIDIER.

Mon plus ancien... et mon meilleur ami... il est impossible que je n'aie pas aujourd'hui une réponse... (A Canigou.) Tu dis qu'il y a du monde dans mon cabinet?

CANIGOU.

Deux négociants de Cherbourg... (Suivant Didier qui fait quelques pas pour sortir.) qui viennent vous demander de l'argent... j'en suis sûr... moi, je ne vous demande qu'un conseil... c'est meilleur marché... et puis je suis avant eux.

DIDIER.

Que veux-tu donc?... dépêche-toi.

CANIGOU.

Monsieur, vous savez que j' suis pas ambitieux, je ne demande que le nécessaire.

DIDIER.

Je t'avais donné six cents francs de gages... qui ne te suffisaient pas, j'ai ajouté que tu serais logé, chauffé, nourri...

CANIGOU.

Nourri!... vous ne pouvez pas dire que ce soit du superflu.

DIDIER.

De plus... habillé!

CANIGOU.

C'est encore nécessaire!... ne fût-ce que par décence!... mais, ce qui est indispensable, c'est que je sois heureux... Or, je m'ennuie tout seul, il faut donc que je me marie.

DIDIER.

Eh bien! je ne t'empêche pas... choisis une femme et laisse moi tranquille!

CANIGOU.

J'en ai choisi deux!

BLANCHE, riant.

En vérité, Canigou!

CANIGOU.

Oui, Mademoiselle!... et c'est là le terrible!

AIR : Vaudeville de *l'Avare*.

C'est entre deux parties extrêmes
Qu' ma main se donne et se reprend.
Si les avantag's sont les mêmes,
Le physique est bien différent;
Aussi mon embarras est grand.
Je n' voudrais, en fait d' ménagère,
Rien d' trop mesquin, rien d' trop joufflu...
Mais l'une a plus que l' superflu,
Et l'autre n'a pas l' nécessaire.

J' crois cependant que je me déciderai pour celle-ci!

BLANCHE.

Vu le caractère?

CANIGOU.

Et mille francs de dot... La difficulté... c'est qu'elle veut que son mari lui en apporte autant.

DIDIER.

Eh bien! tu as déjà cinq cents francs que tu as placés chez moi... car lui qui se plaint toujours fait des économies... il a un capital de cinq cents francs.

CANIGOU.

Auprès de vous et de tant d'autres... qui en avez mille fois plus!... voilà où le ciel n'est pas juste!...

DIDIER, avec impatience.

Eh bien?...

BLANCHE.

Eh bien! mon père, vous ne devinez pas?... Canigou veut que vous lui donniez les cinq cents francs qui lui manquent et qui lui sont nécessaires...

CANIGOU.

Je ne dis pas non! ça m'en fera quinze cents... car j'en ai déjà mille.

DIDIER, avec colère.

Tu les as?

CANIGOU.

Oui, Monsieur.

DIDIER.

Eh bien! alors, que viens-tu me demander?

CANIGOU.

Je vous l'ai dit, Monsieur, un bon conseil, c'est là que je veux arriver.

DIDIER.

Tu peux te vanter d'avoir pris le plus long.

CANIGOU.

Ça m'a déjà réussi... car c'est justement en revenant à la maison par la grande promenade... que j'ai vu sous mes pas... ce petit portefeuille vert qui ne contenait rien qu'un chiffon de papier de la banque, et comme c'est moi tout seul qui l'ai trouvé, je viens vous demander si je peux le garder.

DIDIER.

Garder le bien d'autrui!

CANIGOU.

Il n'a plus de propriétaire... il lui en faut un, autant que ce soit moi!... à moins que ça ne me procure du désagrément, voilà pourquoi je viens vous consulter.

DIDIER.

Est-ce là seulement ce qui t'effraye?.. tu priverais un pauvre diable de tout son avoir peut-être, sans en éprouver des regrets, sans en avoir des remords!...

CANIGOU, un peu troublé.

Si vraiment... j'en aurais... Pour cinq cents francs!... il y en a de plus heureux qui en ont pour bien davantage.

DIDIER.

La somme n'y fait rien!... Un million ou cinq cents francs qu'on a dérobés pèsent autant sur la conscience!... il n'y a pas de bonheur possible avec une méchante action, tu te la reprocherais sans cesse, tu serais malheureux, et dans ton intérêt même, crois-moi, reste honnête homme.

CANIGOU.

Je ne demanderais pas mieux, si j'avais de quoi!... Mais cet argent-là m'est nécessaire pour mon mariage.

DIDIER, qui pendant ce temps a ouvert son bureau et y prend un billet de banque.

Tiens donc! le voilà!..

CANIGOU.

Est-il possible?..

DIDIER.

Garde celui-ci sans remords!.. (Lui arrachant le portefeuille des mains.) Quant à l'autre... j'écrirai... je m'entendrai avec Montmorin pour découvrir le propriétaire.

CANIGOU.

Merci, Monsieur, je n'ai plus rien à désirer.

BLANCHE.

C'est bien heureux!

DIDIER, consultant sa montre.

Neuf heures, le courrier doit être arrivé, et ces messieurs qui m'attendent, je vais les rejoindre... (A Canigou.) Toi, apporte-moi mes lettres dans mon cabinet.

CANIGOU.

Oui, Monsieur!.. (Il sort par le fond, et Didier par la porte de gauche.)

SCÈNE V.

BLANCHE.

O mon bon père!.. il ne lui suffit pas d'être honnête homme, il paye encore de sa bourse pour que les autres le soient!.. C'est une belle action, et pour l'en récompenser... tantôt, quand ses affaires seront terminées... je le prierai de faire avec moi une promenade en canot jusqu'à la rade pour rendre visite au *Saint-Nazaire*... Depuis trois ans, il y a sans doute bien du changement dans l'équipage... Qui sait?.. j'y trouverai peut-être encore quelqu'un de connaissance.

SCÈNE VI.

BLANCHE, DAUBRAY.

DAUBRAY, à la cantonade.

Si M. Didier n'est pas visible... ne le dérangez pas, j'attendrai!..

BLANCHE.

O ciel!.. cette voix?.. M. Daubray!..

DAUBRAY.

Mademoiselle Blanche!..

BLANCHE.

Ce jeune lieutenant!..

DAUBRAY.

Capitaine, Mademoiselle, capitaine de corvette.

BLANCHE.

Vous vous rappellez mon nom?

DAUBRAY.

C'est tout simple... mais vous, Mademoiselle, m'avoir reconnu...

BLANCHE.

Tout de suite... Ah! vous êtes capitaine.

DAUBRAY.

Comme bien d'autres, Mademoiselle.

BLANCHE.

Mais, Monsieur, tout le monde n'est pas capitaine à votre âge!.. et vous commandez?

DAUBRAY.

Le Saint-Nazaire!..

BLANCHE.

C'est encore mieux!.. moi qui justement me promettais d'aller aujourd'hui même revoir notre ancien navire!

DAUBRAY, *avec émotion.*

Le nôtre, dites-vous?.. depuis trois ans vous ne l'avez donc pas oublié?..

BLANCHE.

Moi?.. songez donc que ce voyage est la grande histoire de ma vie... deux mois de navigation!.. c'est là ce qui me distingue des autres demoiselles de la ville qui n'ont jamais vu la mer que par leur fenêtre, ou tout au plus jusqu'aux limites de la rade!.. Moi, j'ai traversé l'Océan!.. je sais ce que c'est qu'une tempête... et n'ai pas oublié combien je tremblais... Vous en savez quelque chose, vous, mon protecteur... mais ne le dites à personne, car on me croit très-brave ici!

DAUBRAY.

Je serai discret... je garderai pour moi...

BLANCHE.

Mes craintes...

DAUBRAY.

Et mon bonheur!..

BLANCHE.

Je me vois toujours assise près de ce mât où j'étais restée malgré la défense du capitaine.

DAUBRAY.

Vous vouliez absolument voir un orage!.. et celui-là était si beau!..

BLANCHE.

C'est-à-dire effroyable!.. la vague balayait le pont... les éclairs sillonnaient le ciel qui se fondait en eau... et j'étais là, abritée sous votre manteau, me cramponnant plus fort à votre bras à chaque secousse du vaisseau, qui semblait prêt à s'entr'ouvrir?

DAUBRAY.

Oui!.. mourante de terreur!.. mais vous obstinant à rester!

BLANCHE.

Il faut être juste, vous ne m'engagiez pas beaucoup à descendre dans la cabine... et, égoïste que j'étais... je ne m'apercevais pas que pour me servir d'abri vous vous laissiez inonder.

DAUBRAY.

Ah! je voudrais être encore à ce jour-là!

BLANCHE.

Ce spectacle n'avait cependant pas pour vous le mérite de la nouveauté, monsieur le capitaine.

DAUBRAY, *avec chaleur.*

N'importe!... au prix de mon grade, au prix de ma vie... je voudrais y être encore!..

BLANCHE.

Eh! mon Dieu! comme vous me dites cela?

DAUBRAY.

Comme un bon marin doit le faire! Pendant deux mois, Mademoiselle, je me suis trouvé auprès de vous, entre le ciel et l'eau... à bord de ce navire qui était notre horizon, notre monde et tout notre univers... l'obligation de se rencontrer à chaque instant du jour, dans cet étroit espace, fait qu'on se devient mutuellement nécessaire; elle établit une intimité discrète... qui ne cesse pas d'être du respect... mais qui devient presque de l'amitié! Grâce à cette vie en commun si uniforme et qui pourtant n'est pas monotone, on s'apprécie mieux, en quelques jours, que dans les salons du monde en beaucoup d'années!.. Nous avons navigué ensemble de New-York à Cherbourg, ne vous étonnez donc pas, Mademoiselle, si je vous aime.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Je puis un jour être vice-amiral,
On me l'a prédit, je l'espère,

Aussi, je viens franchement, c'est loyal,
Vous dire à vous et devant votre père :
Au premier rang où j'aspire à monter,
Pour qu'à vous je puisse prétendre,
Non, rien ne pourra me coûter;
Je promets de vous mériter;
Vous, promettez-moi de m'attendre.

BLANCHE.

Que me demandez-vous là, Monsieur?

DAUBRAY.

Un tel aveu vous a surprise...

BLANCHE.

Pas autant que vous le pensez... mais pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt?

DAUBRAY.

Moi!.. alors simple lieutenant de marine... moi, qui n'avais rien... qui n'osais espérer un avancement si rapide! Et même maintenant, que je me suis battu à Saint-Jean d'Ulloa!.. que j'ai eu le bonheur d'être blessé à côté de notre jeune prince! maintenant que j'ai l'honneur d'être capitaine... c'est tout au plus si j'ose élever les yeux jusqu'à vous, dont le père est si honoré, si considéré, et si riche surtout!

BLANCHE, avec regret.

Que trop!.. et mon père, qui n'a jamais manqué à sa parole, a donné la sienne au fils d'un ami!

DAUBRAY, à part.

O ciel! (Haut.) Et vous l'aimez?

BLANCHE.

Je ne dis pas cela!.. quoiqu'il n'y ait rien à objecter contre lui... car les convenances d'état, de position et de fortune... tout s'accorde à merveille dans ce malheureux mariage!

DAUBRAY, vivement.

Vous le trouvez malheureux?

BLANCHE.

Silence!.. on vient!.. c'est mon père, sans doute!..

DAUBRAY.

Et moi qui voulais vous dire... à vous, à vous seule... mais je reviendrai...

BLANCHE.

Oh! non, Monsieur!..

DAUBRAY.

J'ai ici... un effet... une traite à toucher.

BLANCHE.

C'est différent... cela ne me regarde pas!

DAUBRAY.

Adieu, Mademoiselle, adieu! (Il sort un instant après que Didier est entré.)

SCÈNE VII.

BLANCHE, DIDIER, qui entre d'un air rêveur.

BLANCHE.

Pourvu que mon père ne l'ait pas vu!.. (Le regardant.) Non.. il ne voit rien!.. pas même moi! (A demi voix.) Mon père!..

DIDIER.

Ah! c'est toi!.. (Il la presse vivement contre son cœur.)

BLANCHE.

Qu'avez-vous?.. Pourquoi m'embrasser ainsi?

DIDIER.

Mon vrai bien... mon trésor!.. ma fille bien-aimée!..

BLANCHE.

Qu'est-ce donc?.. Quelque événement, quelque malheur!..

DIDIER.

Non, tu le vois, je suis calme et tranquille... et pourtant pas encore de nouvelles de Raymond... un compagnon d'enfance... un frère!.. j'en suis d'autant plus étonné que je lui demandais un service.

BLANCHE.

Et pas de réponse?

DIDIER, vivement.

Il est malade ou absent... j'en suis certain!.. sans cela il aurait tout quitté pour venir près de moi... mais te voilà... ma fille... et comme je n'ai pas au monde de meilleur ami que toi...

BLANCHE.

Non sans doute.

DIDIER.

Il faut bien que je te confie notre situation... et pour mieux te la faire comprendre, laisse-moi te dire jusqu'à quel point je suis en droit de compter sur Raymond... Lui et moi, sortis de notre village en besace, en sabots, n'ayant pour tout bien que l'amitié et le travail, nous arrivâmes ensemble à Mar-

seille ; il entra chez un fournisseur, moi chez un brave négociant qui, dix ans plus tard, m'associait à son commerce que j'avais fait prospérer, et me donnait sa fille en mariage! Quant à Raymond, il était aussi devenu très-riche... Mais, moins heureux ; il ne s'était pas marié, il n'avait pas, comme moi, une femme et une fille... les anges gardiens de la maison !.. en revanche, il avait les intrigues et les chagrins intérieurs auxquels se condamne volontairement un vieux garçon... Il me racontait ses peines... celles qu'il osait m'avouer... les autres, je les devinais! Et lui à Marseille, moi à Cherbourg, nous n'avons jamais cessé de nous aimer et de nous entendre; l'amitié rapprochait les distances...

BLANCHE.

Achevez, mon père, achevez, de grâce!

DIDIER.

Du vivant de ta mère, et même après elle, tu sais que notre maison a prospéré et que la fortune n'a jamais cessé de nous sourire... Mais tout a un terme! Il y a deux ans, Raymond avait éprouvé des pertes, et, juge de mon bonheur, j'ai pu rétablir ses affaires, grâce à une partie de mes capitaux qui lui sont venus en aide... et que depuis il m'a rendus... Mais pendant quelque temps cela m'a gêné moi-même... L'année dernière a été plus fatale encore, des faillites successives et nombreuses sont venues m'ébranler... J'ai résisté... Mais cette année, depuis trois mois surtout, des malheurs que la prudence humaine ne peut prévoir!.. Trois vaisseaux naufragés! de riches cargaisons englouties, et les maisons les plus solides s'écroulant autour de moi... Que te dirai-je! obligé pour cette semaine à des payements auxquels je ne pouvais faire face... j'ai poussé un cri de détresse et d'amitié... Raymond! Raymond! viens à moi!

BLANCHE, d'un ton de reproche.

Et il n'a pas répondu?

DIDIER.

En attendant, les traites et les lettres de change arrivent de tous côtés; hier, cette nuit et ce matin, mon caissier et moi avons dressé l'état de notre avoir et de nos payements ; tout compensé, il me faut encore quinze cent mille francs!

BLANCHE.

Quinze cent mille francs?

DIDIER.

Ne t'effraye pas!.. Je les trouverai!.. Cent mille écus que me devait la maison Dordrecht et compagnie... J'ai leurs billets en caisse... De plus, douze cent mille francs de biens fonds... (Avec émotion.) ta dot et ton patrimoine, ma fille.

BLANCHE, vivement.

Qu'importe!..

DIDIER, lui pressant la main.

C'est bien! (Avec chaleur.) Nous vendrons tout!

BLANCHE, de même.

Oui, mon père!..

DIDIER, de même.

Et nous payerons tout!

BLANCHE, de même.

Oui, mon père!

DIDIER.

Nous n'aurons plus rien!.. mais nous marcherons le front levé, sans rougir!..

BLANCHE.

Et l'on dira toujours : Didier l'honnête homme!

DIDIER.

Tu as raison!.. (Voyant Blanche qui détache son collier.) Que fais-tu donc?

BLANCHE.

Je commence... ce collier, ces bijoux et les diamants de ma mère, rien ne m'appartient plus.

AIR : *Si vous avez aimé jamais.*

Assez longtemps votre amour généreux
A, par ses dons, pu me voir embellie;
Ils m'allaient bien, j'en conviens; mais sans eux
Je dois encor vous sembler plus jolie.
J'oublie enfin qu'ils m'étaient destinés,
Et sans envie, ici, je les regarde;
Car je n'ai rien perdu, puisque je garde
L'amour qui me les a donnés.

DIDIER.

Chère enfant, y renoncer!..

BLANCHE, vivement.

Sans regrets, (Avec inquiétude et tendresse.) et pourvu que vous ne soyez pas malheureux...

DIDIER.

Moi?.. non!.. franchement je ne le suis pas!.. je ne sais si, dans cette lutte contre la fortune, dans la satisfaction d'en sortir triomphant... il n'entre pas un peu de vanité ou d'orgueil.

BLANCHE.

Un noble orgueil! mon père!

DIDIER.

Mais vrai!... je ne me sens pas malheureux... je ne le serais que pour toi, ma fille... et je te vois si courageuse et si forte!

BLANCHE.

Je le serai, je vous le jure!..

DIDIER.

Ton front me semble si calme et si radieux.

BLANCHE.

Vous me donnez l'exemple... mon Dieu!.. qu'a-t-on besoin d'une maison si opulente et du luxe qui nous entoure, vous n'en jouissiez jamais!.. ce n'était que pour moi... et je n'y tiens pas!.. Vos affaires vous éloignaient de moi toute la journée!.. vous ne me quitterez plus... voyez quel avantage!..

DIDIER.

Tu vas me faire bénir ma ruine... Mais il y a un chagrin dont rien ne me consolera... Tu n'as plus de dot... tu ne te marieras pas!

BLANCHE, souriant.

Si, mon père!.. cela n'empêchera pas!.. j'en ai idée!

DIDIER.

Tu crois?..

BLANCHE.

C'est peut-être comme vous, de l'orgueil...

DIDIER.

Un orgueil légitime!

BLANCHE, gaiement.

Et il y a de quoi!.. car enfin, si l'on m'épouse maintenant, ce ne sera plus pour ma fortune. (Vivement et d'un ton plus grave.) Par exemple, il faut écrire à M. de Montmorin que le mariage entre son fils et moi ne peut plus avoir lieu!

DIDIER.

C'est ton avis?

BLANCHE.

Ce ne serait pas délicat!

DIDIER.

A la bonne heure!.. je vais écrire.

BLANCHE, conduisant son père vers la table.

Tout de suite... tout de suite... et après...

DIDIER.

Que ferons-nous?

BLANCHE.

Nous irons à Marseille chez notre ami Raymond; ne vous a-t-il pas dit cent fois...

AIR : *O toi, dont l'œil rayonne!* (De LA BARCAROLLE.)

Que l'adversité vienne;
Didier, souviens-t'en bien,
Ma fortune est la tienne,
Mon toit sera le tien!

DIDIER.

Oui, sa porte hospitalière
Doit s'ouvrir, en lui j'ai foi,
Quand je lui dirai : Frère,
C'est moi! c'est moi! c'est moi!

(Il se met à la table et écrit.)

SCÈNE VIII.

DIDIER, écrivant; BLANCHE, au milieu du théâtre; CANIGOU, entrant par le fond.

CANIGOU.

Monsieur... Monsieur... le courrier de trois heures vient d'arriver... votre caissier vous demande... eh! vite! eh! vite!.. pour une affaire qui a l'air très-pressée!

DIDIER.

C'est bon!.. Tu me laisseras bien achever cette lettre...

CANIGOU.

Mais non... Hâtez-vous... car il court dans les bureaux de mauvais bruits... Les commis ont un air triste et désolé... ils disent, les larmes aux yeux, que vous allez suspendre vos paiements!

DIDIER.

Ah! ce sont de braves gens... je le savais bien... et toi aussi, Canigou, je te trouve une physionomie toute renversée.

CANIGOU.

Dame! ça me touche de près.

DIDIER.

L'intérêt que tu nous portes!..

CANIGOU.

Oh! oui!.. et puis les fonds que j'ai placés chez vous!

DIDIER, riant.

Ah! voilà une sensibilité...

CANIGOU.

Heureusement, vous avez un air riant qui me rassure!

DIDIER, de même.

Ne te désespère pas... pour nous!..

AIR de *Julie*.

Tu ne perdras rien pour attendre...
(Lui donnant la lettre.)
A Montmorin, tiens, ce billet... va... cours...
(Canigou sort.)
Mais mon caissier en sait auquel entendre.
(A Blanche.)
Courage... espoir! je vole à son secours.
Les créanciers, quand la maison s'écroule,
Sont bien plus sûrs que les amis...
Ceux-ci, déjà, se sont enfuis,
Les autres arrivent en foule...
Laissons s'éloigner les amis,
Et courons recevoir la foule.
(Didier sort par la droite.)

SCÈNE IX.

BLANCHE, DAUBRAY.

BLANCHE.

Du courage!... a-t-il dit!... (Apercevant Daubray qui se présente à la porte du fond.) M. Daubray. (A part.) Oh! oui, j'en aurai!...

DAUBRAY.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, si presque contre votre gré je me présente de nouveau à vos yeux.

BLANCHE.

Si c'est pour affaire commerciale... je n'ai rien à dire...

DAUBRAY.

Non, c'est pour vous voir encore une fois... C'est pour vous dire un dernier adieu!...

BLANCHE.

Certainement, Monsieur, je n'ai ni la volonté... ni le droit

de vous empêcher de partir... Vous êtes libre... Mais l'intérêt... l'affection que vous m'avez témoignée...

DAUBRAY.

Dites l'amour le plus vrai!...

BLANCHE.

Le nom n'y fait rien... Tout me fait un devoir... de vous confier un secret que je ne dirais à personne.

DAUBRAY.

Est-il possible!... et ce secret?...

BLANCHE.

Consiste en deux mots que vous garderez pour vous seul.

DAUBRAY.

Lesquels!... parlez?...

BLANCHE, *lentement et à demi voix.*

Mon père est ruiné!...

DAUBRAY, *poussant un cri.*

Ah! je reste!...

BLANCHE, *lui tendant la main.*

J'y comptais!...

DAUBRAY.

Dieu! que je suis heureux!..

BLANCHE.

Comment, Monsieur!

DAUBRAY, *se reprenant.*

Non, je suis désolé qu'un si brave homme... si honnête homme... Je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

BLANCHE.

Je comprends!.. c'est comme moi!..

DAUBRAY.

Mais cette traite que je venais toucher... je ne la présenterai pas... plutôt la déchirer!..

BLANCHE.

AIR de *la Sentinelle*.

Gardez-vous-en... songez que le malheur
A sa fierté, qu'il faut qu'on lui pardonne...
Et ce serait blesser mon père au cœur!..
Exigez tout, Monsieur, je vous l'ordonne.
(*Mettant la main sur ses bijoux placés sur la table à gauche.*)
Car nous pouvons tout payer, Dieu merci!
(*A part.*)
Oui, fiancé, ah! sur eux quand je veille,

Il me semble donner ici,
Pour mon père et pour mon mari,
Les diamants de ma corbeille.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DIDIER, entrant vivement par la porte à droite.

DIDIER, pâle et en désordre.

Ma fille! ma fille!

BLANCHE, allant au-devant de lui.

Cette pâleur!.. ce désordre en vos traits... Qu'y a-t-il donc de nouveau?

DIDIER, avec désespoir.

Ce qu'il y a?.. (Apercevant Daubray, et s'efforçant de reprendre un air calme.) Quel est ce Monsieur?

BLANCHE.

M. Daubray, mon père, le capitaine du *Saint-Nazaire*... cette corvette sur laquelle je suis revenue des États-Unis. (Didier salue Daubray sans parler, et se soutenant à peine. — Blanche regardant toujours son père avec inquiétude.) Il venait pour toucher une traite de six mille francs... (Vivement.) Vous tressaillez, mon père!...

DIDIER.

Moi, nullement!... (Montrant à Daubray la porte à gauche.) Les bureaux et la caisse sont de ce côté, hâtez-vous, Monsieur.

DAUBRAY.

Et pourquoi donc, Monsieur?... rien ne presse!...

DIDIER, appuyant avec force.

Hâtez-vous!... je vous en prie!...

DAUBRAY.

J'obéis... Monsieur!... (Regardant Didier qui vient de tomber sur un fauteuil et cache sa tête dans ses mains.) Pauvre homme!... (Bas, à Blanche.) Ah! si je l'osais, je me jetterais à ses genoux... pour vous demander à lui!

BLANCHE.

Partez, de grâce!.. (Daubray sort.)

SCÈNE XI.

BLANCHE, DIDIER.

BLANCHE, allant à son père qui est assis.

Se hâter, dites-vous?.. et pour quelle raison?

DIDIER.

C'est que tout est perdu!... C'est que la maison Dordrecht ne paye pas.

BLANCHE.

O ciel!..

DIDIER.

Elle fait faillite... et moi... ma fille... et moi qui croyais ne rien devoir à personne... voilà cent mille écus que je ne puis acquitter... La misère, je l'accepterai; mais le déshonneur!..

BLANCHE.

Courage!.. me disiez-vous; courage, mon père!.. il y a peut-être encore quelque espoir?

DIDIER.

Je n'en ai plus... Il est des jours de fatalité, où le sort semble réunir tous les malheurs sur la tête d'un seul homme... comme pour l'accabler... le coup le plus cruel vient de me frapper au cœur.

BLANCHE.

Encore!... mon Dieu!... Et qu'est-ce donc?

DIDIER.

Le seul coup... contre lequel je me trouve désarmé et sans force.... Je te disais bien que si mon frère, si mon ami Raymond ne me répondait pas...

BLANCHE.

C'est qu'il était malade!...

DIDIER.

Raymond est mort!...

BLANCHE, *poussant un cri.*

Ah!...

DIDIER, *d'une voix entrecoupée.*

Tiens!... tiens, voici la lettre que je reçois d'Antoine, son premier commis. (*Il donne la lettre à sa fille, appuie ses coudes sur la table et cache sa tête dans ses mains.*) Raymond!... Raymond, je t'ai perdu!...

BLANCHE, *pendant ce temps, lisant la lettre avec émotion.*

« Monsieur, depuis plusieurs jours, mon honoré patron était en proie à une agitation fébrile qui nous alarmait : le mardi 19 courant, M. Raymond a été frappé d'un coup de sang... On s'est empressé de le saigner... Ces secours l'ont ranimé, mais la soirée fut mauvaise... Le lendemain, le mal

empira et le repos le plus absolu lui fut commandé... Néanmoins, et malgré nous, il a voulu se lever pour écrire à son ami Didier... »

DIDIER.

A moi!... tu entends?...

BLANCHE, continuant.

« Pour lui faire ses derniers adieux... A peine avait-il eu la force d'achever et de cacheter sa lettre qu'il fut pris d'une seconde attaque qui l'emporta. (Elle s'arrête, essuie une larme sans que son père la voie et continue.) Si ma présence n'était pas nécessaire aux intérêts de la maison, j'aurais été moi-même vous annoncer cette triste nouvelle et vous porter la lettre qu'il m'avait recommandé de ne remettre qu'en vos mains... Mon frère, que j'ai chargé de ce soin, est parti ce matin et vous donnera de vive voix tous les détails, etc., etc. »

DIDIER, toujours assis près de la table et dans le dernier accablement.

Oui, son dernier souvenir a été pour moi!... il est mort me croyant heureux... et estimé... il n'a pas su... il ne saura pas que le déhonneur était réservé à mes derniers jours!

BLANCHE.

Que dites-vous, mon père?

DIDIER, se levant.

La vérité!... oui!... ces gens du peuple, ces matelots, ces ouvriers qui croyaient en moi comme en Dieu, qui avaient placé dans ma maison leurs économies... l'avenir de leurs enfants... il faudra donc leur dire... Ce que vous m'avez confié, je ne puis vous le rendre!...

BLANCHE.

Quand ils sauront notre malheur.

DIDIER.

Et s'ils n'y croyaient pas... s'ils pensaient que, comme tant d'autres... je m'enrichis de leurs pertes!

BLANCHE.

Ah! quelle idée!...

DIDIER.

Canigou le croira!... et me vois-tu rougir devant lui... vois-tu, quand nous passerons dans la rue, chacun me montrer du doigt et murmurer à voix basse : Voilà ce Didier qu'on appelait l'honnête homme... Ah! je conçois que l'on se tue!...

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire!...

DIDIER.

Pardon, mon enfant... pardon... il y a des moments où le cœur le plus pur peut avoir une mauvaise pensée... J'ai blasphémé!... j'ai accusé le ciel... qui m'a laissé ma fille... le ciel... qui pendant si longtemps m'a rendu constamment heureux... le ciel enfin qui m'envoie aujourd'hui l'adversité... mais chacun en ce monde doit en avoir sa part... C'est mon tour! Dieu m'éprouve!... qu'il me donne seulement la force de lutter et de combattre... c'est tout ce que je lui demande.

BLANCHE.

Et il vous la donnera... (Montmorin entre par le fond.) Monsieur Montmorin!... je vous laisse avec lui... Mon père... il faut tout lui dire... (Elle salue Montmorin. A part.) Mon pauvre père!... (Elle sort à droite.)

SCÈNE XII.

MONTMORIN, DIDIER.

MONTMORIN.

Nous voilà seuls, expliquons-nous ; et quelle est cette lettre que Canigou vient de m'apporter de votre part!

DIDIER.

Ah! vous l'avez reçue?

MONTMORIN.

Oui, morbleu!... et j'accours pour m'en expliquer avec vous!... il y a des gens, je le sais, qui s'écrieront : Montmorin, le notaire, est un homme avide, qui ne veut que s'enrichir, n'importe à quel prix... moi, qui vous parle, je l'ai entendu dire... je l'ai entendu!... Certainement je tiens à l'argent... c'est utile à tant de choses... mais je tiens encore plus à ma parole... et quand vous parlez de rompre ce mariage...

DIDIER.

Que dites-vous?

MONTMORIN.

Je me fâche... je suis furieux... et je me dis : Ce ne sera pas!... voilà comme je suis...

DIDIER.

Quand je vous ai écrit cette lettre, mon cher ami... j'étais ruiné...

MONTMORIN, vivement.

Qu'importe!...

DIDIER.

Laissez-moi achever!... A présent, c'est bien plus terrible encore... j'ai moins que rien!... Je dois cent mille écus!...

MONTMORIN.

Eh! qu'importe! vous dis-je!...

DIDIER.

Enfin, Monsieur, s'il faut tout avouer... le seul espoir de salut qui me restait... mon ami Raymond vient de m'être enlevé!... il n'est plus... on vient de me l'écrire.

MONTMORIN.

Est-il possible!... (A part.) la nouvelle était vraie! (Haut.) Un si brave homme... (Lui donnant une poignée de main.) que vous et moi connaissions depuis plus de vingt ans... il avait été témoin de mon mariage... témoin du côté de madame Montmorin... un ami véritable... un homme qui vous estimait et qui vous aimait plus encore que vous ne pouvez vous l'imaginer... car il y a deux ans, lors du service que vous lui avez rendu... quand il est venu à Cherbourg, pour s'entendre avec vous sur ces capitaux que vous lui prêtiez si généreusement... il a passé deux heures à mon étude...

DIDIER.

Il ne m'en avait rien dit... ni vous non plus.

MONTMORIN.

Il m'avait recommandé le silence... et le devoir du notaire est la discrétion... « Mon cher Montmorin, me dit-il avec la franchise et la bonhomie que vous lui connaissiez... moi, vieux garçon, j'ai passé ma vie à être le jouet et la dupe des femmes... j'ai eu beau changer, cela n'y faisait rien; les grisettes, les bourgeoises, les grandes dames, toutes m'ont trompé... je renonce à l'amour... je ne crois plus qu'à l'amitié. Il n'y a qu'un seul être au monde sur lequel je puisse compter, c'est mon ami Didier; et comme je n'entends rien aux articles du Code civil, ayez la bonté d'arranger les choses de manière que tout ce que je possède et posséderai au jour de ma mort revienne à lui... à lui seul! »

DIDIER.

Que dites-vous?

MONTMORIN.

J'ai arrangé les choses comme il me le demandait... et par un bon testament bien en règle... qu'il a signé avant son dé-

part... vous êtes depuis deux ans légataire universel de deux millions de biens qu'il possédait alors.

DIDIER, *levant les yeux et mains au ciel.*

Raymond ! Raymond, mon bienfaiteur !...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BLANCHE.

BLANCHE, *timidement et cachant une lettre.*

Mon père, le caissier m'envoie vous dire qu'il n'a plus rien... rien !... et ils arrivent toujours pour être payés !

MONTMORIN, *à demi voix.*

N'est-ce que cela : j'ai chez moi cinq cent mille francs que Raymond destinait à l'achat d'une terre en ce pays, je vais vous les envoyer.

DIDIER, *haut.*

Cent mille écus suffiront.

MONTMORIN.

Ils seront remis à votre caisse dans un instant.

BLANCHE, *étonnée.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

DIDIER.

Tu le sauras.

BLANCHE, *avec émotion.*

Et puis, mon père?

DIDIER.

Quoi donc ?

BLANCHE.

Le frère de M. Antoine...

DIDIER.

Le premier commis de Raymond ?

BLANCHE.

Il vient d'arriver...

DIDIER.

De Marseille ?..

BLANCHE.

Harassé de fatigue... Il a voyagé nuit et jour ; je l'ai reçu de mon mieux... je l'ai engagé à se reposer... et il m'a remis pour vous...

DIDIER, *prenant la lettre qu'elle lui présente.*

La lettre de Raymond... laisse-moi, ma fille... (*A Montmorin.*) laissez-moi, mon ami, je veux... j'ai besoin d'être seul. (*Sortie.*)

ENSEMBLE.

AIR de *Strauss*.

BLANCHE, MONTMORIN.

Respectons la douleur
Qui déchire son cœur.
Qu'il reste seul ici,
Seul, avec son ami.

DIDIER.

En proie à la douleur
Qui déchire mon cœur,
Laissez-moi seul ici,
Seul, avec mon ami.

SCÈNE XIV.

DIDIER, seul.

Oui, pour lire cette précieuse lettre avec le recueillement dû à une sainte chose... il faut être seul! O Raymond, ton amitié, compagne de ma vie, ne m'a j'amais fait défaut, et elle te survit encore!.. Du fond de ta tombe tu me tends la main pour m'aider, me soutenir et m'arracher au déshonneur!.. (Regardant la lettre.) « A mon meilleur ami... à Didier, pour lui seul. » C'est bien son écriture!.. (Ouvrant la lettre.) Là-dedans est tout son cœur... là-dedans sa dernière pensée!.. et elle a été pour moi!.. pour moi!.. (Il porte la lettre à ses lèvres ; puis il s'assied et lit lentement.) « Didier, je n'ai eu après toi qu'une affection dans ma vie... une jeune femme... on m'a juré qu'elle me trompait... je n'ai plus voulu la revoir, ni elle... ni son fils, qui pourtant était le mien... Aujourd'hui, mais trop tard... j'ai des doutes... tout me porte à croire que des parents éloignés... des parents avides... avaient intérêt à m'abuser... Si je reviens à la santé... si je retrouve la mère de mon fils... je réparerai mes torts, mais d'ici-là... je suis tourmenté... j'ai des remords!.. Par un testament que j'ai confié à Montmorin, j'ai légué tous mes biens à toi, mon meilleur ami, à toi qui es plus riche que moi et qui n'en as pas besoin... Plus tard, car je me sens bien fatigué... je te donnerai tous les renseignements nécessaires, et si ne n'ai pas la force de refaire mon testament, je m'en fie à ton honneur!.. je te charge de remettre mes biens à Charles mon fils, qui est aussi mon filleul... » — O ciel! et cet argent que Montmorin doit

avoir envoyé !.. moi!.. disposer de ce bien qui ne m'appartient pas!.. ah! courons!..

SCÈNE XV.

DIDIER, CANIGOU.

CANIGOU, *joyeux et un billet de banque à la main.*

Monsieur, tout le monde est payé et moi aussi!..

DIDIER.

Ah! trop tard!.. (*Il tombe accablé sur un fauteuil.*)

ACTE II.

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAUBRAY, *seul.*

Personne non plus dans ce salon... Au fait, le vide... la solitude, ce sont les conséquences d'une catastrophe... elle chasse les indifférents... mais aussi elle ramène les amis véritables, et à ce titre ma place est ici... Mademoiselle Blanche avait raison! Tantôt, dans le premier moment... je ne pouvais demander la main à son père... mon avenir était trop incertain... Mais maintenant!... celui avec qui j'ai combattu à Saint-Jean-d'Ulloa... notre jeune prince, qui m'a reconnu tout à l'heure, et qui m'a offert, de lui-même... il m'a offert d'être son officier d'ordonnance! une pareille position!.. c'est une fortune qui me tombe des nues!.. mais tout me réussit aujourd'hui.

AIR du *Cabaret.*

Désir d'illustrer ma mémoire,
Tu ne m'as pas en vain charmé,
Car maintenant, avec la gloire,
J'ai le bonheur... je suis aimé !
Pour qu'ici le destin lui-même
Par mes efforts soit désarmé,
Tout mon secret le voilà : j'aime!
Je suis aimé!

SCÈNE II.

DAUBRAY, CANIGOU.

CANIGOU, à la cantonade.

C'est bon ! c'est bon ! Si ça vous dérange...

DAUBRAY.

Ah ! quelqu'un de la maison... M. Didier ?..

CANIGOU.

Pas possible de le voir, encore moins de lui parler...

DAUBRAY.

Il ne reçoit pas ?

CANIGOU.

Si... il m'a reçu, moi... mais très-mal... Il m'a envoyé au diable, et pourtant je suis de la maison... Ainsi, jugez, vous, un inconnu !.. je ne sais pas où il vous enverrait, mais ça pourrait vous mener loin.

DAUBRAY.

S'il savait quel intérêt m'amène !..

CANIGOU.

L'intérêt ?.. je devine... Monsieur est créancier... je peux vous rassurer... (A demi voix.) Vous toucherez... je viens de toucher... il y a des fonds à remuer à la pelle... nous avons fait une succession ! et pour moi et mes sacoches, qui venons d'en porter une partie...

DAUBRAY, à part.

O ciel !

CANIGOU.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

J' réponds qu'elle n'est pas légère,
Ce sont des millions d'écus !
Par le maître et propriétaire
Je comprends qu'ils sont bien reçus !
Mais, moi, je les trouve moins drôles,
Et c'est ennuyeux en effet,
D'en avoir tant sur les épaules,
Et pas un seul dans son gousset.

DAUBRAY.

Des millions, dit-il ?..

CANIGOU, riant.

Oui, des millions !.. j'aime à répéter ce mot-là, il me ré-

jouit... il m'égaye... Il paraît que ce n'est pas comme ça pour vous... Quelle figure sombre et renversée!

DAUBRAY, à part.

Adieu tout mon espoir... (Haut.) M. Didier est riche... (Avec émotion.) Alors... je n'ai plus rien à lui dire.

CANIGOU.

Ça se trouve bien... car à peine s'il vous écouterait... Il a un air rêveur et préoccupé!.. il ne parle à personne... pas même à sa fille!

DAUBRAY.

En vérité!..

CANIGOU.

Il a un très-mauvais caractère, le bourgeois... quand il hérite! et il paraît que les millions produisent sur lui... le même effet que sur vous... cela le fâche.

DAUBRAY.

Allons donc!

CANIGOU.

Enfin... voilà une demi-heure à peine qu'il a touché le premier à-compte... cent mille écus!.. moi! ça m'aurait rendu aimable et gracieux...

DAUBRAY.

Eh bien?

CANIGOU.

Eh bien! lui, qui d'ordinaire est le meilleur des maîtres, est devenu insupportable, bourru, emporté... il fronce le sourcil... il se promène en grognant... la tête courbée... enfin, un dernier trait qui vous fera juger... je ne suis pas avide... et ne demande jamais que le strict nécessaire... mais il est de nécessité absolue que j'aie cinq mille francs pour m'établir... un fonds de mercerie qui en vaut le double... alors, croyant le moment favorable... j'ai hasardé ma requête... savez-vous ce qu'il m'a répondu?..

DAUBRAY, sans l'écouter.

Non!..

CANIGOU.

Je vous l'ai dit tout à l'heure : *Va-t'en au diable... je n'ai rien... je ne possède rien!..* lui qui possédait des millions... hein?.. Monsieur, comme la fortune change le caractère...

DAUBRAY, rêvant.

C'est étrange!..

CANIGOU.

Tenez... tenez... voilà Mam'selle...

AIR de *la Valse de Giselle*.

La voyez-vous, elle qui d'ordinaire,
Vous a toujours un air si gracieux,
La v'là maint'nant triste comme son père,
Et comme lui sombre et baissant les yeux.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BLANCHE.

BLANCHE, levant les yeux, aperçoit Daubray, fait un geste de joie, puis apercevant Canigou.

Que fais-tu là?

CANIGOU.

Pour vous servir, je reste.

BLANCHE.

Va-t'en!

(Avec impatience.)

Va-t'en!

CANIGOU, bas, à Daubray.

N'avais-je pas raison?
Décidément l' bonheur a, je l'atteste,
Porté malheur à toute la maison!

ENSEMBLE.

CANIGOU.

Vous l'entendez, elle, qui d'ordinaire, etc., etc.

D'AUBRAY.

Il a raison! elle avait, d'ordinaire,
Un front si pur, un air si radieux,
Et la voilà triste comme son père,
Sombre, et n'osant sur moi lever les yeux.

BLANCHE.

A mes regards s'offrait un sort prospère;
Pour moi brillait un ciel si radieux!
Tout change, hélas! la fortune contraire,
En un instant a renversé mes vœux.

(Canigou sort sur un second geste de Blanche.)

BLANCHE, le regardant s'éloigner.

Ah! monsieur Daubray, si vous saviez?..

DAUBRAY.

Je sais tout... j'ai appris la fortune qui de nouveau nous sépare... mon rêve n'aura pas duré longtemps!.. n'importe!.. il vous assure ma reconnaissance éternelle, puisqu'il n'a pas dépendu de vous d'en faire une réalité!..

BLANCHE.

Et maintenant encore, si je le pouvais...

DAUBRAY.

O ciel!

BLANCHE.

Mais c'est impossible... apprenez qu'à l'instant même où nous étions ruinés, M. de Montmorin, dont je devais épouser le fils, est venu réclamer notre alliance et la foi promise... et aujourd'hui que la fortune nous est revenue... comment rompre ce mariage?.. mon père n'a jamais manqué à sa parole, et maintenant surtout, il se croirait déshonoré, s'il en avait seulement la pensée... comment alors l'y décider? comment oser même le lui proposer?

DAUBRAY.

Vous avez raison, c'est impossible.

BLANCHE.

Je l'ai tenté pourtant!

DAUBRAY.

Vous?..

BLANCHE.

Oui, moi!.. je ne sais comment je vous raconte tout cela... je ne le devrais pas peut-être... mais enfin...

DAUBRAY.

Achevez!.. achevez, de grâce!..

BLANCHE.

Deux fois j'ai voulu lui parler de vous... mais mon embarras... et puis l'air sombre et sévère... qu'il n'avait peut-être pas, et que je croyais lui voir... tout a retenu sur mes lèvres l'aveu que j'allais lui faire... j'ai eu peur! Alors j'ai pensé qu'il valait mieux lui écrire... et j'ai glissé sur son bureau... sous sa main... une petite lettre dont je ne me rappelle pas les phrases... mais malgré sa parole donnée, je le suppliais de trouver quelque moyen de se dégager... car tout en rendant justice à mon fiancé... je ne croyais pas l'aimer... que bien au contraire, j'étais sûre d'en aimer un autre...

DAUBRAY.

Oh! bonheur!

BLANCHE, vivement.

Ce n'est pas à vous que je disais cela, Monsieur, c'est à mon père!

DAUBRAY.

Eh bien?

BLANCHE.

Il entrait en ce moment, rêveur et les yeux baissés, dans son cabinet... Je me suis retirée en silence... sur la pointe du pied, et à l'instant où je fermais la porte... il venait, sans m'avoir vue, de se jeter dans son fauteuil, juste en face de mon petit billet.

DAUBRAY.

De sorte que vous ne savez pas encore?..

BLANCHE.

Eh! mon Dieu! si!.. je crains de savoir... Je m'étais éloignée; l'inquiétude m'a amenée près de cette porte... où le cœur me battait de crainte, et où, l'oreille attentive, j'écoutai longtemps sans rien entendre... Il me semblait que mon père s'était levé... puis il marchait à grands pas... puis son agitation devenait telle qu'il prononçait tout haut des mots entrecoupés... qui tous n'arrivaient pas jusqu'à moi!.. Mais tout me prouvait que, dans le cœur de mon pauvre père, il se livrait comme une lutte, comme un combat... *Moi, hésiter!* disait-il...*hésiter... oser seulement m'arrêter* à *cette pensée... Non, non, jamais!* Après quelques instants de silence, et comme changeant de ton, il a dit : *Ah! ce n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, ma pauvre enfant... car enfin! après tout...* Puis il a poussé un cri : *Ah! c'est indigne!..* Et, d'une voix forte, il s'est écrié : *Non, je ne céderai pas!.. je ne céderai pas!..*

DAUBRAY.

Il a raison... un honnête homme tel que lui ne peut manquer à sa parole.

AIR : *Qu'il tienne sa promesse* (du SERMENT).

Qu'il tienne la promesse
Qu'il fit à ses amis!
Mais moi, moi que l'on blesse,
Moi, je n'ai rien promis;
Je sais ce qu'il me reste à faire,

Adieu!

BLANCHE.

Vous me quittez, hélas!

DAUBRAY, à part.

Mais du sort un marin jamais ne désespère,
Tant qu'il lui reste encor son épée et son bras.

ENSEMBLE.

DAUBRAY.

Qu'il tienne sa promesse, etc., etc.

BLANCHE.

O fatale promesse!
Rêve qui m'a souri;
O bonheur! ô tendresse!
Tout s'éloigne avec lui!

(Daubray sort.)

SCÈNE IV.

BLANCHE, DIDIER.

BLANCHE, le regardant sortir.

Où va-t-il donc? O ciel! (Apercevant son père qui entre par la gauche.) Mon père! comme il est pâle! agité! (Didier entre d'un air pensif et sans voir sa fille; il se dirige vers la porte du fond comme s'il se disposait à sortir, puis il se ravise et vient s'asseoir près d'une table sur laquelle il s'accoude, se tenant le front à deux mains. Tout à coup il relève la tête avec résolution, prend une plume et griffonne.)

DIDIER.

Voyons, voyons donc!.. car après tout, le mal n'est peut-être pas si grand... et avec mon travail... et mes seules ressources. Nous disons cent cinq mille... Oui... quarante-neuf mille... quarante-neuf plus cent quarante-six mille, cela fait?.. (Cherchant à additionner les chiffres qu'il vient d'écrire.) Eh bien! cela fait?... (Pendant ce temps, Blanche, qui a suivi avec intérêt tous les mouvements de son père, est venue en hésitant se pencher sur le fauteuil où Didier est assis.)

BLANCHE, timidement.

Trois cent mille francs, mon père!

DIDIER, lève vivement la tête, puis il reste un moment étonné et regarde Blanche.

Mais, que fais-tu là, Blanche? J'avais dit à tout le monde que je voulais être seul.

BLANCHE, désignant la droite.

Oui, là, seulement... dans votre cabinet.

DIDIER.

Ah ! c'est vrai ! (A part.) Je m'y croyais encore ! (Se levant et marchant avec agitation.) Ainsi, je suis venu là sans m'en apercevoir... Je ne sais plus maintenant si je marche ou si je reste en place !.. C'est affreux !..

BLANCHE, s'approchant timidement.

Vous êtes fâché contre moi, mon père ?..

DIDIER.

Moi ?.. non... du tout !..

BLANCHE.

Oh ! si fait... je le vois bien... et vous ne voulez rien me dire... Voyez donc quelle différence !.. ce matin, nous étions ruinés et cependant heureux... nous nous entendions si bien... ce soir, nous sommes plus riches que nous ne l'avons jamais été et je souffre... et vous gardez le silence !.. Eh bien ! fût-ce pour me gronder, j'aime mieux que vous me parliez !..

DIDIER, qui l'a à peine écoutée.

Moi ?..

BLANCHE.

Oui, vous m'en voulez à cause de ce billet que tout à l'heure je vous ai écrit.

DIDIER.

Quel billet ?

BLANCHE.

Celui qui était sur votre bureau... devant vous !

DIDIER, montrant un papier qu'il tient froissé dans sa main.

C'est vrai, je l'ai pris... je ne l'ai pas lu.

BLANCHE, étonnée.

Vous ne l'avez pas lu ?

DIDIER.

Pas encore !.. laisse-moi !

BLANCHE, à part.

Qu'est-ce que cela signifie ?.. (Haut et voyant le geste d'impatience de Didier.) Mon père, je m'éloigne dès que vous m'aurez embrassée.

DIDIER.

Non, je ne veux pas ! (A lui-même.) je ne peux pas !..

BLANCHE, à part.

Refuser de m'embrasser !

AIR : *Taisez-vous* (de D'ARANDA).

Il faut alors qu'il soit bien en colère ;
Il a, bien sûr, vu ce que j'écrivais.
(Geste d'impatience de Didier.)
Ah! calmez-vous! Pour ne pas vous déplaire,
Je m'en vais,
Mon père,
Je m'en vais.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

DIDIER, seul et jetant sur la table la lettre froissée qu'il tenait à la main.

Mon Dieu!.. quand, sans le vouloir... quand, malgré soi... on a arrêté un seul instant son esprit sur une idée... mauvaise... qu'on a donc de peine à l'éloigner... à la chasser!.. par les efforts même que l'on fait pour la bannir... elle revient sans cesse!.. (Portant la main à son front.) Mais je serai plus fort qu'elle!.. va-t'en, va-t'en!.. je t'y forcerai bien...Voyons, pensons à autre chose... occupons-nous de nos affaires... cette somme que je dois, n'importe à qui?.. il faut que je la rende... A coup sûr si Raymond existait encore... s'il avait pu prévoir ma ruine... il me l'eût apportée lui-même... il m'eût forcé de l'accepter... mais il a un héritier... un fils... c'est autre chose... (Avec explosion.) Pourquoi n'est-il pas là?.. Pourquoi ne se présente-t-il pas?.. je lui dirais : Tenez! voilà l'héritier de votre père... cet héritage qui me pèse, prenez-le... hâtez-vous!.. m'en croyant le maître, j'ai disposé de cent mille écus... donnez-moi du temps pour m'acquitter... Il ne peut pas me le refuser... Il s'agit seulement de découvrir ce fils, ce filleul... que l'on me charge de trouver... j'y emploierai tous mes soins... mais chacun ses affaires... et ce n'est pas dans ce moment que je puis le chercher!

SCÈNE VI.

CANIGOU, DIDIER.

CANIGOU.

Ne vous dérangez pas, c'est moi!

DIDIER.

En voilà un!.. je ne sais pas comment il s'y prend, mais il arrive toujours quand je suis en colère!

CANIGOU.

C'est que vous vous mettez toujours en colère quand j'arrive... Aussi, je ne viens plus vous parler de mes cinq mille francs... quoiqu'ils me soient bien utiles, et qu'ils ne vous servent à rien...

DIDIER.

Encore!

CANIGOU.

Je viens seulement d'apprendre par mademoiselle Blanche que la personne dont vous avez hérité, il y a trois quart d'heure, était ce bon M. Raymond de Marseille.

DIDIER, brusquement.

Qu'est-ce que ça te fait?

CANIGOU.

Tiens! est-ce que mon père, Sébastien Canigou, n'était pas jardinier chez lui?.. C'est à cause de cela que vous m'avez pris chez vous!

DIDIER.

Eh bien?

CANIGOU.

Eh bien! quand ça devrait me coûter un peu cher, je viens vous demander s'il faut que je prenne le deuil? l'habit noir?

DIDIER.

Toi?

CANIGOU.

Il est vrai que cet habit-là pourra aussi me servir pour mon mariage.

DIDIER.

Toi, le deuil!.. et à quoi bon?

CANIGOU.

Parce que M. Raymond était mon parrain.

DIDIER, stupéfait.

Son parrain!

CANIGOU.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Mon vrai parrain! et pour lui que j'honore,
J' veux prendr' le deuil!.. avant tout cependant,
Instruisez-moi d'un détail que j'ignore :
Si mon parrain, dedans son testament,
Ne laisse rien à son filleul qui l'aime.
Il n'est pas just' que je le pleure ici:

J'ai bien assez d' m'affliger pour moi-même,
Sans êtr' forcé de m'affliger pour lui.

DIDIER, le prenant par la main.

Es-tu bien sûr de ce que tu me dis là ?

CANIGOU.

Certainement !

DIDIER.

Tu es le filleul de Raymond ?

CANIGOU.

Et depuis longtemps ! (A demi voix.) Est-ce qu'il y a quelque chose pour moi ?

DIDIER.

Quelle preuve en as-tu ?

CANIGOU.

D'abord, son nom qu'il m'a donné... rien que cela ! (A demi voix.) Combien y a-t-il ?

DIDIER.

Tu te nommes Charles ?

CANIGOU.

Charles Canigou, dit Charlot... mais sur mon extrait de baptême il y a Charles, vous le verrez !

DIDIER.

Mais alors ta mère était ?..

CANIGOU.

Certainement... sa jardinière ; Jacqueline, la jolie jardinière, comme on disait alors ; une beauté dans son temps, parce qu'à présent... (A demi voix.) Est-ce qu'il y aurait aussi quelque chose pour elle ?.. Ça serait juste ! vu qu'il a eu des torts à son égard.

DIDIER.

Des torts ?

CANIGOU.

Je m'en souviens !.. moi qui suis venu au monde dans la maison !.. même que j'y ai été élevé jusqu'à l'âge de trois ans. D'abord, il nous aimait bien, mon parrain... moi et maman la belle Jacqueline !.. Pour le papa Canigou, il ne pouvait pas le sentir ; et puis, un jour, voilà qu'il nous met tous à la porte... Ce n'était pas bien... mais s'il se repent, s'il répare cela aujourd'hui... A combien ça se monte, son repentir ?

DIDIER, avec émotion.

Je te le dirai; va seulement me chercher ton extrait de baptême!

CANIGOU.

Je l'ai là-haut avec mon livret... et mes autres papiers... Tout ce que je demande seulement, je ne suis pas exigeant, c'est que ça aille à cinq mille francs... vous savez pourquoi?

DIDIER, de même.

Si tu es ce que je crois, ce sera plus encore!

CANIGOU.

Quinze?

DIDIER.

Sois tranquille.

CANIGOU.

Ou bien trente!..

DIDIER, avec impatience.

Comme tu voudras!

CANIGOU.

C'est qu'alors j'en voudrais soixante... je l'aimerais mieux!..

DIDIER, de même.

Qu'à cela ne tienne... ce que je t'ai dit doit te suffire.

CANIGOU.

Non pas!.. parce que vous comprenez bien que si ça peut s'élever jusqu'à la centaine... Cent, voyez-vous, c'est un compte rond!

DIDIER, avec colère.

Je ne te dis pas non... Va me chercher ce que je te demande... et nous verrons.

CANIGOU, hors de lui.

J'y vas... je reviens!.. Cent mille francs... est-il possible!.. c'est là ce qu'il me fallait!.. J'ai donc enfin le nécessaire!..

CANIGOU.

AIR : *Pardon, car je crois voir.*

Ah! quel événement!
C'est donc pour moi le testament;
Le ciel me devait ce présent!
Si longtemps indigent,
C'est donc mon tour! j'ai de l'argent,
Je suis riche à présent.
Je puis, comme eux, je puis être insolent;

J'ai des écus, je suis riche à présent :
Saluez-moi, j'ai de l'argent!

DIDIER, à part.

Dieu! quel événement!
Fortune ou hasard inconstant,
Vous changez tout en un instant!
O pouvoir de l'argent!
Pour sa raison je crains vraiment,
Tant son bonheur est grand!
Allons, modère un tel enivrement.
Pour sa raison, je tremble en ce moment.

CANIGOU, à Montmorin qui entre.

Vous m'aid'rez, monsieur le notaire,
A placer mes fonds... Ah! grands dieux!
J' n' peux plus épouser la mercière,
Il me faut quelque chose de mieux.

MONTMORIN.

Qu'a-t-il donc?

CANIGOU.

Ce que j'ai?

ENSEMBLE.

Ah! quel événement, etc.

DIDIER.

Dieu! quel événement!
Fortune ou hasard inconstant.

MONTMORIN.

Dieu! quel extravagant!
Que rêve-t-il en ce moment?
Que parle-t-il de testament?
En lui quel changement!
Non, je ne conçois rien, vraiment.
A son air insolent!
Pour sa raison je crains en ce moment.
Réponds! réponds! d'où vient ce changement.

(Canigou sort.)

SCÈNE VII.

MONTMORIN, DIDIER.

MONTMORIN, regardant sortir Canigou.

Qu'est-ce qu'il dit?.. qu'est-ce qu'il dit?.. lui, compris dans le testament... Mais ce testament que voici... que je vous apporte, je l'ai assez étudié, Dieu merci!.. c'est moi qui l'ai fait...

qui l'ai écrit sous la dictée de Raymond, et vous verrez qu'il n'y est pas même question de M. Canigou ni de sa famille.

DIDIER.

En vérité ?

MONTMORIN.

Ce qui était juste!.. Des ingrats!.. des fainéants qui ont tous mal tourné, à commencer par celui-ci qui ferait le plus mauvais usage de sa fortune.

DIDIER.

Vous croyez ?

MONTMORIN.

Et Raymond, qui le connaissait, était bien décidé à ne lui rien laisser... c'était son intention.

DIDIER, vivement.

Il vous l'a dit ?

MONTMORIN.

Je vous le jure!

DIDIER, avec un mouvement de joie.

Ah!.. (Se reprenant.) Il me semble cependant qu'il ne pouvait pas... que l'on ne peut pas se dispenser de faire quelque chose pour lui... ne fût-ce qu'à cause...

MONTMORIN.

De quoi ?

DIDIER.

De son titre!.. Il paraît qu'il est filleul de Raymond.

MONTMORIN.

Belle raison!.. il n'est pas le seul!..

DIDIER, vivement.

Vous en connaissez d'autres ?

MONTMORIN.

Certainement!..

DIDIER.

Et lesquels ?

MONTMORIN.

Mon fils d'abord!..

DIDIER.

Votre fils?.. à vous ?

MONTMORIN.

Mais oui... à moi!.. puisque je vous dis mon fils.

DIDIER.

J'ai cru qu'il se nommait Étienne, comme vous ?

MONTMORIN.

Charles-Étienne, s'il vous plaît?

DIDIER.

Charles!..

MONTMORIN.

Comme son parrain, dont j'étais, vous le savez, le compatriote et l'ami... Raymond avait été le témoin de notre mariage, et ma femme, madame de Montmorin, voulut absolument qu'il fût le parrain de notre premier... ce à quoi il se prêta de fort bonne grâce!.. Tant que nous demeurâmes à Marseille... il fut constamment l'intime de la maison... nous ne nous quittions pas... C'est lui qui m'a prêté les fonds nécessaires pour m'acheter une charge superbe, ici... à Cherbourg... sans cela, nous ne nous serions jamais séparés!

DIDIER, troublé et regardant Montmorin.

Comment! ce serait?

MONTMORIN.

L'exacte vérité... et ce qui nous a même étonnés... madame de Montmorin et moi... c'est qu'il n'ait rien laissé à Charles, notre fils, qu'il aimait beaucoup... mais beaucoup... car j'ai une vingtaine de lettres... où il ne l'appelle... que son bien-aimé filleul... son cher enfant!..

DIDIER, dont l'émotion va toujours en augmentant, s'écrie tout à coup.

Eh bien!.. donc, s'il faut vous l'avouer...

MONTMORIN.

Quoi? qu'avez-vous?

DIDIER, s'arrêtant.

Rien!

MONTMORIN.

Que vouliez-vous m'avouer?

DIDIER, cherchant à déguiser son trouble.

Que j'aurais grand désir de voir ces lettres, si bonnes et si affectueuses... de mon ami Raymond... et dès que vous pourrez me les remettre... me les confier...

MONTMORIN.

Parbleu! dès aujourd'hui! J'étais venu vous communiquer ce testament en allant à la chambre des notaires... où nous avons aujourd'hui des élections... ça ne sera pas long... j'aurai encore le temps de passer chez moi et de vous apporter, en venant dîner, ces lettres intimes.

DIDIER, lui serrant la main.

C'est bien! c'est bien! adieu!

SCENE VIII.

DIDIER, seul.

Qu'allais-je faire?.. Tout lui dire!.. Car c'est lui!.. je n'en doute plus... et je ne sais comment j'ai pu un instant penser à Canigou! Ce filleul... ce fils... c'est Charles de Montmorin... et j'allais, sans réfléchir, l'avouer à celui qui se croit son père! En ai-je le droit? et cela m'est-il permis? Quand heureux et confiant il croit à la fidélité de sa femme... irai-je faire tomber le voile qui couvre ses yeux... lui prouver que depuis vingt-cinq ans il est trahi... arracher de son cœur son amour pour son fils... ou plutôt lui ravir son enfant?.. Et pourquoi?.. pour ajouter à ses richesses... lui qui est déjà si riche!.. Pour lui faire acheter au prix de son honneur... une fortune que je ne peux... que je ne dois pas lui rendre... (Se levant avec explosion et comme à lui-même.) Non! dis plutôt la vérité... Dis que tu veux la garder!.. Ne cherche plus à te mentir à toi-même, avoue que tous ces raisonnements que tu te plais à entasser, ces vaines subtilités auxquelles tu ne crois pas, sont autant d'armes que tu essayes à te forger contre ta conscience qui s'indigne et se révolte!.. (Avec force et conviction.) Eh bien, oui, fût-on le plus honnête homme du monde, on ne peut pas empêcher une mauvaise pensée de se présenter... mais on la repousse, on lutte, on combat! et l'on triomphe!.. (Il tombe comme épuisé sur le fauteuil qui est devant la table et trouve sous sa main le portefeuille vert que Canigou lui a remis dans le premier acte et qu'il soulève lentement.) Quand je disais ce matin qu'une mauvaise action est le plus lourd des fardeaux. Voilà une heure à peine que j'ai reçu cet héritage, et depuis une heure j'ai éprouvé plus de tourments et d'angoisses, plus de malheurs réels que dans ma vie entière... Je suis devenu cruel et méchant!.. j'ai repoussé ma fille, dont la présence me faisait rougir... et pourtant je n'étais coupable encore que par la pensée... Que serait-ce donc, mon Dieu!.. (Se levant avec calme et fermeté.) Oui, ma résolution est prise. Déchoir de sa position et l'avouer à tous les yeux, devoir cent mille écus et ne pouvoir les payer, perdre enfin ses rêves de bonheur et d'avenir est bien terrible, mais perdre sa propre estime est plus

terribe encore, et le plus grand des malheurs, c'est d'être malhonnête homme.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Arrière donc, crainte inutile
Que je ne dois plus écouter ;
Arrière, sophisme futile...
Que l'intérêt me faisait adopter.
Oui, quoi qu'il doive m'en coûter !..
Que mon destin me soit ou non funeste,
L'honneur me dit : La route est là !
Quoi qu'il advienne, suivons-la,
Et Dieu se chargera du reste.

SCÈNE IX.

DIDIER, DAUBRAY.

DAUBRAY.

Pardon ! Monsieur !

DIDIER, naturellement.

Qui êtes-vous, Monsieur, et que me voulez-vous ?

DAUBRAY.

C'est moi qui me suis présenté ce matin pour toucher une traite de six mille francs...

DIDIER, avec bonté.

Ah ! c'est juste... je vous reconnais maintenant... le compagnon de voyage de ma fille ?... mais cette traite, on vous l'a payée.

DAUBRAY.

Aussi n'est-ce pas une réclamation que je vous adresse, mais un service que je viens vous demander.

DIDIER.

Un service ?.. parlez, Monsieur, parlez.

DAUBRAY.

Je vous avouerai franchement ma position comme j'en parlerais à mon père... Dans quelques instants je dois me battre... j'ai une affaire d'honneur !

DIDIER.

Un duel ?...

DAUBRAY.

Oui. Il s'agit d'une personne que j'aime... on me la dispute... je suis marin... j'ai provoqué mon rival... il m'attend.

DIDIER.

Mais que puis-je faire pour vous?

DAUBRAY.

Recevoir en dépôt la somme que j'ai touchée ici ce matin.

DIDIER, avec joie.

Et c'est à moi que vous venez confier...

DAUBRAY.

Ce modique capital qui est toute ma fortune et dont la destination est sacrée... Aussi regarderais-je comme une inappréciable faveur de pouvoir le placer sous la sauve garde de votre probité... Si l'on avait pu me citer un nom plus honorable que le vôtre, ce n'est pas vous que j'aurais importuné.

DIDIER, toujours plus ému.

Vous!.. importun?... non vous ne l'êtes pas... j'accepte votre dépôt, Monsieur, et je vous remercie de votre confiance!

DAUBRAY.

Voici les six mille francs... si le sort des armes m'est favorable... ce que je ne souhaite pas... je viendrai vous les réclamer... si je suis tué, vous voudrez bien les envoyer à cette adresse, celle de ma mère!..

DIDIER.

Vous avez une mère?.. et vous allez vous battre; voyons, jeune homme, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cela?

DAUBRAY.

Non, Monsieur.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Le sentiment qui vous inspire
Fait l'éloge de votre cœur;
Mais je n'ai qu'un mot à vous dire,
Monsieur, il y va de l'honneur,
L'honneur dont vous êtes l'apôtre!..
Et comme chacun tient au sien,
Quand vous gardez si bien le vôtre,
Laissez-moi défendre le mien.

DIDIER.

Je n'ai plus rien à objecter... je vais vous donner un reçu.

DAUBRAY.

Un reçu?.. de vous... Monsieur, de vous... Didier l'hon-

nête homme... ah! je croirais vous faire injure... je ne l'accepte pas, Monsieur!

DIDIER.

Mais, Monsieur...

DAUBRAY.

Non! non! je n'accepte pas!.. (Il sort.)

SCÈNE X.

DIDIER, avec joie.

Ma parole vaut un reçu, dit-il. Quoi! l'on aurait pour moi une telle considération... une telle confiance... (Levant les yeux au ciel.) Ah! la récompense ne s'est pas fait attendre. Merci! mon Dieu!

AIR : *Voltaire chez Ninon.*

Et j'aurais pu contre de l'or
Échanger la publique estime!
Non, non, c'est là mon vrai trésor,
Cherchons l'héritier légitime!
En ces lieux rien ne m'appartient,
Mais on m'y respecte, on m'honore...

(Apercevant Blanche.) Ma fille!..

Ma fille qui vers moi revient,
Une autre récompense encore!

SCÈNE XI.

DIDIER, BLANCHE.

DIDIER, à Blanche.

Ah! viens, mon enfant, viens donc auprès de moi.

BLANCHE, le regardant avec surprise.

Quel air de joie et de contentement!... et cette physionomie si heureuse... Quelle différence d'avec tout à l'heure!

DIDIER, souriant.

C'est vrai, je t'ai repoussée!

BLANCHE.

Et vous m'appelez maintenant.

DIDIER.

Oui, j'ai besoin de te voir... Si tu savais tout ce que j'ai souffert pendant une heure.

BLANCHE.

Je l'ai bien vu... et je me taisais, car je savais pour quelle raison.

DIDIER, avec effroi.

Toi!... grand Dieu!

BLANCHE.

Oui, c'était à cause de moi... à cause de cette lettre que je vous ai écrite.

DIDIER, vivement.

C'est cela même! tu l'as dit!

BLANCHE.

Vous ne m'en voulez donc plus?

DIDIER, avec tendresse.

Non, mon enfant!

BLANCHE.

Et ce que je vous demandais pour mon bonheur?...

DIDIER, de même.

Je te l'accorde!...

BLANCHE.

Vous consentez?...

DIDIER.

A tout ce que tu voudras... pourvu que tu m'embrasses.

BLANCHE, courant dans ses bras.

Ah! vous ne me repoussez plus maintenant... et puis, je le vois, vous avez arrangé tout cela pour le mieux... ah! que c'est bien!... que c'est beau à vous... d'autant que cela a dû vous coûter... (A part.) Mais ma lettre était si tendre et si pressante... qu'il n'a pu y résister... j'en étais sûre!

DIDIER, qui pendant ce temps s'est approché de la table en tournant le dos à Blanche.

Lisons donc cette lettre, et voyons ce que cela peut être. (Il la décachette sans que Blanche la voie.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CANIGOU.

CANIGOU, s'adressant à Didier qui lit la lettre de sa fille.

Ah! ce n'est pas sans peine!... ah! j'ai eu une peur!... j'avais beau chercher... je ne trouvais pas ce maudit chiffon de papier... je croyais l'avoir perdu!...

DIDIER, parcourant la lettre.

Ah! mon Dieu!

CANIGOU.

C'est ce que j'ai dit : ah! mon Dieu!... mais enfin... je l'ai retrouvé... et puis ce qui m'a encore retardé... j'ai couru chez la mercière...

BLANCHE.

Ta fiancée?

CANIGOU.

Pour lui dire franchement...

BLANCHE.

Que tu l'épouses?

CANIGOU.

Au contraire, que nous ne pouvons plus nous convenir, parce qu'il faut des époux assortis, et vu que j'ai cent mille francs!...

BLANCHE.

Lui?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MONTMORIN, qui est entré pendant les dernières paroles de Canigou.

MONTMORIN, riant.

Il y tient donc toujours?

CANIGOU, avec insistance.

Si j'y tiens!... ça n'est pas déjà trop de cent mille francs pour un homme seul... c'est le strict nécessaire!... à plus forte raison pour deux!

DIDIER, se retournant.

En vérité!

CANIGOU.

Je ne peux donc épouser qu'une personne qui en aurait autant... pour le moins!

DIDIER, avec force.

C'est donc deux cent mille francs qu'il te faut maintenant?

CANIGOU.

Oui, sans doute!

DIDIER.

Tu t'abuses... ce ne serait bientôt pas assez!

CANIGOU.

C'est possible! et si vous avez mieux...

DIDIER, lui montrant sur la table le testament.

Tiens! voilà deux millions!

TOUS.

Deux millions!...

MONTMORIN.

A lui?

DIDIER.

Oui, à lui! ou à vous!

MONTMORIN, stupéfait.

Plaît-il?

DIDIER.

Mon ami Raymond m'avait nommé son légataire universel, vous le saviez tous... (Tirant une lettre de sa poche.) Mais par une lettre... celle-ci, qui n'était adressée qu'à moi, qui n'est connue que de moi... il me prie de chercher... de découvrir quelqu'un qui le touche de très-près... et de remettre ses biens à cette personne, qui est à la fois son filleul...

MONTMORIN ET CANIGOU, s'avançant en même temps.

Son filleul!

DIDIER.

Et son fils?

MONTMORIN ET CANIGOU, reculant.

Son fils?

DIDIER, avec chaleur.

Prenez, arrangez-vous!... de plus, cent mille écus que je vous dois... Je travaillerai! je m'acquitterai!... Mais, en attendant, gardez cet héritage qui ne m'appartient pas... je le livre en vos mains. A présent les miennes sont pures!...

BLANCHE.

Ah! c'est beau!... c'est digne de vous, mon père!... vous êtes bien *Didier l'honnête homme!*

DIDIER, à part, avec satisfaction.

Oui, oui... maintenant!... (Il remonte vers le fond avec Blanche, Canigou et Montmorin sont restés tous les deux immobiles et muets de surprise.)

CANIGOU, à part, après un instant de silence.

Comment!... il serait possible!...

MONTMORIN, à part.

Quoi... serait-ce vrai!...

CANIGOU, à part.

Et ça ne m'était pas venu à l'idée!

MONTMORIN, à part.

Et je ne m'en étais jamais douté!

CANIGOU, à part.

Mais c'est évident!...

MONTMORIN.

Mais j'y vois clair maintenant!

CANIGOU.

C'est sûr! c'est bien moi!

MONTMORIN, vivement.

Qu'en savez-vous, Monsieur?

ENSEMBLE.

AIR : *Cœur infidèle, cœur volage* (BLAISE ET BABET).

CANIGOU.

C'est indigne!..

MONTMORIN.

C'est infâme!..

Pour sa mère!..

CANIGOU.

Pour sa femme!

TOUS DEUX.

Il réclame!.. (*bis.*)

(Le morceau s'interrompt.)

DIDIER, qui pendant l'ensemble s'est mis à relire la lettre de Raymond qu'il tenait toujours à la main.

Arrêtez, Messieurs!.,. et calmez-vous!... (S'avançant.) Plus je relis cette lettre... et plus il me semble que le malheur que vous ambitionnez si ardemment n'appartient ni à l'un ni à l'autre!

MONTMORIN, vivement.

Qu'osez-vous dire?

CANIGOU, d'un air fâché.

Par exemple, je voudrais bien voir...

DIDIER.

« Si je reviens à la santé, » m'écrit Raymond, « et si je retrouve la mère de mon fils... je l'épouserai... »

CANIGOU ET MONTMORIN.

Est-il possible?..

DIDIER, frappant sur la lettre.

C'est écrit... (S'adressant à Canigou.) Or, il ne pouvait avoir

l'idée d'épouser ta mère qui est mariée!.. (A Montmorin.) ni votre femme qui l'est aussi!..

MONTMORIN, à demi voix et d'un air de regret.

C'est vrai!..

DIDIER.

Il faut donc qu'il y en ait quelqu'autre?..

CANIGOU.

Qu'un seul! qui a été tué à la guerre, même qu'il en est mort!.. le fils de cette Maria.

MONTMORIN.

Sa dernière maîtresse? Maria la Génoise!.. une intrigante!..

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DAUBRAY, qui est entré sur ces derniers mots.

DAUBRAY, s'avançant rapidement.

Qui ose insulter ma mère!..

TOUS.

Sa mère!..

DIDIER, courant à la table et prenant la lettre que Daubray lui avait donnée et jetant les yeux sur l'adresse.

Oui... Maria Daubray, à Gênes... (A Daubray.) Monsieur, voici le dépôt que vous m'avez confié... et de plus, ce qui vous appartient, l'héritage de Charles Raymond, votre père!..

DAUBRAY, avec émotion et levant les yeux au ciel.

A moi! ô ma mère! (Regardant Montmorin.) Mais il semblerait que j'eusse deviné l'insulte qu'on voulait lui faire ici... (S'avançant vers Montmorin.) Monsieur, je viens de me battre avec votre fils!

MONTMORIN.

Mon Charles!.. (Se reprenant.) Non, mon Étienne!

DAUBRAY.

Rassurez-vous!.. il existe!.. et s'est dignement conduit... C'est un noble jeune homme; car c'est de lui-même, et après le combat, qu'il m'a cédé ce qu'il ne pouvait m'accorder auparavant!.. (Faisant un pas vers Didier.) Monsieur Didier, je suis sans famille... je n'ai pas d'autres parents que ma mère... mais je suis officier de marine et je suis riche, dites-vous... je vous demande la main de votre fille.

DIDIER, étonné.

Vous, Monsieur?.. une demande si brusque, si inattendue...

BLANCHE, bas à son père.

Pas tant!.. c'était celui dont je vous parlais dans ma lettre.

DIDIER, souriant.

C'est différent!.. (A Daubray.) Je vois, Monsieur, que vous étiez accepté d'avance.

CANIGOU.

Ah çà, et moi?.. qu'est-ce qu'il me reste?

DIDIER.

Les mille francs que tu demandais ce matin pour être heureux!..

CANIGOU, avec désespoir.

Ah! quel malheur?.. (Avec colère.) Voilà une injustice du sort!.. en voilà une!.. avoir possédé deux millions, et n'avoir plus rien!.. pas même le nécessaire.

CHŒUR FINAL.

AIR :

On a mieux que l'opulence,
Tant que le cœur reste pur;
La paix de la conscience
Est le trésor le plus sûr.

FIN DE DIDIER L'HONNÊTE HOMME.

O AMITIÉ!..

OU

LES TROIS ÉPOQUES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

En société avec M. Varner.

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 14 novembre 1848.

PERSONNAGES

LÉOPOLD GONDRECOURT.	3 amis.	MATHIEU, bonnetier.
BERNAVILLE.		MADELAINE, servante de restaurant.
DUBUISSON.		

La scène se passe à Paris, dans le jardin du restaurant de la Pomme-d'Or.

ACTE PREMIER.

Le jardin d'un restaurant. Au milieu du théâtre un maronnier de dimension ordinaire sous lequel une table est mise avec quatre couverts. A gauche, un berceau de vigne ; à droite, l'entrée du restaurant.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. MATHIEU, puis MADELAINE.

MATHIEU, entrant au fond.

C'est bien ici, sur le boulevard Popincourt, le restaurant de la *Pomme-d'Or* dont j'ai entendu parler à ces jeunes gens... le beau jardin qui tient au restaurant, le marronnier sous lequel on dîne... (Lisant la carte qui est sur la table.) Carte du jour... 30 juillet 1828... Holà! quelqu'un!

MADELAINE, sortant du restaurant avec une pile d'assiettes, traverse le théâtre et va déposer ses assiettes sur une table à gauche.)

Voilà!.. voilà!

MATHIEU.

Jusqu'à la petite servante bretonne, dont le nom est si souvent répété, Madelaine, je crois...

MADELAINE, se retournant.

Qui m'appelle? Tiens, c'est monsieur Mathieu!

MATHIEU.

Tu me connais!..

MADELAINE.

Monsieur Mathieu, le plus riche marchand bonnetier de la rue Saint-Martin... je suis une pratique! c'est chez vous que je me fournis; mais vous n'êtes pas souvent au magasin... toujours dans votre arrière-boutique.

MATHIEU.

Avec mes livres de comptes! c'est moi qui tiens les écritures, les factures et la caisse...

MADELAINE.

Et c'est mademoiselle Hélène, votre fille, qui tient le comptoir et qui s'y entend joliment.

MATHIEU.

N'est-ce pas?

MADELAINE.

Comme elle est gracieuse, avenante, accommodante! ça n'est pas parce que c'est une payse... et qu'elle est née comme moi à Morlaix.

MATHIEU.

Ah! tu es de Morlaix?...

MADELAINE.

Madelon Helgoet... la fille au charpentier, près le port... à côté de la maison où mam'selle Hélène a été en nourrice.

MATHIEU.

La maison blanche.

MADELAINE.

D'où on voit la rivière de Morlaix qui est si belle; nous en parlions l'autre jour encore avec mam'selle Hélène, qui en avait les larmes aux yeux... ce qui est cause qu'elle ne veut jamais de mon argent.

MATHIEU.

Elle a raison!

MADELAINE.

Toute l'année dernière elle m'a fait crédit.

MATHIEU.

Elle a bien fait.

MADELAINE.

Et au jour de l'an elle m'a donné quittance pour mes étrennes... Vous n'avez pas vu ça dans vos livres de comptes?

MATHIEU.

Non, mais j'approuve! tout ce que fait Hélène est bien fait. Si tu savais, Madelaine, que cette enfant-là est un ange...

MADELAINE.

On s'en doute bien un peu, rien qu'à sa figure, qui est si jolie!...

MATHIEU.

J'ai été obligé, vu la foule des admirateurs, de mettre des verres dépolis à la boutique; aussi tu penses bien que je ne l'avais pas élevée pour rester dans un comptoir. Elle a eu les meilleurs maîtres, parce que dès qu'il s'agissait de ma fille, de ma fille unique, je ne regardais pas à la dépense. Ils disent tous : Mathieu Dauray a cent mille écus de bien... ils pourraient dire le double qu'ils n'en approcheraient pas.

MADELAINE.

AIR : *Patrie, honneur.*

Ainsi, Monsieur, s'il v'nait à l' désirer,
Dans le grand moud' pourrait faire figure?

MATHIEU.

Oui, j'aurais pu, certes, me retirer;
Mais l'habitude est une autre nature.
Dans la boutique où j'ai su m'enrichir,
J' vends maintenant des bas pour mon plaisir.

Ce qui ne m'empêche pas de rêver pour ma fille quelque chose d'élevé, de brillant, comme qui dirait un duc, un baron, ou un agent de change...

MADELAINE.

Eh bien!

MATHIEU.

Eh bien... quand j'ai eu perdu ma pauvre femme, Hélène a déclaré qu'elle ne me quitterait pas; que je ne pouvais pas vivre hors de ma boutique, ce qui est vrai; qu'alors elle y vivrait avec moi, qu'elle s'établirait au comptoir... ce qu'elle a fait!.. une fille qui sait l'anglais, l'italien, et tous ses auteurs français! une fille qui joue du piano et fait des romances le dimanche, quand elle est toute seule!.. Passer sa semaine entière à vendre des bas de soie, de fil ou de coton et à dire aux pratiques : quatre au pied, cinq au talon!.. ça n'est pas possible!.. je ne dois pas le souffrir. Je veux qu'elle se marie... je le veux, et je suis Breton!

MADELAINE.

Alors il n'y a pas moyen qu'elle vous tienne tête.

MATHIEU.

Aussi elle a fini hier par consentir, à condition que je choisirais un gendre qui vivra avec nous, dans notre maison... c'est là le difficile.

MADELAINE.

Vous ne trouvez pas?

MATHIEU.

Si vraiment... elle m'a aidé... il y a quelqu'un qu'elle aime...

MADELAINE.

En vérité!..

MATHIEU.

Quelle aime beaucoup et qui lui convient fort... mais qui... à moi... ne me convient guère.

MADELAINE.

Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

MATHIEU.

Si... si, un brave jeune homme!

MADELAINE.

Est-ce qu'il n'aurait pas assez de fortune?

MATHIEU.

Pas un sou... mais ça m'est égal. Je t'ai dit que ma fille l'aimait. Ce qui m'inquiète, ce qui m'effraie, c'est autre chose!.. Écoute-moi, Madelaine, tu es une bonne fille, une payse... et puis il n'est pas défendu à un père de prendre des informations : je venais aujourd'hui... ici... d'abord pour dîner, parce qu'il faut toujours qu'on dîne.

MADELAINE.

On va vous servir (Criant.) Le numéro 4. (A Mathieu.) C'est le cabinet le plus soigné dans l'intérieur.

MATHIEU.

C'est bien!

MADELAINE.

Quoiqu'il y ait des habitués qui préfèrent dîner en plein air... dans le jardin.

MATHIEU.

Je le conçois, surtout de ce temps-ci... et si je me plaçais là, sous ce marronnier?...

MADELAINE.

Impossible! c'est aujourd'hui le 30. (Lui montrant le journal qui est sur la table.) La place est retenue d'avance pour quatre personnes qui vont venir... leur couvert est déjà mis!

MATHIEU.

Et quelles sont ces quatre personnes? c'est justement là ce que je voulais te demander!

MADELAINE.

Quatre jeunes gens, quatre amis intimes, qui ont étudié ensemble dans le même collége, où ils étaient inséparables; et depuis, quoiqu'ils aient pris chacun des états différents, ils continuent à s'aimer, et tous les mois, le 30, ils se réunissent et viennent dîner ici ensemble! cent sous chacun, le vin compris, ça n'est pas chèr; mais ils s'amusent et ils rient à trente francs par tête pour le moins!

MATHIEU.

En vérité?

MADELAINE.

Ils se racontent toutes leurs affaires, leur projets, leurs espérances, enfin toutes leurs aventures... et il y en a souvent de drôles... je suis obligée de les entendre, c'est moi qui les sers! Ils n'ont pas encore fait fortune, il s'en faut, mais ils commencent! L'autre mois, par exemple, l'un d'eux n'avait pas de quoi payer son terme; les autres se sont cotisés pour lui faire sa somme; la semaine d'avant, c'était plus drôle... il n'y en avait qu'un d'entre eux qui eût un bel habit noir tout neuf, et ils étaient invités tous les quatre au même bal, chez un ministre qui les protége!

MATHIEU.

Comment ont-ils fait?

MADELAINE.

Ils y ont été l'un après l'autre, pendant que les trois quarts de la bande attendaient et faisaient antichambre dans un fiacre, en manches de veste... il y en avait même un qui ne revenait plus, parce qu'il dansait avec une belle dame, vous comprenez!..

AIR de *l'Apothicaire.*

Faut les voir, à chaque festin,
Ensemble lutter de folie,
Et se tenant tous par la main,
S'élancer gaîment dans la vie!

L'argent, les dettes, le crédit,
Tout est commun... c'est leur système...
N'ayant pour quatr' qu'un seul habit,
La poche doit être la même !
N'ayant pour eux qu'un seul habit,
La poche, etc.

MATHIEU.

C'est tout simple !

MADELAINE.

Et tous les mois, ils viennent jurer ici de s'entr'aider; de se soutenir, de s'aimer toujours... et ils finissent chaque dîner en buvant à l'amitié, ce qui leur coûte une bouteille de champagne de supplément.

MATHIEU, avec un soupir.

Ça me rappelle mon ami Kerkadec, de Brest, avec qui nous avons bu tant de fois, à la vie et à la mort... et quatre ans après...

MADELAINE.

Il n'était plus?

MATHIEU.

Si! nous plaidions l'un contre l'autre pour vingt-cinq balles de coton avariées... qu'il ne voulait par reprendre.

MADELAINE.

C'est possible! mais plus tard on se retrouve.

MATHIEU.

C'est vrai : je l'ai retrouvé au bout de trente ans, l'année dernière... c'est lui qui m'a empêché d'être nommé au tribunal de commerce.

MADELAINE, allant à la table.

Des Bretons!.. je ne dis pas! cela tient à ses idées... mais ici... (Elle va chercher le vin à gauche.)

MATHIEU, allant à la table.

C'est bien différent... Mais apprends-moi quels sont ces jeunes gens. (Montrant la première place à droite.) Celui-ci?

MADELAINE.

C'est M. Bernaville! c'est un avocat! qui n'a pas encore de causes, mais qui a joliment du talent... et il parle, il parle avec tant d'habileté et d'entrain, qu'il m'a souvent persuadé que le vin rouge était du vin blanc... à moi qui tenais la bouteille à la main! (Montrant le couvert en face du premier.) Celui-

ci, c'est M. Dubuisson, qui est commis chez un agent de change; c'est un grand calculateur, et pour devenir le premier financier de son époque, il ne lui manque que des finances... le fait est que quand c'est lui qui additionne la carte, il y trouve toujours des erreurs de compte à l'avantage de la société. (Posant la main sur un troisième couvert, à côté du premier en face.) Quant au troisième, M. de Mailly, c'est un malin, comme ils disent, qui est dans la diplomatie. Il est surnuméraire aux affaires étrangères, et il paraît prouvé, c'est l'opinion de ses amis, qu'il sera un jour ambassadeur ou président du conseil... Pour aller jusque-là, et comme amateur seulement, il fait des vaudevilles!

MATHIEU.

En vérité!

MADELAINE.

A ce qu'il dit... avec son autre ami... (Posant la main sur un dernier couvert, à côté du dernier indiqué.) celui-ci, M. Léopold Goudrecourt, le quatrième!

MATHIEU, avec émotion.

Ah! M. Léopold...

MADELAINE, revenant en scène.

Vous le connaissez?

MATHIEU.

Il demeure dans ma maison, c'est mon locataire... Quand il est venu me louer mon petit cinquième sous les toits, chacun me disait : Prenez garde à vous! c'est un auteur de vaudevilles...

AIR : *Ces fleurs sont là.*

« Propriétaires, redoutez
« La littérature élevée!
« De plusieurs termes contestés
« Votre maison sera grevée! »
Et cet auteur, si haut perché,
M'a pourtant payé sans obstacles;
Et m'a par-dessus le marché,
Donné deux billets de spectacle.

pour ma fille et pour moi, ce qui m'a touché.

MADELAINE.

Vous voyez bien.

MATHIEU.

Et dernièrement, il m'a loué mon troisième qui se tou-

vait vacant, voulant absolument me payer six mois d'avance... ce qui m'a étonné, j'en conviens.

MADELAINE.

Pas moi... car M. Léopold... est un homme d'ordre! si bon, si aimable et aussi généreux... que s'il n'avait que des dettes!

MATHIEU.

Tu es sûre de ce que tu me dis là?

MADELAINE.

J'en réponds. Il me demande souvent de lui chanter des airs bretons, qu'il emploie dans ses vaudevilles... cela lui sert... et alors nous causons... et je lui parle de Morlaix, de la Bretagne, de Jean Poulawenne, le matelot, que je ne pourrai épouser que dans quinze ans au plus tôt... quand j'aurai gagné ici, à Paris, quinze cents francs, qu'il nous faut pour nous établir aubergistes au pays... Dame! cent francs par an!.. Tiens, m'a-t-il dit, je viens, grâce au ciel, d'avoir un succès sur lequel je ne comptais pas, partageons... cela t'avancera toujours de cinq ans!..

MATHIEU.

Est-il possible!

MADELAINE.

Oui, Monsieur, oui, il m'a donné cinq ans, en ajoutant : que les succès continuent et nous abrégerons encore la distance. Aussi je m'informe de toutes ses pièces, et je m'y intéresse plus que lui encore!.. on en donne une ce soir, une première représentation, en deux actes. Si j'étais de vous, j'irais après mon dîner.

MATHIEU.

Merci!

MADELAINE.

Et j'applaudirais de toutes mes forces!

MATHIEU.

Laisse-moi donc!

MADELAINE.

Puisque c'est votre locataire et que vous tenez, à ce qu'il paraît, à être au fait de tout ce qui le regarde.

MATHIEU.

Ce n'est pas moi! (*A demi voix.*) C'est ma fille!

MADELAINE.

Mademoiselle Hélène?

MATHIEU.

Eh oui!.. en descendant de chez lui ou en y remontant, il passe toujours par la boutique... ils causent ensemble... Hélène a dû savoir... de la conversation...

MADELAINE.

Et lui aussi...

MATHIEU.

Je conçois qu'il lui paraisse plus aimable que tous nos commis, ou même que les marchands bonnetiers qui forment le fonds de notre société. Moi-même, qui suis un peu simple, je ne serais pas fâché, en un sens, d'avoir pour gendre un homme d'esprit.

MADELAINE.

Vous avez raison... il faut croiser les races.

MATHIEU.

N'est-ce pas?.. il faut croiser les races... mais c'est son état qui m'effraye... pour le bonheur d'Hélène... car enfin, ces auteurs, c'est toujours dans les coulisses... et il y a là des personnes si séduisantes!

MADELAINE.

Je ne dis pas non!

MATHIEU.

Crois-tu qu'il ait jamais tourné de ce côté-là?

MADELAINE.

Ah! dame! vous m'en demandez tant!

MATHIEU.

C'est vrai, c'est vrai... je saurai... je m'informerai... occupe-toi d'abord de mon dîner.

MADELAINE.

Oui, Monsieur, vous allez être servi. C'est ce qu'il faut à M. Léopold, ça lui fera un beau-père excellent. (Elle sort à droite.)

SCÈNE II.

MATHIEU, seul.

Plus je prends d'informations, plus cela me convient... et je suis heureux que cela me convienne, car après tout ma pauvre Hélène l'aime de tout son cœur... et si je refusais, si je disais non: elle obéirait sans se plaindre, je la connais; mais elle en mourrait... et je ne veux pas qu'elle meure! je

le lui donnerai! le difficile maintenant est d'entamer cette affaire-là... je ne peux pas, de but en blanc, lui jeter mes cent mille écus et ma fille dans les bras, et s'il avait d'autres idées, d'autres projets, exposer mon enfant à l'affront d'un refus... il faut conduire cela habilement et le faire sonder par un tiers, par un ami... à moi... ou à lui... M. de Mailly, par exemple, vient souvent à la maison voir Léopold...

AIR du *Dieu des bonnes gens.*

L'idée est bonne, à part moi, je m'en flatte,
Confions-lui ce rôle délicat!
En qualité d'apprenti diplomate
Il est adroit; d'abord c'est son état!
Et comme auteur, si j'en crois ses ouvrages,
A son savoir, je puis avoir recours :
Il doit, parbleu, s'entendre en mariages :
Il en fait tous les jours.

C'est dit : je l'inviterai cette semaine, mercredi ou jeudi à dîner, ici, avec moi, en tête à tête... et entre la poire et le fromage, comme disaient nos aïeux, nous entamerons notre négociation matrimoniale!

SCÈNE III.

MATHIEU, MADELAINE, entrant.

MADELAINE.

Le dîner de Monsieur est servi!

MATHIEU.

Je crois que j'y ferai honneur... j'ai toujours faim, quand je suis content.

MADELAINE.

Et Monsieur a faim?

MATHIEU.

C'est vrai!.. tu me garderas pour demain, mercredi, le numéro 4 et un petit dîner fin et succulent... j'y rêve déjà!

MADELAINE, à part.

Avant d'avoir mangé celui d'aujourd'hui... Quel gastronome ça fait!

MATHIEU, revenant sur ses pas.

Pour deux, entends-tu bien, pour deux...

MADELAINE.

Oui, Monsieur! (Mathieu sort par la porte à droite, Madelaine re-

gardant par la gauche.) J'entends rire et chanter, ce sont ces Messieurs.

SCÈNE IV.

MADELAINE, LÉOPOLD, BERNAVILLE, DUBUISSON.

ENSEMBLE.

AIR : *Réveillons, réveillons l'amour et les belles!* (DOMINO NOIR.)

L'amitié, l'amitié sous ses douces chaînes,
Tous les mois, tous les mois vient nous réunir.

LÉOPOLD, seul.

Dissipant les craintes soudaines,
Dont chaque jour peut s'obscurcir,
L'amitié console nos peines...
L'amitié les change en plaisir!..

ENSEMBLE.

Qu'entre nous tout soit de moitié!
Vive la joie et l'amitié!

LÉOPOLD.

Voilà de l'exactitude... nous rencontrer tous les trois presque à la porte du restaurant.

DUBUISSON.

Nous autres financiers nous sommes exacts en tout.

BERNAVILLE.

Quand il est six heures et que tu as faim!..

DUBUISSON.

C'est vrai, monsieur l'avocat. Et vous?

BERNAVILLE.

L'appétit de la basoche... affamé comme un clerc d'avoué... j'ai plaidé ce matin.

DUBUISSON.

Ah bah!

LÉOPOLD.

Vivat! tu as gagné?..

BERNAVILLE.

J'ai perdu... aussi je marchais avec humeur rêvant à l'arrêt du tribunal que je maudissais, lorsque j'entends derrière moi s'avancer un monsieur qui fredonnait entre ses dents :

LÉOPOLD, chantant.

« Ah! quel plaisir d'être avocat!... »

(Parlant.) C'était moi!.. travaillant de mon état, travaillant

en marchant, en causant, en dormant! travaillant partout.., excepté à table... La belle Madelon se dispose-t-elle à servir?

MADELAINE.

On n'attend plus que votre autre ami, M. de Mailly.

BERNAVILLE.

Notre diplomate! qui vient toujours le dernier...

DUBUISSON.

Aujourd'hui il ne viendra pas du tout.

LÉOPOLD.

Pas possible!

BERNAVILLE.

C'est la première fois qu'un de nous quatre manquerait au rendez-vous.

DUBUISSON.

Il est passé ce matin au bureau de mon agent de change pour m'en prévenir; il est obligé de dîner aujourd'hui chez son chef de division.. de qui dépend l'avancement et les gratifications.

BERNAVILLE.

C'est différent!

LÉOPOLD.

Non, c'est mal! il fallait envoyer promener le chef de division... et ses gratifications. Moi, j'aurais refusé!

DUBUISSON.

Toi, auteur de vaudevilles, qui ne calcules pas; mais lui!.. un diplomate!

BERNAVILLE.

C'est vrai! il faut bien qu'il s'exerce, qu'il apprenne...

DUBUISSON.

Et il commence... en acceptant, malgré lui, le dîner de son chef...

BERNAVILLE.

Qui ne vaudra pas le nôtre!

LÉOPOLD.

Vous avez raison : il est plus à plaindre qu'à blâmer... et puis en amitié, il faut de l'indulgence... A table donc!

MADELAINE.

Et le dîner qui est commandé pour quatre?

BERNAVILLE.

Je mangerai pour deux.

DUBUISSON.

C'est ce que nous appelons une balance de compte.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

BERNAVILLE.

Je prétends que chacun ici,
Grâce à mon appétit terrible,
De l'absence de notre ami,
S'aperçoive le moins possible.

DUBUISSON.

Joli moyen !

BERNAVILLE.

Sans contredit.

DUBUISSON.

L'erreur à ton calcul préside.
(Riant.)
Tu veux combler un déficit,
Et tu vas augmenter le vide.

LÉOPOLD.

Bravo!.. comme c'est banquier! Quant à moi, je ne voudrais pas vous presser, mais il est bientôt six heures, et j'ai ce soir une première représentation où je voudrais bien vous conduire.

BERNAVILLE.

C'est de droit... notre place est au parterre.

MADELAINE, bas, à Léopold.

Êtes-vous content, Monsieur ? Avez-vous de l'espoir? ça va-t-il bien?

LÉOPOLD, de même.

Pas trop ! j'ai grand'peur ! la répétition a été mal...

MADELAINE, de même.

C'est votre faute!... pourquoi que vous ne mettez pas là-dedans... des choses drôles... des mots bien spirituels... il est peut-être encore temps d'en larder quelques-uns.

LÉOPOLD.

Elle est étonnante celle-là!.. elle croit que ça se pique comme une perdrix et qu'on est toujours en train... à jeun surtout.

MADELAINE, lui montrant la soupière qu'un garçon vient d'apporter.

Le potage est servi!

TOUS TROIS, allant s'asseoir.

C'est bien heureux !..

LÉOPOLD, à Madelaine qui veut enlever le quatrième couvert.

Non ! n'enlève point ce couvert... notre ami absent sera toujours là avec nous...

BERNAVILLE.

C'est juste ! la première santé sera pour lui !

DUBUISSON, à Léopold.

Commence par remplir son verre.

BERNAVILLE.

Dont je me nomme le tuteur !

LÉOPOLD.

A notre ami de Mailly !

DUBUISSON ET BERNAVILLE.

A l'amitié ! (Chacun des trois vide son verre, et Bernaville, après avoir bu le sien, boit celui de de Mailly.)

LÉOPOLD, regardant Bernaville.

Diable !.. voilà un tuteur fidèle et intègre...

DUBUISSON.

Qui ne laisse rien perdre et soigne son pupille !

LÉOPOLD.

Et pendant que nous buvons aux absents, parlons de nos écus ! comment les affaires ont-elles été ce mois-ci ?

BERNAVILLE.

Pas trop bien... il ne m'est arrivé qu'une seule cause qui était belle, qui était juste, et qu'en honneur je n'ai pas trop mal plaidée... je le crois, du moins.

LÉOPOLD.

Et moi j'en suis sûr.

BERNAVILLE.

Il y avait surtout une tirade sur l'Espagne... ma cliente est Espagnole.

DUBUISSON.

Une Andalouse ?

LÉOPOLD, chantant.

« Avez-vous vu dans Barcelone
« Une Andalouse au teint bruni ?... »

BERNAVILLE.

Eh non ! Espagnole par son père, mais née à Paris... fortune superbe... une veuve !.. un grand nom... ça me lançait !

DUBUISSON.

Ta cliente n'a donc pas été voir ses juges ?

BERNAVILLE.

Si vraiment...

LÉOPOLD.

Il y en a de très-galants... et une Espagnole... jeune et jolie...

BERNAVILLE.

Celle-là n'a que vingt-six ans, mais elle est affreuse.

LÉOPOLD.

Tu m'en diras tant! ce n'est plus ta faute si tu as perdu.

DUBUISSON.

C'est la sienne.

LÉOPOLD.

Ainsi console-toi d'une affaire malheureuse.

BERNAVILLE.

Qui aurait pu devenir excellente pour tout autre que pour moi!.. La marquise...(c'est une marquise de Gusman Bellaflore) a eu pour ce procès de fréquentes entrevues avec son avocat... qui n'est pas mal, qui a de l'entrain, du brillant, de la chaleur, et en me voyant si désolé de la perte de son procès, elle m'a laissé entendre qu'il ne tenait qu'à moi peut-être d'en gagner un autre... bien plus important.

DUBUISSON.

Une marquise! immensément riche!

LÉOPOLD.

Tu deviendrais grand d'Espagne?

DUBUISSON.

Vive l'Andalousie! vive le vin de Xérès!

BERNAVILLE.

Allons donc!.. elle est affreuse... et je ne voudrais jamais!..

LÉOPOLD.

C'est bien!

BERNAVILLE, *regardant l'arbre sur lequel est gravé un J.*

Et ma pauvre Jeannette... dont j'ai gravé là le chiffre! Jeannette si fraîche, si jolie... et si sage... pour une fleuriste!.. qui n'a rien... et qui m'aime tant!.. elle en mourrait de chagrin!

LÉOPOLD.

Il a raison.

DUBUISSON.

Vive Jeannette!.. vivent les amours! à bas les marquises!..

LÉOPOLD, *chantant.*

« J'aime mieux ma mie!
« O gué!
« J'aime mieux ma mie! »

BERNAVILLE.

Merci, mes amis, merci! Vous pensez tous les deux comme moi!

AIR du *Piége.*

C'est résolu! c'est entendu!
(Levant son verre.)
Maintenant, un toast!

DÉBUISSON.

Je l'adresse
A ta Jeannette, à sa vertu!

BERNAVILLE, à Léopold.

Moi, Messieurs, je bois à sa pièce!

LÉOPOLD, se levant.

Et moi je dis, acceptant un espoir,
(A Bernaville.)
Qui tous les deux nous intéresse,
Si l'une doit tomber ce soir,
Qu'au moins ce ne soit pas ma pièce!

TOUS, levant leurs verres.

A la pièce de Léopold!

LÉOPOLD.

Vous faites bien de boire à sa santé... car mes juges de ce soir seront peut-être encore plus sévères que les tiens de ce matin!

MADELAINE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

DUBUISSON.

N'est-ce pas la pièce que tu as faite avec notre ami le diplomate, et que moi je trouvais magnifique?

LÉOPOLD.

Non ; c'en est une autre à moi tout seul... un sujet des plus risqués... une grande chute...

BERNAVILLE.

Ou un grand succès!

LÉOPOLD.

Tout dépend de la manière dont on prendra le premier acte,

BERNAVILLE.

On le prendra bien! surtout si la séduisante ingénue, si la délicieuse Malvina y paraît... Ah! mon Dieu, Dubuisson... quel soupir!

DUBUISSON, avec embarras.

Moi!.. du tout... c'est que la bouteille est vide!

LÉOPOLD.

Ce que c'est que de nous!.. comme tout passe! (Chantant.)

« Nous n'avons qu'un temps à vivre! »

Madelaine, une autre bouteille! du champagne, du vrai champagne!

DUBUISSON.

Oui... oui... pour s'étourdir.

BERNAVILLE.

Et pour boire à la santé de Malvina... car il va sans dire qu'elle joue le principal rôle dans ta pièce.

LÉOPOLD.

Eh! mon Dieu, oui, le moyen de faire autrement?

DUBUISSON.

Es-tu heureux! quel état que le tien!... au lieu d'être dans le bureau d'un agent de change, passer toute ta journée dans les coulisses! Tu peux parler à mademoiselle Malvina, la voir sous tous les costumes... lui faire des rôles... où elle dit: Je vous aime!

BERNAVILLE.

Mieux que cela, l'aimer... et être aimé d'elle... (A Madelaine.) Eh bien! Madelaine... ce champagne?

MADELAINE.

Voici! voici! (A part.) M. Mathieu avait raison, c'est un état bien dangereux!.. (Elle sort.)

DUBUISSON.

Voilà une profession délirante! voilà une position pour laquelle je sacrifierais toute ma fortune si j'en avais, et la charge de mon agent de change si elle était à moi!

LÉOPOLD.

Qu'à cela ne tienne! cette situation si heureuse je te la céderai de bon cœur.

DUBUISSON.

Dis-tu vrai?

LÉOPOLD.

A l'instant même.

DUBUISSON, *hors de lui.*

Ce n'est pas possible... je ne puis y croire... tu renoncerais à Malvina?

BERNAVILLE.

Qu'est-ce qui te prend donc, Dubuisson? est-ce que tu es malade?

DUBUISSON.

Mais c'est que je l'aime!.. c'est que j'en suis fou... c'est que toutes mes économies je les emploie à aller tous les soirs...

LÉOPOLD.

Voir mes pièces?

DUBUISSON.

Non! voir Malvina!.. le plus près possible. C'est cher... mais c'est égal!

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Afin de l'admirer sans peine,
Il n'est place de trop haut prix :
Orchestre, balcon, avant-scène...
Au premier rang, j'y suis assis.
Elle paraît... je perds la tête,
Je sens les jambes me manquer;
Et, grâce au ciel, j'ai l'air si bête...
Qu'elle aura dû me remarquer.

LÉOPOLD.

A telles enseignes qu'elle m'avait prié un jour de te présenter à elle...

DUBUISSON.

Dans sa loge... je m'en souviendrai toujours; elle jouait ce soir-là *la Muse du Vaudeville*... un maillot couleur de chair... une robe de gaze si transparente... tout ce que je pus faire en la regardant fut de balbutier ces mots : Est-ce à mademoiselle Malvina que j'ai l'honneur de parler?.. demande qui était absurde, car c'était évident!.. Et tu renonces à un parel trésor... pour moi... pour un ami!.. comment reconnaître jamais un si grand sacrifice!

LÉOPOLD.

C'en serait un que je n'hésiterais pas, je te le jure; mais je n'ai pas même ce mérite... et je puis vous le dire en confidence, à vous, mes amis, je suis heureux de rompre des liens qui deviennent terribles... Malvina veut être épousée, elle y

tient... elle a la monomanie du mariage, et il est un autre amour, pur, chaste, honnête qui remplit mon cœur et occupe toutes mes pensées... un ange de beauté, de modestie, de vertu...

DUBUISSON.

Eh bien, pourquoi ne pas te déclarer?

LÉOPOLD.

Y penses-tu?... son père, un négociant... qui ne dépense rien, qui amasse toujours et qui donne à sa fille cent mille écus de dot!

DUBUISSON.

Eh bien!...

LÉOPOLD.

Est-ce que cela peut convenir... à moi! un vaudevilliste!... ce serait par trop invraisemblable!

BERNAVILLE.

Bah! à un auteur qu'importent les invraisemblances?

LÉOPOLD.

Non... non...

DUBUISSON. Madelaine apporte une bouteille.

Ah! voici le champagne!...

LÉOPOLD, tendant son verre.

Air anglais.

Versez, amis, versez! que le champagne
Vers l'avenir nous emporte soudain!
Et bâtissons nos châteaux en Espagne
Au choc du verre, au bruit d'un gai refrain,
Drin! drin!
Grâce à ce vin, déjà tout se colore!
A l'horizon je ne vois que beaux jours!
Plaisirs, bonheur!.. Amis, versez encore,
Pour que mon rêve ici dûre toujours!
Drin! drin!

DUBUISSON.

Puisqu'on fait des châteaux en Espagne, c'est moi qui commence : j'emploie les millions que j'aurai gagnés à donner à Malvina une voiture et des diamants, et en la voyant passer, on se dira : Est-ce une duchesse ou une ambassadrice? Et on répondra : Non! c'est la passion de Dubuisson, ce fameux banquier... le rival de Rotschild et d'Aguado!

BERNAVILLE.

Quant à moi j'ai une autre ambition... celle des honneurs! je finirai par gagner quelques causes qui me feront connaître, et à la première occasion je me présente dans mon pays... dans la Sologne, où ils ne sont pas forts, je me fais nommer député...

DUBUISSON.

Ministériel!

BERNAVILLE, *se levant, et se plaçant derrière sa chaise, comme dans une tribune.*

Pas si bête! de l'opposition... c'est bien plus facile, cela prête bien plus à l'éloquence, aux tirades, aux tartines, à l'indignation. Je parle sur tous les sujets et je blâme toujours... je ne sors pas de là... nous renversons le ministère... ou le le gouvernement, peu importe. Place au barreau! c'est le triomphe de la basoche, le règne des avocats, je parle tant qu'on veut... et me voilà ministre, président du conseil.

DUBUISSON.

Bravo!... je deviens le banquier du gouvernement.

BERNAVILLE.

C'est dit!

DUBUISSON.

Ou ministre des finances! sinon je fais dégringoler la rente.

BERNAVILLE.

Je nomme de Mailly, malgré son absence, ambassadeur à Constantinople, et Léopold, directeur des Beaux-Arts! (*Il se rassied.*)

LÉOPOLD.

Laissez donc!... j'ai arrangé ma vie mieux que cela. Je ne demande rien à ton gouvernement ni à aucun autre! je ne veux ni places ni dignités! Qui s'élève peut tomber, et mes chutes de théâtre me suffisent... Je ne veux devoir qu'à ma plume ma richesse et mon indépendance, et puisqu'il n'en coûte rien de faire des rêves, les miens seront doux et glorieux... d'abord, je n'aurai que des succès!

BERNAVILLE.

A commencer par ce soir!

LÉOPOLD.

Non! — Ce soir ne compte pas!... Mais des vaudevilles, je passe aux opéras-comiques et au grand Opéra; tous les directeurs m'offrent leur amitié et les compositeurs leurs parti-

tions. Le Pactole déborde de leur caisse dans la mienne... J'aborde alors les comédies en cinq actes, j'arrive aux Français, et chemin faisant à l'Académie (pendant que j'y suis, il n'en coûte pas plus), et j'épouse enfin celle que j'aime! écoutez alors...

DUBUISSON.

Comment! ce n'est pas tout?

LÉOPOLD.

J'achète sur le boulevard cette guinguette...

BERNAVILLE.

Allons donc!

LÉOPOLD.

J'y bâtis une maisonnette... un temple à l'amitié où nous dînons tous les jours.

DUBUISSON.

Bravo!...

LÉOPOLD.

Car toi dans tes millions, et toi dans ton ministère, tu ne pensais pas à nous donner à dîner.

BERNAVILLE.

Que veux-tu! les embarras du gouvernement...

LÉOPOLD.

Je vous donne des repas de Sardanapale, des primeurs, des purées d'ananas, du johannisberg, sans oublier le champagne, notre compatriote et notre ancien ami... qui coulera par torrents...

DUBUISSON.

Ce ne sera pas comme ici, où l'on ne peut pas en avoir une bouteille!

BERNAVILLE ET DUBUISSON, *criant en frappant sur la table.*

Madelaine!... Madelaine!...

LÉOPOLD.

Ah! quel dommage!... vous m'éveillez avec votre tapage!

BERNAVILLE.

Oui... il se grisait à sec... mais nous!...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MADELAINE, *accourant avec une bouteille.*

MADELAINE.

Ah! Messieurs... Messieurs... si vous saviez...

BERNAVILLE, lui prenant la bouteille qu'il débouche.

Donne toujours...

MADELAINE.

Voilà le garçon du théâtre qui accourt pour nous dire...

LÉOPOLD.

Que la pièce commence...

MADELAINE.

Non pas... que le premier acte est joué.

BERNAVILLE.

Nous avons oublié le temps! (Tous trois se lèvent.)

LÉOPOLD.

Eh bien!... eh bien!...

MADELAINE.

Succès complet... enlevé!

LÉOPOLD.

Ah! que je t'embrasse!

DUBUISSON, LÉOPOLD, BERNAVILLE.

AIR : *Vive la mitraille* (HAYDÉE).

A nous la victoire!
Vive l'amitié!
A vous de ma } gloire,
A vous de sa }
A vous } la moitié.
A nous }

MADELAINE.

Oui, c'est un grand succès, la nouvelle est exacte,
Ils applaudissaient tous, encore dans l'entr'acte,

LÉOPOLD.

Je crains pour le second!

MADELAINE.

Et moi j'en répondrais.

DUBUISSON.

Buvons à notre ami!

BERNAVILLE.

Buvons à son succès.

ENSEMBLE.

A nous la victoire!
Vive l'amitié!
A nous, de sa gloire,
A nous la moitié!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MATHIEU.

MATHIEU.

Eh! mon Dieu! quel bruit dans ce restaurant qui m'avait l'air si paisible!

LÉOPOLD.

M. Mathieu!... mon propriétaire!... un aimable homme, un galant homme, que je vous présente.

DUBUISSON.

Vive M. Mathieu!

LÉOPOLD.

Et qui ne refusera pas, je l'espère, un verre de champagne avec nous...

BERNAVILLE.

Pour boire au succès de Léopold, son locataire.

MATHIEU.

Un succès!...

LÉOPOLD.

Un demi! il n'y a encore que le premier acte de joué... vous verrez l'autre avec nous... je vous offre un billet.

MATHIEU.

Encore... un billet... gratis!...

LÉOPOLD.

Certainement.

MADELAINE.

Hein!... quel avantage de l'avoir pour gendre!

MATHIEU.

C'est ma foi vrai... et un si brave jeune homme!

DUBUISSON, à un garçon qui entre.

Garçon!... vite un fiacre!... (A part.) Je vais voir Malvina! (Au garçon.) Qu'est-ce que c'est? la carte?

LÉOPOLD.

Cela me regarde!... c'est aujourd'hui moi qui régale... Trente francs.

MADELAINE.

A cause des deux de champagne... et M. de Mailly qui est absent.

MATHIEU.

Ah!... il n'est pas là? tant pis... je lui écrirai en rentrant pour demain.

LÉOPOLD, à Madelaine.

Tiens, voilà dix écus, et si le second acte réussit... tu sais ce que je t'ai dit.

MADELAINE.

Quoi, Monsieur, il serait possible!

LÉOPOLD.

Tu épouseras Jean le matelot...

MADELAINE.

Quoi? les mille francs tout de suite?

LÉOPOLD.

Tout de suite... et de plus je me charge de ta chanson de noce.

MADELAINE.

Ah! Monsieur, c'est trop de bonheur! que le ciel vous le rende!...

MATHIEU, à part.

Le ciel le lui rendra... chute ou succès il sera mon gendre. (Bas, à Madelaine.) N'oublie pas demain le numéro 4.

MADELAINE.

Non, Monsieur.

LE GARÇON, rentrant.

Le fiacre demandé!

REPRISE DU CŒUR PRÉCÉDENT.

A nous la victoire!
Vive l'amitié!.. etc.

(Tous les trois étendent la main en faisant le serment d'être toujours unis. Puis Léopold prend le bras de Mathieu, pendant que Madelaine monte sur une chaise et les regarde sortir en battant des mains et en criant : Bravo! bravo!)

ACTE DEUXIÈME.

PERSONNAGES

LÉOPOLD.
BERNAVILLE.
MATHIEU, bonnetier.
MALVINA, sociétaire de la Comédie-Française.
MADELAINE, domestique.

La scène se passe à Paris dans l'appartement de Léopold, dix ans après le premier acte.

Un cabinet de travail, porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉOPOLD, seul, devant son bureau.

Voilà parbleu qui est singulier!... sur cette table encombrée de manuscrits auxquels je n'ai pas encore touché depuis des siècles, en voici un, *la Leçon de diplomatie*, un vaudeville que j'avais commencé autrefois avec mon ami de Mailly, et qui a dû m'être renvoyé par lui... car depuis dix ans, depuis qu'il est marié, il ne travaille plus pour le théâtre... mais l'étonnant c'est ce petit billet que je viens de trouver dans le manuscrit, billet qui n'est pas de son écriture, billet d'une main inconnue et pourtant amie!... (Lisant.) « Je ne voudrais pas vous dire que vos amis vous oublient, mais peut-être s'occupent-ils de leurs intérêts plus que des vôtres; tandis que vous, par caractère et par état, vous ne pensez jamais à vos affaires!... » (S'interrompant.) C'est possible!.. (Continuant.) « Vous avez, par les soins et les conseils de votre ami Dubuisson, le banquier, placé deux cent mille francs, fruit de vos économies, en actions des canaux... » C'est vrai. « J'apprends qu'il est question d'opérations de bourse qui doivent faire tomber ces valeurs, et comme votre ami Dubuisson, qui n'a pas un moment à lui, pourrait oublier de vous en avertir, hâtez-vous, vendez aujourd'hui même, ou toute votre fortune peut être compromise. *Signé* : Un ami dévoué, qui ne veut ni ne doit être connu de vous.

« Paris, 1er avril 1838. »

Et nous sommes aujourd'hui le 30, près d'un mois que cette lettre est là sur mon bureau... et qu'elle m'a été envoyée dans

ce manuscrit... par qui?... ce ne peut être par de Mailly : il est depuis un an en Allemagne, ni par aucun de mes amis : ils n'ont pas besoin de se cacher pour m'adresser un bon conseil. (Regardant la lettre.) Et ce billet anonyme, cette date, 1er avril. (Riant.) J'y suis : un poisson d'avril... plaisanterie surannée et de bien mauvais goût, à laquelle j'aurai échappé, grâce au ciel et grâce à ma négligence ! Il y a toujours du profit à ne pas ouvrir les manuscrits. (Le jetant sur le tas de papiers.) Qu'il dorme avec les autres ! que la poussière des paperasses lui soit légère ! ce sera une bonne histoire pour ce soir, à la Pomme d'Or !.. Achevons mes couplets !

Entouré d'amis joyeux...

C'est une galanterie que je leur fais là pour notre dîner du 30.

Entouré d'amis joyeux,
Quand le trente
Se présente...
(On frappe.)

(Se retournant.) Hein !.. qui vient là me déranger?

SCÈNE II.

LÉOPOLD, MADELAINE.

MADELAINE, timidement, du fond.

Monsieur Léopold?

LÉOPOLD.

Madelaine !..

AIR : *Laissez-moi* (de L'AMBASSADRICE, troisième acte).

(Se levant.)
En croirai-je mes yeux !

MADELAINE.

Oui, c'est moi !

LÉOPOLD.

Dans ces lieux !
A Paris, qui te ramène?
Quoi ! c'est toi !

MADELAINE.

C'est bien moi !

LÉOPOLD.

C'est toi que je revoi,
Ma gentille Madelaine !

MADELAINE.

Eh quoi! depuis dix ans, vous me reconnaissez!

LÉOPOLD.

Tu me rends mon printemps et mes plaisirs passés.

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Jour heureux!
Dans ces lieux,
Près de moi
Je revoi
Ma gentille Madelaine.
Mes beaux jours,
Mes amours,
Mes plaisirs, je le croi,
Reviennent avec toi.

MADELAINE.

Jour heureux!
Dans ces lieux
Je le croi,
Je le voi,
C'est le ciel qui me ramène.
Mes beaux jours,
Mes amours,
Sont pourtant loin de moi;
Je vous dirai pourquoi!

LÉOPOLD.

Est-ce que tu n'as pas épousé, à Morlaix, Jean Poulawenne, le matelot, ton bon ami?

MADELAINE.

Si vraiment, grâce à vous! grâce à la dot que vous m'avez donnée... et un si bon mari! un si bon ménage! à telles enseignes, que nous en avons eu d'abord trois enfants coup sur coup.

LÉOPOLD.

Un ouvrage en trois actes... A ta place, j'aurais été jusqu'aux cinq.

MADELAINE.

Ah ben oui! a fallu s'arrêter. Nous avions une bonne auberge sur le port... tous les matelots y venaient... y avait foule. Mais Jean Poulawenne, qui avait été matelot lui-même, ne pouvait jamais refuser un verre d'eau-de-vie à un ancien

camarade qui avait la bourse et le gosier à sec... c'est ça qui nous a tués! le crédit et la soif!

LÉOPOLD.

Pauvres gens !

MADELAINE.

Mon homme, qui a du cœur, m'a dit : Femme, ne pleure pas... car moi je me désolais... je reprendrai mon ancien état. Et moi le mien, que j'ai répondu! C'est dit... Il m'a embrassée bien fort, et il est parti pour le Brésil, moi pour Paris.

AIR : *Lise, épous' l' beau Gernance.*

Quand on était deux sans cesse,
S' trouver seule... ah! quell' tristesse!
L' jour c'est bien dur, on l' conçoit!

LÉOPOLD, souriant.

Et le soir il fait bien froid!

MADELAINE.

Le v'là sur d' lointains rivages,
Ça m' désol'!

LÉOPOLD, gaiement.

Je comprends ça !
L'amour et les bons ménages
N' connaiss' pas ces distances-là.

MADELAINE.

Enfin, me voilà à Paris, où je viens chercher du travail... Connaissez-vous une maison où je puisse entrer?

LÉOPOLD.

Eh! parbleu, la mienne!..

MADELAINE.

Il vous faut une cuisinière?

LÉOPOLD.

Il ne m'en faudrait pas, que je m'arrangerai pour en avoir besoin! Cette chère Madelaine!.. sa vue me rajeunit et me rappelle le bon temps... non pas que celui-ci soit mauvais... et quand tu es entrée, je composais des couplets pour notre dîner d'aujourd'hui.

MADELAINE.

A la Pomme-d'Or... ça tient toujours?

LÉOPOLD.

Certainement!.. et des couplets ne feront pas mal, parce

qu'il y a si longtemps que nous n'avons chanté au dessert! (Avec un soupir.) Nous ne chantons plus, Madelaine, eux du moins... car moi, c'est toujours mon état!

MADELAINE.

Est-ce que vos amis sont comme moi dans le malheur?

LÉOPOLD.

Au contraire!.. tout leur a réussi... Tu sais bien, mon ami Bernaville, l'avocat...

MADELAINE.

Qui venait sans vous en cabinet particulier à la Pomme-d'Or, avec cette gentille fleuriste...

LÉOPOLD.

1830 est arrivé... et l'ambition aussi... et les amours se sont envolées! Bernaville a commencé par faire un beau mariage... la marquise Altamire de Gusmann Bellaflore:

MADELAINE.

L'Andalouse dont il ne voulait pas... et qui était si laide!

LÉOPOLD.

En 1828! mais quatre ans après elle était bien plus jeune et bien plus jolie... tout dépend, pour y voir, des verres que nous prenons! Secondé par sa nouvelle famille, par sa nouvelle fortune, et surtout par son talent, Bernaville a bien vite acquis de l'influence à la Chambre; il est devenu chef d'une nuance, puis d'un parti... a renversé le dernier ministère et s'est mis à sa place... en attendant qu'on le renverse lui-même. Voilà son sort!

MADELAINE.

Mon doux Jésus! c'est-il possible!.. M. Bernaville, qui buvait si bien du vin de Champagne, est devenu ministre!

LÉOPOLD.

Pourquoi pas! comme tout le monde! quant à Dubuisson, c'est autre chose! sa passion pour Malvina l'a précipité dans les entreprises les plus hardies... il y aurait eu de quoi trembler s'il avait eu une fortune quelconque; mais n'ayant rien en 1830, et spéculant, fin courant, sur la baisse, sur la hausse, sur la paix, sur la guerre, il a fini par réaliser d'immenses bénéfices, par établir une maison de banque formidable, un capital de cinq ou six millions pour le moins... et il n'a plus qu'un désir maintenant.

MADELAINE.

De se reposer?

LÉOPOLD.

D'en gagner encore, et d'arriver plus haut.

MADELAINE.

Et M. de Mailly ?

LÉOPOLD, avec émotion.

C'est différent !.. secrétaire d'ambassade à Carlsruhe ou à Bade, en ce moment... sans sa femme, qu'il a laissée à Paris... car il s'est marié aussi... très-bien marié !

MADELAINE.

Et vous, Monsieur, j'espère que vous allez me présenter à Madame...

LÉOPOLD.

Que veux-tu dire? je suis garçon.

MADELAINE, avec étonnement.

Encore !..

LÉOPOLD.

Toujours garçon.

MADELAINE.

Comment, ça n'est pas fini... et M. Mathieu en est toujours aux informations?

LÉOPOLD, étonné.

M. Mathieu?

MADELAINE.

Eh! oui !.. il voulait déjà vous donner, il y a dix ans, sa fille Hélène en mariage.

LÉOPOLD.

A moi ?

MADELAINE.

Dame! c'était son intention... tellement que la veille du jour où je suis partie pour la Bretagne, il me l'a dit à moi.

LÉOPOLD.

C'est bien singulier !.. car précisément à cette époque, de Mailly m'a avoué qu'il en était aimé... que le père n'était pas éloigné de les unir... et moi, dévorant ma douleur, mais ne voulant point former obstacle au bonheur d'un ami, je prétextai un voyage à Londres, une affaire de théâtre... et six mois après, à mon retour, de Mailly avait épousé Hélène.

MADELAINE.

Ce M. Mathieu, changer ainsi d'idée ! un Breton !..

LÉOPOLD.

Comment expliquer, en effet?.. C'est aujourd'hui le 30 : je vais voir mes amis, je veux tout leur raconter...

MADELAINE.

Ils sont donc toujours exacts au rendez-vous de la Pomme-d'Or?

LÉOPOLD.

Toujours! l'un est du ministère, et l'autre de l'opposition, ça n'empêche pas de trinquer ensemble : on se dispute et on s'aime.

UN GROOM, entrant.

Deux lettres pour Monsieur. (Il sort.)

LÉOPOLD, en ouvrant une.

Ah! c'est de Bernaville. (Lisant.) « Mon cher Léopold, retenu par un dîner, ou plutôt par un conseil de ministres, il me sera impossible de me réunir aujourd'hui à vous. J'irai, si je le peux, en sortant de la Chambre, te serrer la main et t'expliquer... » (S'interrompant.) Ah! c'est la première fois qu'il manque à notre rendez-vous.

MADELAINE.

Alors vous dînerez en tête à tête avec M. Dubuisson le banquier.

LÉOPOLD, qui vient d'ouvrir la deuxième lettre.

Eh! mon Dieu, non! lui aussi qui ne peut pas venir... (Lisant.) « Impossible, mon ami, d'assister aujourd'hui à notre « dîner d'amitié; je suis obligé de présider un banquet poli« tique! »

MADELAINE.

Un banquet politique? c'est différent!

AIR du *Verre*.

C'est très-nécessaire!

LÉOPOLD.

Jamais!..

MADELAINE.

Pourtant, en buvant tout s'accorde!

LÉOPOLD.

Non pas en de pareils banquets,
Repas de haine et de discorde!

MADELAINE.

Au moins on dîne bien...

LÉOPOLD.

Erreur!

Ceux que la haine met à table
Ont soin, pour nourrir leur fureur,
Que le repas soit détestable!
Il faut pour nourrir, etc.

(Avec un soupir.) Ainsi, au lieu de dîner ensemble, mes deux anciens amis vont dîner l'un contre l'autre! et moi, je serai seul!.. et les couplets que j'écrivais tout à l'heure..

(Fredonnant entre ses dents.)
Entouré d'amis joyeux,
Quand le trente
Se présente.

(On entend au dehors de grands éclats de rire.)

MADELAINE, écoutant.

Ah! mon Dieu! quels éclats de rire!

LÉOPOLD.

C'est la voix de Malvina!

MADELAINE.

Mademoiselle Malvina?

LÉOPOLD.

Tu t'en souviens?

MADELAINE.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

La plus gentille des actrices!

LÉOPOLD.

Cette ingénue aux yeux si doux.

MADELAINE.

Qui, par ses charm's et ses caprices,
Vous voyait tous à ses genoux!
Celle qui d'un' voix si jolie
Chantait le vaudeville autrefois!

LÉOPOLD.

Et qui plus que jamais en voix,
Chante, aujourd'hui, la tragédie.

Voire même la comédie au Théâtre-Français, où elle est sociétaire... et où j'ai ce soir une première représentation.

MADELAINE.

Vous en avez donc toujours?

LÉOPOLD.

Toujours! c'est mon état! Va de ce côté... le valet de chambre ou le cocher te montrera la cuisine.

MADELAINE, à part.

Un valet de chambre... un cocher!.. il paraît que la maison est bonne. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE III.

LÉOPOLD, MALVINA.

MALVINA, entrant du fond.

Ah! c'est adorable, original!.. voilà un frontin d'un nouveau genre!

LÉOPOLD.

Qu'y a-t-il donc de si amusant?

MALVINA.

La spéculation gagne l'antichambre! Lucien, ton groom, m'arrête dans la première pièce pour me prier de lui faire avoir du nouvel emprunt; il ne m'aurait pas laissée passer que je ne lui eusse donné un mot de recommandation pour Dubuisson... Eh bien, mon auteur, cela ne te fait pas rire?

LÉOPOLD.

Non! je ne suis pas en train.

MALVINA.

Tu étais bien plus gai quand tu ne faisais que des vaudevilles; depuis que tu vises aux Français et à la comédie en cinq actes tu te crois grave... et tu n'es que mausade. C'est ta pièce de ce soir qui t'inquiète?

LEOPOLD.

Cela et autre chose.

MALVINA.

Sois donc tranquille : je joue dedans! tu réussiras, je ne t'ai jamais trompé... en fait de pièces... je viens répéter mon rôle avec toi!

LÉOPOLD.

Cela ne fera pas mal... car tu l'as pris tout de travers. (Il va s'asseoir à son bureau.)

MALVINA.

Suite de ta mauvaise humeur qui t'empêche de voir juste; mais pour t'égayer, te réjouir, t'épanouir, je viens t'annoncer la nouvelle la plus folle et la plus sérieuse, la plus naturelle et la plus absurde, dont je me soucie le moins et qui m'intéresse le plus...

LÉOPOLD, assis à gauche.

Eh! achève donc!

MALVINA.

Tu seras le premier à qui j'en ferai part, parce que tu es un ancien ami... et qu'avec moi l'amitié, la reconnaissance... tu sais... c'est sacré!

LÉOPOLD.

Malvina, si tu voulais abréger?

MALVINA.

Oui... il y a des longueurs, n'est-ce pas?.. comme dans ta pièce. Voyons, ne te fâche pas. Tu sais qu'au théâtre je tiens les grandes ingénues...

LÉOPOLD.

On ne s'en douterait guère à la ville.

MALVINA.

Air : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Tu ne crois pas à mes talents,
Et par toi je suis méconnue;
Mars, elle-même, en son bon temps,
Ne jouait pas mieux l'ingénue!
A mes yeux baissés et muets
La moitié de la salle entière
Me prend pour une Agnès!..

LÉOPOLD.

Oui... mais,
L'autre moitié sait le contraire.
La moitié peut s'y tromper, mais
L'autre moitié sait le contraire.

MALVINA, le menaçant du doigt.

Mon auteur, je vous revaudrai cela... Enfin, dans mon emploi on se marie toujours... et moi tu connais mon château en Espagne, mon rêve...

LÉOPOLD.

Oui, de mon temps déjà, tu avais la manie de vouloir être épousée!

MALVINA.

Un beau mariage s'entend... cela vous place dans le monde, cela vous change de théâtre, et puis cela fait enrager toutes les camarades que l'on va applaudir aux premières loges, avec une rivière de diamants... Enfin je m'étais dit que ce serait... et quand je veux quelque chose, tu me connais...

LÉOPOLD.

Tu y renonces peu.

MALVINA.

Jamais! eh bien, mon cher, je me marie.

LÉOPOLD.

En vérité?

MALVINA.

J'aurais peut-être préféré une altesse, ou une excellence; mais faute de mieux je me rabats sur la banque : j'épouse ton ami Dubuisson.

LÉOPOLD.

Par exemple!

MALVINA, *s'asseyant à droite.*

Ah! je savais bien que je te ferais sortir de ta langueur, de ta torpeur... et de ta mauvaise humeur! te voilà enchanté!

LÉOPOLD.

Dis stupéfait, ébahi!..

MALVINA.

Tu as peur que je ne joue pas ta pièce? rassure-toi : ce sera ma dernière création, je te le promets... l'amitié avant tout!

LÉOPOLD, *se levant.*

C'est pour cela que je ne dois pas laisser faire à Dubuisson une pareille folie.

MALVINA, *gravement.*

Une folie, Monsieur?

LÉOPOLD.

Que j'empêcherai... parce qu'enfin...

MALVINA, *gaiement.*

Je t'en défie!

LÉOPOLD.

Je parlerai à sa raison.

MALVINA, *se levant.*

Il n'en a pas!.. avec moi... (*D'un air câlin.*) Et puis, Léopold, ce serait un manque de délicatesse, un mauvais procédé pour moi, qui suis ton amie depuis longtemps, tu le sais... et l'amitié des femmes est bien plus sûre, crois-moi, que celle des hommes! nous ferons d'abord obtenir ce soir à ta pièce un succès d'enthousiasme... la moitié de la salle est louée d'avance par Dubuisson.

LÉOPOLD.

Est-il possible? ce cher ami! Je lui pardonne alors de ne pas venir dîner avec moi!

MALVINA.

Il a invité hier des journalistes influents qui doivent élever jusqu'aux nues l'auteur et l'ouvrage... je te dirai même en confidence, si tu n'en abuses pas, que je vais porter de sa part un article composé par lui... lui-même... un article piquant et spirituel.

LÉOPOLD.

En vérité?

MALVINA.

Tu vois qu'il sort de ses habitudes et qu'il fait pour toi l'impossible! ne va donc pas l'inquiéter, le troubler dans son bonheur... je dirai plus, dans un devoir... il a un fils...

LÉOPOLD.

Tu crois?

MALVINA.

Certainement, Félicien! un fils auquel ce mariage donne un nom, une fortune, une position; et moi, en revanche, je jouerai ta pièce dans la perfection. Je serai gracieuse, naturelle, timide, ingénue... tout ce que tu voudras... Tu es séduit, attendri, tu te rends... et je ne te demande plus maintenant qu'une petite tirade à effet à ajouter dans mon rôle. (Elle va au bureau.)

LÉOPOLD.

Tu parlais de coupures.

MALVINA.

Dans le rôle des autres; mais le mien est réellement sacrifié, et quarante à cinquante vers de plus...

LÉOPOLD.

D'ici à ce soir, c'est impossible!

MALVINA.

Eh bien alors, mon cher, mon bon Léopold... retranche seulement à la grande coquette ces trois ou quatre mots qui sont dans notre scène... quatre mots! c'est bien peu de chose...

LÉOPOLD.

Ils font tous quatre de l'effet, ils font rire aux éclats.

MALVINA.

Précisément! je n'aime pas qu'on rie quand je suis en scène. Cela me trouble... et je deviens mauvaise.

Air du *Parnasse des dames.*

Et puis notre scène, connue
Pour son goût et sa gravité,
Veut, rigoureuse en sa tenue,
Qu'on s'amuse avec dignité!
Il est donc juste de proscrire
Certains moyens, certains excès,
Car si le public vient à rire. .
Ce n'est plus Théâtre-Français!
Adieu le Théâtre-Français!

(D'un ton caressant.) Ainsi donc c'est convenu.

LÉOPOLD, allant à la table.

Du tout!

MALVINA.

Comment, du tout?

LE GROOM, annonçant.

M. Mathieu.!..

LÉOPOLD.

M. Mathieu! qui peut l'amener chez moi? (Bas, à Malvina.) C'est bon, c'est bon, laisse-nous... je verrai à arranger cela.

MALVINA.

A merveille!.. Je vais au bureau du journal et je reviens. (Saluant Mathieu.) Monsieur...

MATHIEU, brusquement.

Votre serviteur, Mademoiselle...

MALVINA.

Je ne sais pas ce que j'ai fait à ce bonnetier-là; mais quand il me rencontre, il devient blanc comme les plus belles coiffures de son magasin... Adieu. Léopold... (Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

MATHIEU, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

C'est vous, Monsieur, vous qui me faites l'honneur de venir chez moi? Qui me procure cette bonne fortune?

MATHIEU.

Une bonne fortune, qui peut-être en dérange une autre!

LÉOPOLD.

Nullement. Il y avait si longtemps que je n'avais eu le plaisir de me rencontrer avec vous!

MATHIEU.

Oui, voilà quelques années que nous nous sommes perdus de vue; mais j'entendais toujours parler de vous... des succès à tous les théâtres, de la réputation, de l'argent... tout vous a réussi.

LÉOPOLD.

Et à vous aussi, je l'espère.

MATHIEU.

Moi? moi? ce n'est pas de moi qu'il s'agit... mais de votre ami M. de Mailly, mon gendre, dont ma fille est inquiète; depuis cinq ou six semaines nous sommes sans nouvelles de lui.

LÉOPOLD.

J'en ai reçu il y a huit jours, au sujet d'un théâtre qu'on voudrait établir aux eaux de Bade, où se trouve en ce moment la plus brillante société de l'Europe.

MATHIEU.

Il ne vous parle pas d'autre chose?

LÉOPOLD.

Non, en vérité!

MATHIEU.

Je vous suis obligé. Adieu. (Il fait quelques pas et revient.) Je voulais cependant vous demander encore une chose en mon nom... bien entendu.... ou plutôt... parce que je ne vois pas pourquoi je me gênerais...

LÉOPOLD.

Vous avez raison... entre amis!..

MATHIEU.

Au contraire!.. c'est entre amis qu'il faut se gêner; mais aux termes où nous en sommes... je vais droit au fait. Ma fille, ma pauvre Hélène (c'est sans doute une affaire entre son mari et vous), m'a prié de m'informer avec adresse, et comme si cela venait de moi, si vous avez vendu vos actions de canaux.

LÉOPOLD, avec trouble.

O ciel! moi!

MATHIEU.

Vous!..

LÉOPOLD.

Non, Monsieur!

MATHIEU.

Tant pis pour mon gendre... une nouvelle perte à subir...

car les actions de canaux sont, dit-on, descendues à rien.

LÉOPOLD, *vivement.*

A rien ? et c'est votre fille, c'est Hélène qui vous a chargé de vous informer près de moi? quel bonheur!.. (*Courant au manuscrit et prenant la lettre qu'il a lue à la première scène.*) Un mot, un seul mot, Monsieur... Connaissez-vous cette écriture?

MATHIEU, *prenant la lettre.*

Celle de ma fille!..

LÉOPOLD, *poussant un cri de joie.*

Ah! je ne me trompais pas!

MATHIEU, *qui a jeté les yeux sur la table.*

Quoi, c'est elle qui vous prévient depuis un mois!

LÉOPOLD.

Elle, mon ange gardien! elle que je n'ai jamais cessé d'aimer...

MATHIEU.

Et que vous avez refusée, quand votre ami de Mailly vous la proposait!

LÉOPOLD, *vivement.*

De Mailly!.. Jamais!.. jamais il ne m'en a parlé, je vous le jure sur l'honneur!

MATHIEU.

Il serait possible!

LÉOPOLD.

J'adorais Hélène..... l'épouser eût été mon rêve, mon bonheur!..

MATHIEU.

Et il m'a répondu que vos goûts, vos habitudes vous éloignaient du mariage, et qu'enfin vous aviez au théâtre une passion.

LÉOPOLD.

Malvina!

MATHIEU.

Une chaîne, disait-il, que rien ne pouvait rompre...

LÉOPOLD.

Et que la veille même j'avais rompue... au bénéfice de mon ami Dubuisson, le banquier.

MATHIEU.

Et moi trompé, séduit par lui, et surtout, le dirai-je, poussé par le désir de me venger de vous, j'ordonnai à ma pauvre fille de l'épouser...

LÉOPOLD.

Ah! qu'avez-vous fait?

MATHIEU.

Je n'en ai été que trop puni! le jeu a dissipé la dot de ma fille, et ce qui nous effraie, ce sont les salons de Bade, où de Mailly est en ce moment comme envoyé diplomatique.

AIR : Vaudeville de *la Somnambule*.

Car du bon ton, avec leur élégance,
Ces salons sont les mauvais lieux;
On y perd plus, voilà la différence,
Et là mon gendre est content, est heureux!
Oui, par le jeu, sa seule idole,
Quand tous nos biens dès longtemps sont perdus,
Il joue encor, m'a-t-on dit, sur parole,
Et sur l'honneur qu'il ne possède plus!

LÉOPOLD.

Est-il possible?

MATHIEU.

C'était là ce que je croyais seulement avoir à lui reprocher, et je vois qu'il est bien plus coupable encore envers mon enfant... envers vous!..

LÉOPOLD.

Ne me plaignez pas, Monsieur, puisque je retrouve votre estime et votre amitié!

MATHIEU, lui sautant au cou.

Mais encore un dernier service... que ma fille ignore ce que je viens d'apprendre.

LÉOPOLD.

Et pourquoi?

MATHIEU.

Elle serait trop malheureuse!

LÉOPOLD.

Autant que moi!..

MATHIEU.

Plus encore!..

LÉOPOLD.

AIR : *le Luth galant*.

Il se pourrait! l'ai-je bien entendu!

MATHIEU.

C'est son secret! vous n'en aurez rien su.

LÉOPOLD.

A ce mot dans mon cœur l'espérance rayonne,
L'amitié, la fortune... en vain tout m'abandonne;
Hélène m'aime encor... ah! le destin me donne
Plus que je n'ai perdu!

MATHIEU, sortant par le fond.

Taisez-vous!.. taisez-vous!.. Adieu!

SCÈNE V.

LÉOPOLD, seul.

Aimé!.. j'étais aimé!.. Mais ce de Mailly... à qui j'ai connu des sentiments si nobles et si généreux, me trahir! et pourquoi? pour une dot!.. O amitié! m'enlever celle que j'aimais, faire accroire à ce père qui me destinait sa fille que je la refusais! une pareille combinaison!

SCÈNE VI.

LÉOPOLD, MALVINA, entrant rapidement.

MALVINA.

Ah! c'est affreux!.. c'est indigne!..

LÉOPOLD.

Quoi! tu sais donc?

MALVINA.

Oui, je sais tout.

LÉOPOLD.

Eh bien! il y a une pièce là-dedans!

MALVINA.

Une pièce sur sa trahison?

LÉOPOLD.

Oui, sans doute.

MALVINA.

Sur mon mariage rompu?

LÉOPOLD, étonné.

Ton mariage?

MALVINA.

Tout était convenu avec Dubuisson... j'avais sa parole... mais ce sont ses amis... (A Léopold.) pas toi... ses amis politiques qui l'ont fait changer d'idée.

LÉOPOLD.

De la politique à propos de toi!

MALVINA.

Eh! oui... Dubuisson n'a plus maintenant qu'un désir, celui des honneurs et du pouvoir... il est le banquier de l'opposition, qui par tous les moyens possibles veut renverser le ministère actuel.

LÉOPOLD.

Dont Bernaville fait partie... Et notre ancienne amitié?

MALVINA.

Il s'agit bien de cela, qnand l'ambition est de la partie!.. si le cabinet est changé, on fait espérer à Dubuisson le portefeuille des finances; mais en même temps, on a eu l'infamie de lui donner à entendre que son alliance avec la Comédie-Française, que son mariage avec Célimène ou Bérénice, pouvait lui faire du tort et déconsidérer le parti!

LÉOPOLD.

C'est possible.

MALVINA.

Et moi qui avais déjà annoncé ce mariage au foyer à toutes mes amies!... Tu les connais! il n'y en a pas une qui ne me déteste! Quelle joie pour elles! quel affront pour moi; aussi tu comprends qu'à tout prix je me vengerai de Dubuisson.

LÉOPOLD.

Toi!.. et comment?..

MALVINA.

Est-ce que je ne sais pas la cause de sa fortune? Est-ce que je ne connais pas toutes ses affaires?.. Ton autre ami, M. de Mailly, le diplomate, qui avait toujours besoin d'argent, était, comme chef de division, au fait de toutes les nouvelles extérieures; par lui Dubuisson savait, en secret et avant tout le monde, les événements importants qui devaient amener la baisse ou la hausse... bien d'autres choses encore que je dirai!.. sans compter que je puis le blesser au cœur, le frapper dans ce qu'il a de plus cher! Écoute seulement la lettre que je viens d'esquisser... (Elle la tire de sa poche.) et sur laquelle j'ai voulu te consulter, rien que pour le style : « Mon cher Crésus... J'ai toujours pensé que, malgré vos trésors, vous étiez un pas grand'chose. Aussi je suis trop heureuse de renoncer à votre main, à votre fortune, et surtout à l'appoint que vous y mettiez, à votre cœur dont je ne me soucie guère. »

LÉOPOLD, d'un air de reproche.

Malvina!..

MALVINA, continuant.

« Car je ne vous aime pas! je ne vous ai jamais aimé, et quant au fils avec lequel vous vous trouvez tant de ressemblance, il vous est, grâce au ciel, parent de si loin, que... »

LÉOPOLD, lui arrachant la lettre des mains.

Non! pour lui... pour toi-même, tu n'enverras pas une lettre pareille... je m'y oppose. (Geste de colère de Malvina.) Pas un mot de plus!.. Occupons-nous de notre pièce de ce soir... de ton rôle que nous devions répéter... (Il va s'asseoir à son bureau.)

MALVINA.

Ah! ce n'est pas la peine, maintenant.

LÉOPOLD.

Et pourquoi?

MALVINA.

Parce que les coupures sont toutes faites... est-ce que le théâtre ne t'a pas prévenu?

LÉOPOLD.

De rien!

MALVINA.

Est-ce que tu ne sais pas que ta pièce renferme contre le pouvoir des traits?...

LÉOPOLD.

Qu'il peut et qu'il doit entendre, car je ne lui dis que la vérité... la vérité en riant... c'est le droit de l'auteur comique.

MALVINA.

Eh bien, mon cher, la censure a tellement abîmé l'ouvrage qu'il ne reste plus rien.

LÉOPOLD.

Allons donc!..

MALVINA.

Je le tiens du régisseur que je viens de rencontrer. Il rapportait de la censure le manuscrit en lambeaux.

LÉOPOLD, se levant.

Mais la censure dépend du ministre de l'intérieur, de Bernaville, mon ami...

MALVINA.

C'est ce que j'ai dit...

LÉOPOLD.

Et il ne peut consentir à cet acte arbitraire, à cette injustice, mieux vaudrait renoncer à ma pièce que de la laisser

mutiler ainsi... J'ai tout supporté avec courage; la perte de ma fortune, de mon bonheur... de mes espérances... mais mon œuvre, mais mon enfant, mais l'avenir de gloire qui m'était promis, on ne peut pas me le ravir et m'en déshériter!...

BERNAVILLE, *en dehors.*

Allons donc... vous n'y pensez pas...

LÉOPOLD.

C'est lui! c'est Bernaville!..

MALVINA.

Le ministre...

LÉOPOLD.

Laisse-nous seuls un instant. (*Malvina entre dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE VII.



LES PRÉCÉDENTS, BERNAVILLE.

BERNAVILLE, *au domestique.*

M'annoncer chez un ami? il ne manquerait plus que cela!

LÉOPOLD, *lui sautant au cou.*

C'est toi?.. que je suis heureux de te voir! Merci... merci de ta visite... elle me fait du bien!

BERNAVILLE.

Et moi, elle me rend tout triste, car je viens, tu le sais, t'exprimer mes regrets...

LÉOPOLD.

Tu ne peux pas venir, ce qui me désole... car plus que jamais j'avais besoin de passer quelques heures avec toi!

BERNAVILLE.

Et moi aussi... je suis environné de tant de trahisons de tant d'ennemis déclarés ou secrets !..

LÉOPOLD.

C'est vrai, je le sais!..

BERNAVILLE.

Que je suis heureux quand je peux serrer la main d'un ami véritable.., tu es le seul, Léopold, sur lequel on puisse compter; et tu m'aurais rendu grand service peut-être en acceptant près de moi la place que je t'offrais!

LÉOPOLD.

Je n'en veux pas, tu le sais... mais vivant de mon travail,.. je voudrais du moins pouvoir compter sur lui.

BERNAVILLE.

Que veux-tu dire?

LÉOPOLD.

Toi-même m'as répété souvent : Renonce donc au genre éphémère auquel tu te livres, tu as assez fait pour ta fortune, songe à ta réputation ; occupe-toi d'un ouvrage sérieux, d'un grand ouvrage !

BERNAVILLE.

C'est vrai.

LÉOPOLD.

J'ai suivi tes conseils ; j'ai essayé une comédie en cinq actes, une comédie de mœurs...

BERNAVILLE.

C'est bien !..

LÉOPOLD.

Une comédie de nos jours ; et ce soir même...

BERNAVILLE.

Quoi ! cette comédie qui a mis la censure en émoi et contre laquelle on m'a fait un rapport terrible...

LÉOPOLD.

C'est la mienne !

BERNAVILLE.

Malheureux ! qu'as-tu fait là !.. il y a tel de mes collègues, des ministres eux-mêmes, contre lesquels on prétend que tu te permets des épigrammes.

LÉOPOLD.

Pourquoi pas ? si elles sont bonnes ! ils seront les premiers à en rire !

BERNAVILLE.

Eux !.. c'est possible !.. mais moi je ne dois pas permettre, je ne dois pas autoriser des attaques contre eux, quand c'est à moi qu'on a confié le pouvoir et le soin de les défendre !

LÉOPOLD.

C'est-à-dire que tu leur sacrifieras un ami !.. L'œuvre dont j'espérais gloire et renommée, serai perdue pour moi ! mon avenir anéanti... et par qui ? par un ami dont j'attendais aide et protection ! C'est à lui que j'aurais crié : viens me défendre ! et c'est lui qui m'opprime !

BERNAVILLE.

Léopold !..

LÉOPOLD.

Non, ce n'est pas possible ! tu seras tel que je t'ai connu autrefois. Ou l'amitié n'est qu'un vain mot, ou tu m'accor-

deras ce que je te demande... faveur sans danger pour toi; et, y en eût-il, je te connais, tu aurais le courage de le braver.

BERNAVILLE.

Oui... oui... et, quoi que l'on puisse dire...

LÉOPOLD.

Ah! je te retrouve! Le pouvoir me l'avait enlevé : l'amitié me le rend.

BERNAVILLE.

Que veux-tu, le cœur est toujours le même, mais l'on change malgré soi avec sa position... Celle que j'occupe est si enviée, si disputée, que c'est comme un point d'honneur de s'y maintenir, comme une honte d'en descendre.

AIR : Vaudeville des *Frères de lait.*

Si tu savais ce que le pouvoir coûte,
Que de tracas, de tourments et d'ennui!
Rencontrer toujours sur sa route
Un envieux, un ennemi,
Et ne jamais sommeiller qu'à demi!
Va, ce pouvoir, dont la soif me dévore,
Fait mon malheur... et cependant,
Je te l'avoue, oui, je serais encore
Plus malheureux en le perdant.
Plus malheureux cent fois en le perdant,
Plus malheureux encore en le perdant.

LÉOPOLD.

Y penses-tu?

BERNAVILLE.

C'est plus fort que moi, c'est ainsi! Et dans ce moment, où l'on cherche par tous les moyens à nous renverser, je ne puis veiller avec trop de soins à notre défense... C'est ce qui m'empêche de dîner aujourd'hui avec toi... Cette réunion avec mes collègues...

LÉOPOLD.

Viens avec moi! ce sera plus gai.

BERNAVILLE.

Je le voudrais! mais je tâcherai, du moins, d'assister ce soir à ta pièce, ou plutôt à ton succès; j'arriverai... quand je pourrai...

LÉOPOLD.

Au second acte, comme il y a dix ans. Te souviens-tu? Et quant aux changements que demande la censure...

BERNAVILLE.

Fais ce que tu voudras. Seulement... (Hésitant.) as-tu là un manuscrit?

LÉOPOLD.

Oui! j'en ai même un second dans ma chambre, que je puis te remettre.

BERNAVILLE.

Eh bien!.. c'est un service qu'à mon tour je te demande... toutes les plaisanteries que tu lançais contre mes collègues, détourne-les contre moi... Cela ira de même : je suis ministre.

LÉOPOLD.

Moi! des épigrammes contre toi?

BERNAVILLE, riant.

Si elles sont bonnes, j'en rirai le premier, ce sera de bon goût! (A Léopold qui insiste.) Je l'exige... je l'exige... J'attends ici ton manuscrit, que j'emporterai avec moi. Va, et dépêche-toi, car voici la journée qui avance. (Léopold, qui avait fait quelques pas vers sa chambre, revient embrasser Bernaville.)

LÉOPOLD.

Ah! voilà du moins un ami!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

AIR de COUDER.

Lorsque tout m'accablait,
Lorsqu'on m'opprimait,
Je renais à l'espoir.
Je retrouve au pouvoir
Un soutien généreux
Qui se rend à mes vœux,
Et n'a point oublié
Les droits de l'amitié.

BERNAVILLE.

Sur ta pièce on lançait
Un injuste arrêt;
Mais renais à l'espoir
Car je suis au pouvoir!
Et je me trouve heureux
De me rendre à tes vœux;
Je n'ai point oublié
Les droits de l'amitié.

(Léopold sort à gauche.)

SCÈNE VIII.

BERNAVILLE, puis MALVINA, sortant de la porte à droite.)

BERNAVILLE, à part.

Oui ; sans doute, le conseil me blâmera... mais n'importe !.. (Se retournant.) Que vois-je ! Malvina !

MALVINA.

Qui voudrait bien à son tour, Monseigneur, solliciter une audience.

BERNAVILLE.

Vous à qui l'on serait trop heureux d'en demander...

MALVINA, à part.

Tiens !.. comme il est galant, pour une excellence ! Cela commence bien... (Haut.) Il y a longtemps que j'ai eu le plaisir de me rencontrer avec Monseigneur.

BERNAVILLE.

Une seule fois, je pense... C'était comme aujourd'hui, chez Léopold... je ne l'ai point oublié...

MALVINA.

Quoiqu'il y ait de cela... près de dix ans...

BERNAVILLE.

Je ne l'aurais jamais cru... en vous regardant.

MALVINA, à part, avec joie.

Cela continue... et moi qui ai juré de me venger de Dubuisson.

BERNAVILLE.

Eh bien ! Mademoiselle, me voici à vos ordres, que vouliez-vous ?

MALVINA.

Rien pour moi, Monseigneur, que le plaisir de vous rendre un immense service.

BERNAVILLE.

A moi !

MALVINA.

Une intrigue habilement ourdie se trame contre vous, ou plutôt contre votre place.

BERNAVILLE, vivement.

Que dites-vous ?

MALVINA.

Chut !.. complot préparé, dirigé par un ami, et dont l'exé-

cution, qui est immanquable, doit commencer aujourd'hui même...

BERNAVILLE.

Parlez! parlez, de grâce... et croyez bien que ma reconnaissance...

MALVINA, *à part.*

Il est à moi! (*Haut.*) Silence! (*Bernaville remonte le théâtre pour s'assurer que personne ne peut les entendre. Pendant ce temps, Malvina continue au bord du théâtre.*) Coquetterie et sévérité... l'on arrive à tout, et si un jour mon rêve se réalisait... épouse d'une excellence!

BERNAVILLE, *qui est revenu près d'elle.*

Achevez! dites-moi tout!

MALVINA.

Un des chefs du complot est Dubuisson le banquier...

BERNAVILLE.

Mon ami d'enfance, et que veut-il donc?

MALVINA.

Un pertefeuille! Lui et ses amis de l'opposition ont décidé que pour vous renverser il fallait d'abord vous dépopulariser. On prépare pour aujourd'hui une manifestation spontanée...

BERNAVILLE.

Où cela?..

MALVINA.

Ce soir... au Théâtre-Français. . à la pièce nouvelle... toute la salle, achetée d'avance par Dubuisson, sera remplie d'amis dévoués qui saisiront avec enthousiasme toutes les allusions, les applaudiront avec transport, et la soirée se terminera par un coup de théâtre improvisé dont le signal est convenu; le parterre se lèvera en masse, en criant : A bas les ministres! et les loges répondront à ce cri, les hommes en applaudissant, les femmes en agitant leurs mouchoirs.

BERNAVILLE.

Et vous êtes bien sûre de ce que vous me dites là?

MALVINA, *tirant un papier de sa poche.*

La relation véridique de la soirée est déjà imprimée d'avance... en voici une épreuve, que l'on envoyait à Dubuisson pour la corriger.

BERNAVILLE.

Donnez, donnez! vous êtes ma providence et mon sauveur...

MALVINA, baissant les yeux.

Je ne veux pas d'autres titres! (A part, gaiement.) Cela va bien!

BERNAVILLE, parcourant l'épreuve que Malvina vient de lui donner.

« L'indignation publique, si longtemps comprimée, vient enfin de se faire jour. C'est à l'occasion d'une pièce assez médiocre, donnée hier soir au Théâtre-Français, que le cri du peuple s'est fait entendre... A bas les ministres!.. » (Froissant le papier entre ses mains.) Ah! c'est une infamie!.. (A part.) Mais leur complot ne réussira pas... je le déjouerai, je resterai au pouvoir... j'y resterai pour les écraser... Ce scandale sur lequel ils comptent n'aura pas lieu... l'ouvrage ne sera pas donné... je vais le défendre!.. Et Léopold! j'en suis désolé... mais l'intérêt public avant tout... Quand le devoir parle, l'amitié doit se taire, et.. Ah!.. je n'aurai jamais le courage de lui dire à lui-même... un ordre au préfet de police... et ce soir, à l'ouverture des bureaux... une bande sur l'affiche... *Relâche!* Cela ne dit rien, et cela dit tout! (Revenant près de Malvina.) Sortons! Dieu! Léopold!

SCÈNE IX.

MALVINA, BERNAVILLE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, sortant de la porte de gauche.

Tiens, voilà mon manuscrit... arrangé comme tu l'exigeais... mais sans blesser l'ami, à qui je dois tout, et qui peut-être s'expose pour moi.

BERNAVILLE.

Non, non, ne me dis pas cela... Adieu... je n'ai pas de temps à perdre... heureusement j'ai gardé ma voiture, et si Mademoiselle me permet de lui offrir une place...

MALVINA, acceptant vivement.

Comment donc, Monsieur!.. (A part.) Dans la voiture du ministre! si je pouvais rencontrer Dubuisson!..

LÉOPOLD, serrant la main de Bernaville qui détourne les yeux.

AIR : *Vive la Mitraille* (déjà chanté au premier acte).

Gardant la mémoire
De notre amitié,
A toi, de ma gloire

Je dois la moitié!

A ce soir!..

BERNAVILLE.

Si je peux!

LÉOPOLD.

Amène donc ta femme!

MALVINA, stupéfaite.

Quoi! sa femme!..

BERNAVILLE.

Oui, vraiment!

MALVINA, à part.

Ah! le traître est infâme,
Il était marié!.. mes rêves sont finis,
Ce pauvre Dubuisson!.. que j'ai trahi *gratis!*

LÉOPOLD, parlé.

Et mon manuscrit que tu oublies... tiens... tiens!.. Merci! merci encore, et embrasse-moi! (Il l'embrasse.) O amitié!..

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Gardant la mémoire
De notre amitié,
A toi, de ma gloire
Je dois la moitié.

MALNINA.

Je ne puis le croire,
Il est marié!
O rêve de gloire,
Soyez oublié!

BERNAVILLE.

Quand par moi sa gloire
Périt sans pitié,
Je le laisse croire
A notre amitié.

(Malvina sort avec Bernaville qui lui donne la main.)

ACTE TROISIÈME.

PERSONNAGES

LÉOPOLD. DUBUISSON. BERNAVILLE. } les trois amis.	FÉLICIEN, fils de Dubuisson.
	FRÉDÉRIC, fils de Bernaville.
	CÉCILE, fille de M. de Mailly.
MALVINA, femme de Dubuisson.	MADELAINE, cuisinière de Léopold.

Le jardin d'un riche hôtel. A gauche et au fond, des massifs de fleurs. Au milieu, un grand marronnier; à droite, une porte vitrée qui est celle d'un salon. Au-dessus de cette porte, un balcon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLICIEN, FRÉDÉRIC, se tenant embrassés.

FRÉDÉRIC.

Félicien!..

FÉLICIEN.

Mon cher Frédéric! y a-t-il longtemps que je ne t'ai vu!

FRÉDÉRIC.

Dame! deux années sur mer! mais aussi j'ai mon premier grade!.. aspirant de marine... Et toi?

FÉLICIEN.

Tel que tu m'as laissé en sortant du collége. Quand je veux, comme toi, me faire soldat et servir la république, mon père s'écrie que le fils unique de M. Dubuisson, l'un des plus riches banquiers de Paris, n'a pas besoin de prendre un état! N'est-ce pas, Malvina, dit-il à sa femme, il ne doit pas nous quitter? et ma mère est de son avis; ma mère, qui est un peu dévote, et qui veut tous les jours que je lui donne le bras pour aller à la messe ou au sermon...

FRÉDÉRIC.

Pauvre Félicien!

FÉLICIEN.

Ce qui m'ennuie bien un peu; je te le dis à toi, mon ami de collége, mon meilleur ami, parce que je te dis tout!

FRÉDÉRIC.

Et moi si je ne t'avais pas, je serais bien malheureux! tant de chagrins m'accablent!

FÉLICIEN.

Me voilà! parle vite!..

FRÉDÉRIC.

D'abord, mon père, que j'ai trouvé soucieux et mécontent.

FÉLICIEN.

C'est tout naturel. Ministre, il y a dix ans, M. Bernaville n'est plus rien aujourd'hui, quand ses talents et son expérience l'appelleraient aux affaires, auxquelles il a renoncé.

FRÉDÉRIC.

Non, il n'y renonce pas; il y a un représentant à nommer : mon père se met sur les rangs.

FÉLICIEN.

Et le mien aussi!

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu!.. et mon père qui me défend de te voir et de venir ici! est-ce pour cela?

FÉLICIEN.

J'en ai peur!

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas possible. Il m'a si souvent parlé dans mon enfance de ses trois amis qu'il aimait... comme nous nous aimons, Dubuisson, de Mailly, Léopold, dont il ne devait jamais se séparer... Qu'est-ce que tout cela est devenu?

FÉLICIEN.

D'abord cette année, en Allemagne, à la suite d'une dispute de jeu, M. de Mailly, le sécrétaire d'ambassade, a été tué en duel.

FRÉDÉRIC.

Quel malheur! et sa femme, madame Hélène, si belle encore et si courageuse... et sa fille, la charmante Cécile, notre compagne d'enfance, les voilà sans ressources!

FÉLICIEN, de même.

Rassure-toi. Mon père s'est décidé à leur offrir un asile chez lui.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Elles demeurent ici, dans cet hôtel?

FÉLICIEN.

Depuis trois mois. Dès que ma mère me laisse libre un instant, je le passe près de ces dames.

FRÉDÉRIC.

Et leur autre ami, ce bon M. Léopold, qui, lorsque nous étions au collége, nous donnait des billets pour aller le dimanche au spectacle?..

FÉLICIEN.

Il est en voyage.

FRÉDÉRIC.

Lui qui ne pouvait quitter ses théâtres, ni s'éloigner de Paris !

FÉLICIEN.

Excepté pour rendre service. Je t'ai dit que M. de Mailly était mort en Allemagne... il fallait mettre en ordre les affaires de la succession ; la mère et la fille n'y auraient rien entendu. Léopold s'est proposé : je n'ai rien à faire, a-t-il dit, que des couplets ; je les ferai en route ! et il est parti... mais on attend prochainement son retour...

FRÉDÉRIC.

Ah ! tant mieux... j'ai besoin de son appui et de ses conseils dans une affaire où malheureusement tu ne peux rien.

FÉLICIEN.

N'importe ! dis toujours.

FRÉDÉRIC.

C'est qu'il y a deux ans, quand je me suis embarqué, j'étais, sans le savoir, sans m'en douter, amoureux fou...

FÉLICIEN.

Est-il possible ?.. Et moi aussi !.. depuis trois mois !

FRÉDÉRIC.

Mon amour a redoublé, je crois, par l'absence.

FÉLICIEN.

Et le mien par la vue de celle que j'aime !

FRÉDÉRIC.

Mais, sans fortune...

FÉLICIEN.

Sans état...

AIR de l'*Artiste*.

Comment puis-je, à mon âge,

FRÉDÉRIC.

Comment, à dix-huit ans.

FÉLICIEN.

Penser au mariage.

FRÉDÉRIC.

Et malgré nos parents !

FÉLICIEN.

Même sort nous rassemble,

FRÉDÉRIC.
Mêmes peines de cœur.
FÉLICIEN.
Et malheureux ensemble...
FRÉDÉRIC.
C'est presque du bonheur!
ENSEMBLE.
Oui, malheureux ensemble,
C'est presque du bonheur.

FÉLICIEN.
Parle... dis-moi tout!
FRÉDÉRIC.
Ah! bien volontiers! et toi après...
FÉLICIEN.
Silence!.. on vient!.. (Ritournelle de l'air suivant de Jeannot et Colin.)
FRÉDÉRIC.
C'est Cécile!..
FÉLICIEN.
Et notre ami Léopold... Quelle rencontre!
FRÉDÉRIC.
Tu le vois, tout nous favorise.
FÉLICIEN.
Depuis que nous sommes réunis.

SCÈNE II.

CÉCILE, FÉLICIEN, LÉOPOLD, FRÉDÉRIC.

TOUS LES QUATRE.
AIR : *Ah! quel plaisir de retrouver* (Finale de JEANNOT ET COLIN).
Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.
FRÉDÉRIC ET FÉLICIEN, à part, regardant Cécile.
Près d'elle, d'espérance
Que mes sens sont émus!
CÉCILE.
O ciel! en sa présence,
Que mes sens sont émus.
LÉOPOLD.
De plaisir, d'espérance,
Que leurs cœurs sont émus.

LÉOPOLD.

AIR : *C'est la plus belle* (de JEANNE D'ARC).

(Regardant les jeunes gens.)

Leur front rayonne,
Je crois voir le printemps
Près de l'automne.

LES TROIS JEUNES GENS.

L'automne est le bon temps.

FRÉDÉRIC.

Le temps où l'on recueille
L'abondance et les fruits.

LÉOPOLD, à part.

Où l'arbre perd sa feuille,
Et l'homme ses amis!

(Essuyant une larme et se retournant gaiement vers les trois jeunes gens.)

ENSEMBLE.

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

LÉOPOLD, à Cécile.

Eh bien! ma petite Cécile, comme te voilà émue et tremblante !

CÉCILE, cherchant à se remettre.

Dame!.. de revoir ainsi... et sans s'y attendre... des anciens amis d'enfance... c'est-à-dire M. Félicien, je l'ai vu hier, mais M. Frédéric...

FÉLICIEN, à Cécile.

Oui!.. c'est lui... dont nous parlions si souvent!

FRÉDÉRIC.

En vérité?..

CÉCILE.

Tous les jours !..

FÉLICIEN.

N'est-il pas notre frère?.. ah ! mieux encore, notre ami... Et tout à l'heure, nous nous disions ici même...

FRÉDÉRIC.

Que rien ne pourrait nous désunir.

LÉOPOLD, souriant.

Rien!..

FÉLICIEN.

Que notre sort pourrait changer...

FRÉDÉRIC.

Mais jamais notre affection; nous nous le sommes promis, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Et moi, mes compagnons d'enfance... ne suis-je pas aussi du serment?..

FÉLICIEN ET FRÉDÉRIC.

Oui, sans doute! (Étendant la main.) Eh bien! donc...

CÉCILE ET LES DEUX JEUNES GENS.

Nous le jurons!

LÉOPOLD, à part.

Voilà comme nous étions... il y a une trentaine d'années... à peu près... Pauvres enfants! il faut leur pardonner... ce n'est pas leur faute : ils ont dix-huit ans! (A part, pendant que les jeunes gens causent ensemble, debout, près de Cécile qui est assise.)

AIR d'*Aristippe.*

Le temps, ce précepteur sévère
Auquel on ne peut échapper,
D'une espérance mensongère
Saura trop tôt les détromper.
Ne leur montrons pas le nuage,
Et laissons-leur, puisqu'il est éloigné,
L'illusion... compagne de leur âge!..
C'est toujours autant de gagné!

FÉLICIEN, cessant de causer avec ses amis.

Dieu!.. voilà midi!.. comme le temps passe!..

FRÉDÉRIC.

Entre amis!

FÉLICIEN.

Il faut que j'aille conduire ma mère à la messe. Elle rend aujourd'hui le pain bénit.

LÉOPOLD, à part.

Malvina, dame de paroisse!.. Après tout, c'est juste! nous sommes en révolution.

FÉLICIEN, à Cécile.

Eh! mon Dieu! oui! Adieu, Mademoiselle. (A Frédéric.) Viens-tu? (Les deux jeunes gens sortent par le fond à droite.)

SCÈNE III.

LÉOPOLD, CÉCILE.

LÉOPOLD.

Les braves jeunes gens! quel air de loyauté et de fran-

chise! surtout Félicien... c'est écrit sur ses traits; on dit qu'il ressemble à son père...

CÉCILE.

Oh! pas du tout!

LÉOPOLD.

N'est-ce pas?.. Mon enfant, j'apporte à ta mère de mauvaises nouvelles. De Mailly, ton père, ne t'a rien laissé, que des dettes... Et moi, le théâtre, ma seule ressource, ne rapporte plus rien. La république a trop d'affaires pour aller au spectacle... et Paris n'a pas le temps de s'amuser... ce n'est pas sa faute, c'est plutôt la nôtre, à nous qui ne l'amusons pas. Que veux-tu! on se fait vieux, on n'est plus gai. Mais on est encore heureux du bonheur de ses amis... Et puisque ta mère est trop souffrante pour me recevoir, raconte moi comment elle et toi, que j'avais laissées dans une mansarde, je vous retrouve dans l'hôtel du banquier Dubuisson...

CÉCILE.

Nous avons reçu un matin un petit billet, par lequel il nous priait d'accepter un logement chez lui.

LÉOPOLD.

Dans cet hôtel?

CÉCILE.

Qui est magnifique... (Elle va s'asseoir à gauche, près d'une table de jardin, sous un bosquet.)

LÉOPOLD.

Et tout neuf!..

CÉCILE.

Il vient de le faire bâtir sur des terrains immenses achetés par lui au boulevard Popincourt.

LÉOPOLD.

Attends donc! mais en effet... il me semblait reconnaître cet emplacement... c'est celui de la Pomme d'Or... un ancien restaurant.

CÉCILE.

Précisément.

LÉOPOLD.

Mon rêve réalisé... par lui... je l'en remercie! (A Cécile.) C'est un souvenir, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Je n'en sais rien. Sa femme nous a dit que c'était une opé-

ration magnifique; qu'il avait déjà revendu avec avantage une partie des terrains, et qu'on lui offrait sur cet hôtel un bénéfice énorme... qu'il n'était pas éloigné de réaliser.

LÉOPOLD.

Ah! l'ingrat! ce n'était qu'une spéculation! oui, à force d'embellissements et de richesses, tout s'est tellement défiguré, qu'il ne reste plus rien de l'humble cabaret... A la place de ces petits salons particuliers où l'on riait tant, s'élèvent des lambris dorés, sous lesquels peut-être on ne rit guère... dans ce jardin, salle à manger en plein air, parsemé de bosquets et de tables à deux, je ne vois plus que des massifs solitaires, des fleurs rares et précieuses... rien n'est resté... rien!.. Si vraiment... le marronnier sous lequel nous dînions... je le reconnais c'est bien lui... au milieu du jardin... il est seulement plus âgé de vingt ans... et nous aussi!.. plus beau! plus vert que jamais... tandis que nous... (Se retournant vers Cécile, qui s'est levée et vient à lui.) Pardon, pardon, mon enfant.. parlons de toi... de ta mère, on vous traite bien ici?

CÉCILE.

On a pour nous beaucoup de bonté, mais une bonté... qui vous froisse... Les riches ne se doutent pas de cela.

LÉOPOLD.

C'est tout simple: ils n'ont pas l'habitude d'être pauvres!.. Et Malvina, comment est-elle pour toi?

CÉCILE.

Très-bien; mais j'ose à peine rire devant elle.

Air : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

Car sa rigueur est sans égale;
Pour la moindre erreur sans pitié,
Elle parle toujours morale...

LÉOPOLD.

Hélas!.. elle a donc oublié!

CÉCILE, vivement.

Quoi donc?

LÉOPOLD.

Rien!..

(A part.

C'est à ne pas croire :
Dans les rôles qu'elle a tenus,
Actrice, elle eut tant de mémoire;
Grande dame, elle n'en a plus.

CÉCILE.

Et puis autre chose encore qui inquiète encore ma pauvre mère... nous sommes ici logées et nourries, c'est très-beau; mais, au milieu de l'opulence, tout nous manque.

LÉOPOLD, à part.

O ciel !..

CÉCILE.

Autrefois elle recevait une petite pension de six à huit cents fancs d'une main inconnue...

LÉOPOLD.

Inconnue!...

CÉCILE.

C'est-à-dire elle a toujours soupçonné... M. de Bernaville, l'ancien ministre, ami de son mari, ou peut-être même M. Dubuisson qui en cachette, de peur de sa femme... mais depuis trois mois... la pension a été supprimée...

LÉOPOLD, à part.

Je le crois bien ! les théâtres fermés ou ruinés, et, pour droit d'auteur, le droit de mourir de faim... Moi ! cela allait encore; mais Hélène !.. connaître la gêne et le besoin !.. Hélène que j'aime plus que moi-même... car on a beau s'éloigner et vieillir, le malheur et le temps n'y font rien... (Fredonnant entre ses dents.)

Et l'on revient toujours
A ses premiers...

(Essuyant une larme et se retournant vers Cécile.) Il ne faut pas t'inquiéter... Il ne faut pas pleurer, mon enfant...

CÉCILE.

Mais ce n'est pas moi ! c'est vous !

LÉOPOLD, riant.

Du tout... cela va bien : cela ira encore mieux... si c'est possible... retourne vers ta mère, annonce-lui mon arrivée et ma visite. Il faut d'abord que je parle à Dubuisson.

CÉCILE.

Vous qui depuis tant d'années ne vous voyez plus !

LÉOPOLD.

J'ai trouvé dans ma mansarde un billet de lui, qui attendait mon arrivée. Il a un service à me demander...

CÉCILE.

A vous?..

LÉOPOLD.

Cela t'étonne? et moi aussi... mais enfin... Je l'entends ! laisse-nous. (Cécile sort.)

SCÈNE IV.

LÉOPOLD, DUBUISSON.

DUBUISSON, riant et sortant du pavillon à droite.

Notre ami Léopold! l'ermite! le misanthrope! l'invisible!.. il faut lui écrire pour le voir!..

LÉOPOLD.

Que ne venais-tu chez moi?

DUBUISSON.

C'était mon dessein. Je me disais toujours : il y a quelque temps que je n'ai serré la main de ce cher Léopold, et la première fois que je passerai rue de Provence...

LÉOPOLD.

Je n'y demeure plus depuis cinq ans!

DUBUISSON.

Ah! bah!.. cet appartement si élégant et si confortable, au second...

LÉOPOLD.

Un second, fi donc!

AIR : *Turenne.*

Selon son goût chacun a la manie
De s'élever; moi j'ai fait choix
D'une mansarde, asile du génie!
Au sixième! et sur les toits.

DUBUISSON.

Comment, tu loges sur les toits?..
Un horizon où la vue est charmée
De tuyaux noirs et d'épaisses vapeurs!

LÉOPOLD.

Ça nous convient, à nous autres auteurs,
Qui ne vivons que de fumée!

DUBUISSON.

Tu es donc toujours auteur?..

LÉOPOLD.

Ne le sais-tu pas?

DUBUISSON.

Si vraiment... je le sais par les journaux, qui parfois rendent compte de tes pièces...

LÉOPOLD.

Et qui les abîment.

DUBUISSON.

C'est vrai !.. aussi je te demande, mon pauvre ami, pourquoi, à ton âge, tu continues à faire des vaudevilles ?

LÉOPOLD, *sèchement*.

Pour vivre.

DUBUISSON.

Ah ! bah !..

LÉOPOLD.

Jeune, j'avais eu des succès : j'avais eu, comme tout le monde, quelques années de vogue dont j'avais profité pour mettre de côté deux cent mille francs qu'un ami, un banquier, s'était chargé de placer... Est-ce que tu n'as pas quelque idée de cela ?..

DUBUISSON, *avec embarras*.

Si... si... je me rappelle.

LÉOPOLD.

Cet ami devait m'emmener avec lui dans le char de la fortune, il y est monté seul... et est parti sans me prévenir.

DUBUISSON.

Ah ! par exemple !..

LÉOPOLD.

Tu n'en avais pas le temps, je le sais !.. le char allait trop vite.. Quant à moi, qui rêvais encore mes anciens succès, vain espoir ! le moment était passé, la vogue aussi... Me vois-tu, à mesure que l'âge et les chagrins arrivaient, obligé de redoubler d'entrain et de gaieté ? condamné à avoir de l'imagination et des pensées riantes quand l'inquiétude et le découragement... (*Se reprenant.*) Enfin, il y a de plus malheureux que moi... je n'ai rien, mais... je ne dois rien ! et je rirais encore, je l'essaierais, du moins, si je n'étais, aujourd'hui même, forcé de me séparer du seul ami qui me reste... Madelon, ma domestique, que je ne peux plus payer... je lui ai écrit ce matin, car je n'aurais jamais eu la force de le lui dire.

DUBUISSON.

Mon pauvre Léopold ! et pourquoi, diable, ne venais-tu pas me trouver et t'adresser à moi ?

LÉOPOLD, *avec ironie*.

A toi ?.. tu plaisantes, je pense !.. je n'ai jamais rien demandé à aucun des gouvernements qui tour à tour se sont succédé chez nous !... ni places, ni pensions, ni secours, et tu m'en offrirais !.. toi ?.. (*Avec fierté.*) De quel droit ?.. Non, non,

tant que ma main pourra tenir une plume, tant que j'aurai encore quelques pensées dans la tête ou dans le cœur, je ne demanderai rien qu'à mon travail! La république est venue... (Souriant.) qui a un peu tué la gaieté et ceux qui l'exercent; n'importe?.. Qu'elle vive! qu'elle nous donne de la gloire à chanter, de l'union, du calme, du bonheur à décrire, et, content de mon sort, je reprends ma tâche... Ce matin déjà un brave directeur est venu me demander pour cette semaine une pièce que je lui ai promise!.. c'est de l'argent comptant. Il ne me manque plus rien... que le sujet!.. je le cherchais en venant ici, et je le trouverai, car ce n'est plus pour moi seul que je travaille, mais pour ma famille à moi!

DUBUISSON.

Je ne t'en connaissais pas.

LÉOPOLD.

Il m'en est arrivé!

Air : *les Scythes et les Amazones.*

Vienne un sujet! je te bénis d'avance,
O mon état, toi qui me donneras
Non la fortune, au moins l'indépendance,
Car moi je puis me passer ici-bas
De tout le monde...
(A Dubuisson.)
Et tu ne le peux pas!
Tu m'attendais et pour un bon office,
(Montrant une lettre.)
Tu l'as écrit!.. je suis assez heureux,
Pour t'obliger, pour te rendre un service:
Je suis encor le plus riche des deux.
Oui, tu le vois... je te rends un service!
Je suis encor, etc.

Ainsi, parle!.. ne te gêne pas, dis-moi ce que l'homme de lettres peut faire pour le pauvre millionnaire?

DUBUISSON.

Le tourbillon des affaires a pu nous éloigner l'un de l'autre: à Paris on ne se voit pas, on se néglige; mais l'amitié... tu le sais bien... Léopold...

LÉOPOLD.

Ah! nous parlons encore comédie? Soit!..

DUBUISSON.

Ne dis pas cela! L'amitié une comédie!..

LÉOPOLD.

En plusieurs tableaux, et souvent, tu le sais, avec cinq années d'entr'actes !

DUBUISSON.

Enfin, nous n'avons jamais été ce qui s'appelle brouillés... tandis qu'avec Bernaville et de Mailly... si tu savais comme ils se sont conduits envers moi !.. quels procédés ! quelle ingratitude !.. moi d'abord, je n'ai jamais rencontré que des ingrats !..

LÉOPOLD.

Pauvre Dubuisson !

DUBUISSON.

D'abord, de Mailly, que j'avais gorgé d'or !.. mais le jeu absorbait tout... et Bernaville, lui qui, étant ministre, a fait défendre ta pièce, cette pièce que je voulais faire réussir... tu sais...

LÉOPOLD, froidement.

Je sais pour quel motif... ne parlons plus de cela.

DUBUISSON.

Croirais-tu que j'allais arriver aux premiers emplois financiers de la république, c'est lui qui m'a renversé.

LÉOPOLD.

Comme tu l'avais renversé autrefois !

DUBUISSON.

Quelle différence ! il y avait si longtemps qu'il était ministre, et moi, je ne l'étais pas encore... j'allais commencer. Il a prétendu que je n'étais pas un républicain de la veille. Il a été chercher, je ne sais où, des demandes de places et des protestations de dévouement que j'avais faites à une époque où tout le monde en faisait. Il n'a pas craint de dire que, riche à millions, je n'avais jamais rien fait pour personne... à quoi j'ai répondu en installant chez moi, dans ce pavillon, la veuve et la fille de mon ancien ami...

LÉOPOLD, à part.

Ah ! c'est donc cela...

DUBUISSON.

De mon pauvre de Mailly, que je venais de perdre... et pour me venger, apprenant que Bernaville voulait se faire nommer représentant, je me suis mis sur les rangs par le conseil de Malvina.

LÉOPOLD.

Et voilà deux camarades d'enfance, deux amis, devenus...

DUBUISSON.

Ennemis mortels... Je lui ferai pour cette élection tout le tort... que lui-même a voulu me faire. Nous avions, comme c'est l'usage, tapissé les murs de Paris d'affiches sans nom d'auteur... où on lisait en grosses lettres : *Nommons Dubuisson!.. le banquier Dubuisson, l'ami du peuple...*

AIR : Vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

C'est consacré, c'est le système
Que chacun suit... il faut, sans balancer,
Faire ses affaires soi-même,
Se mettre en avant, se pousser!
Sur mainte affiche on se propose,
Et pour montrer son nom aux électeurs,
On prend du bleu, du blanc, du vert, du rose,,.

LÉOPOLD.

On leur en fait voir de toutes couleurs.

DUBUISSON.

Oui!.. Or, dans chacune de ces pancartes on me vantait, comme de raison.

LÉOPOLD.

Aux dépens du concurrent...

DUBUISSON.

Pour se venger, Bernaville s'est permis de lancer dans les journaux un article indigne, infâme... où il ne respecte rien. Il y parle de révélations sur l'origine de ma fortune, de Mémoires secrets que de Mailly lui aurait envoyés, à lui!..

LÉOPOLD, souriant.

En vérité?

DUBUISSON.

Bien plus encore!.. il ose s'égayer sur mon mariage avec Malvina, que j'ai épousée, tu le sais, parce que sans cela elle serait morte de désespoir... Alors j'ai répondu par une épître que Malvina m'a aidé à composer... tu la verras, toi qui t'y connais; c'est tout ce qu'il y a de plus spirituel, de plus sanglant... car, lorsque Malvina s'y met...

LÉOPOLD.

Je sais de quoi elle est capable en fait de lettres... autrefois du moins... mais maintenant qu'elle est dévote...

DUBUISSON.

C'est encore pis !

LÉOPOLD.

Comment ?

DUBUISSON.

Oui... Mais avant de faire imprimer cette lettre, j'ai voulu te demander, à toi qui arrive d'Allemagne, à toi qui n'as pas quitté de Mailly dans ses derniers moments, s'il est vrai qu'il ait réellement envoyé à Bernaville ces prétendus Mémoires.

LÉOPOLD.

Non, je te le jure !

DUBUISSON.

Et m'en voulait-il toujours ?

LÉOPOLD.

Il m'a chargé de te dire qu'il te pardonnait...

DUBUISSON.

Vraiment !..

LÉOPOLD.

Et, si tu veux m'en croire, Dubuisson, tu feras comme lui...

DUBUISSON.

Moi ?

LÉOPOLD.

Tu suivras son exemple ! (Musique.)

DUBUISSON.

Silence !.. c'est Malvina qui revient du sermon... avec mon fils Félicien... il est charmant, n'est-ce pas ?

LÉOPOLD.

A qui le dis-tu ? (Malvina et Félicien, entrant par le fond, à droite, suivent la grille de clôture au fond, et descendent à gauche.)

DUBUISSON.

Et puis il me ressemble tellement... (A Léopold qui est devenu rêveur.) A quoi penses-tu ?

LÉOPOLD.

A la pièce dont je te parlais tout à l'heure... et que je cherche toujours !

DUBUISSON.

Veux-tu que je t'aide ?..

LÉOPOLD.

Pourquoi pas ?

DUBUISSON, riant.

On a vu des ouvrages à plusieurs auteurs !

LÉOPOLD, regardant Félicien.

Comme tu dis!

SCÈNE V.

FÉLICIEN, MALVINA, DUBUISSON, LÉOPOLD.

AIR de *la Gavotte d'Armide.*

MALVINA ET FÉLICIEN.

Ah! vraiment, c'était digne
De Massillon,
De Fénelon.
Ah! quelle grâce insigne!
Quel brillant et profond
Sermon!

LÉOPOLD, à part.

Sa ferveur est permise
Si ses soins obstinés
Vont sauver à l'église
Ceux qu'au théâtre elle a damnés.

ENSEMBLE.

MALVINA ET FÉLICIEN.

Ah! vraiment, c'était digne
De Massillon,
De Fénelon.
Ah! quelle grâce insigne!
Quel brillant et profond
Sermon!

LÉOPOLD ET DUBUISSON.

Elle a l'air grave et digne
C'est l'effet, dit-on,
Du sermon.
Vraiment, la grâce insigne
A marqué d'un rayon
Son front!

MALVINA, à Léopold qui la salue.

Eh! mais... c'est M. Léopold... je crois...

DUBUISSON.

Qui nous néglige et que je grondais... Il travaille toujours pour le théâtre, il a toujours des talents et des succès.

MALVINA.

Je n'en doute pas! mais je suis peu au courant.. je ne vais jamais au spectacle.

DUBUISSON.

Nous cherchions ensemble une pièce qu'on lui a demandée et dont il n'a pas même le titre.

LÉOPOLD.

Je viens de le trouver : *les Révolutions*.

DUBUISSON.

Bravo! le titre est joli et piquant! (A Malvina.) N'est-ce pas?

LÉOPOLD, regardant Malvina.

Et prête beaucoup!

DUBUISSON.

Mais cela ne suffit pas... il faut des personnages, des caractères, des types...

LÉOPOLD, souriant.

Il n'en manque pas. J'en trouverai sous ma main.

MALVINA, à un domestique qui lui présente des lettres sur un plat d'argent.

Ah! mon Dieu! que de lettres! En voici pour une heure au moins de lecture... (Le domestique pose le plat sur la table à gauche et sort.)

DUBUISSON, bas, à Léopold.

Elle est accablée d'affaires : les établissements de bienfaisance, l'œuvre des Orphelines dont elle est patronesse...

MALVINA, se retournant vers son mari.

Eh bien! que faites-vous là, Monsieur? comment n'êtes-vous pas à la Banque?

DUBUISSON.

C'est vrai!.. (A Léopold.) Un recouvrement de quatre cent mille francs... j'y cours...

Air de la *Polza du Diable à quatre*.

Je vais presser
La fin de cette affaire;
Tu comprends, j'espère,
Mon regret sincère
De te laisser...
Dès qu'il s'agit d'affaire,
Avant le plaisir, sans balancer,
Ça doit passer.

LÉOPOLD.

Il faut presser
La fin de cette affaire;
Je t'invite à faire

Comme à l'ordinaire :
A me laisser...
Il s'agit d'une affaire !..
Avant un ami, sans balancer,
Ça doit passer.

(Dubuisson baise la main de Malvina et sort par le salon à droite, réconduit par Félicien.)

SCÈNE VI.

MALVINA, qui est restée près de la table à gauche, continue à ouvrir et à lire ses lettres. — LÉOPOLD est debout au milieu du théâtre et rêve. — FÉLICIEN, qui était sorti à la fin de la scène précédente, sort du salon et s'approche à pas lents de Léopold.

MALVINA, sans regarder Léopold.

Pardon, Monsieur...

LÉOPOLD.

Ne faites pas attention...

MALVINA.

Je suis occupée...

LÉOPOLD, s'asseyant à droite.

Et moi je travaille... (A part.) Oui, certainement... j'ai mon titre et mes caractères; mais encore me faut-il une intrigue, une action, et surtout un amour... il y en a, même en révolution...

FÉLICIEN, s'approchant de lui, et à voix basse.

Léopold... mon ami!..

LÉOPOLD.

Ah! c'est toi, mon cher enfant?

FÉLICIEN.

Silence!.. si ma mère entendait...

LÉOPOLD, à demi voix, et l'emmenant à l'autre bout du théâtre.

Qu'est-ce donc?

FÉLICIEN.

Un grand secret que je ne puis confier qu'à vous seul... et vous ne veniez plus à la maison!

LÉOPOLD.

J'y viendrai tous les jours... parle!..

FÉLICIEN.

C'est que je suis amoureux.

LÉOPOLD, se levant.

Toi!

FÉLICIEN.

A en perdre la tête...

LÉOPOLD, à part.

Juste ce que je demandais !

FÉLICIEN.

Mais jamais mon père, ni ma mère ne consentiront...

LÉOPOLD.

Des obstacles? c'est ce qu'il nous faut... tant mieux !

FÉLICIEN.

Comment, tant mieux !

LÉOPOLD.

Non, tant pis ! je ne pensais qu'à moi, au plaisir de les vaincre... pour te marier à celle que tu aimes !

FÉLICIEN.

O mon bon Léopold !...

LÉOPOLD.

Et c'est?...

FÉLICIEN.

Un être céleste !...

LÉOPOLD, souriant.

Toujours comme ça !...

FÉLICIEN.

Un ange !

LÉOPOLD.

Toujours !

FÉLICIEN.

La fille de madame Hélène.

LÉOPOLD, avec joie.

Cécile ! toi, mon enfant... l'épouser... cela me convient... cela me va... réunir ainsi tout ce que j'aime ! Justement, cette pauvre Hélène qui s'inquiétait pour la dot et pour l'avenir de sa fille ! comme cela se trouve, comme cela s'enchaîne ! une exposition admirable !

FÉLICIEN.

Mais M. Dubuisson, mais ma mère surtout...

LÉOPOLD.

Je m'en charge !... Reviens dans un instant.

FÉLICIEN, à voix basse.

Oui, mon ami... je m'en vas... je m'en vas... (Il s'éloigne sur la pointe des pieds par le fond, à gauche.)

SCÈNE VII.

MALVINA, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, le regardant sortir.

Il s'éloigne!... Scène deux, Léopold et Malvina... Elle est là, lisant toujours et ne me regardant même pas... Attaquons franchement la situation. (S'approchant d'elle respectueusement.) Madame!

MALVINA, sans se retourner, lui faisant signe de la main, avec un ton d'impatience.

Tout à l'heure...

LÉOPOLD, à part.

Il est impossible d'être plus impertinente. (S'approchant d'elle d'un air insouciant.) Malvina!...

MALVINA, se retournant avec fierté.

Qu'est-ce que c'est?...

LÉOPOLD.

Je voudrais te parler.

MALVINA, se levant vivement.

Oser me tutoyer!

LÉOPOLD.

Bah! sous la république!... et puis c'est une habitude que j'avais prise sous l'ancien régime... le régime des amours... qui valait bien celui-ci, où règne le dédain, la fierté...

MALVINA.

Monsieur!...

LÉOPOLD.

AIR : *Amis, la matinée est belle* (de LA MUETTE).

C'est mal, quand on est riche et grande,
C'est mal, avec d'anciens amis!
Avec moi qui ne vous demande
Que le bonheur de votre fils!..
Je sais fort bien qu'une autre mère
Pourrait... parlons bas!
Me dire qu'une telle affaire
Ne me regarde pas...
Mais Malvina ne me le dira pas!
(Geste de Malvina.)

J'en étais sûr. Eh bien! oui, (Gaiement.) l'enfant est amou-

reux... cela peut arriver à tout le monde. Il veut se marier...

MALVINA.

A son âge!... lui!

LÉOPOLD.

C'est son idée fixe. De ce côté-là, il tient de sa mère. Tu ne peux pas lui en faire un reproche! Quant au choix, je l'approuve!

MALVINA.

C'est bien heureux!

LÉOPOLD.

Et tu l'approuveras aussi... Mieux encore! tu décideras ton mari...

MALVINA.

Moi, Monsieur?... vous pourriez croire...

LÉOPOLD.

Attends donc!... Tu ne me laisses pas achever ma phrase, et tu parles avant ta réplique, Le fils unique du banquier Dubuisson ne peut que se marier richement. Or, celle qu'il aime n'a rien... c'est mademoiselle Cécile de Mailly.

MALVINA.

Que je ne puis souffrir.

LÉOPOLD.

Ce n'est pas toi qui l'épouses, c'est ton fils... Et puis, nous ne parlons plus d'amour, mais d'affaires, de la dot!... Dubuisson, à moins de se faire montrer au doigt, et millionnaire comme il est, ne peut pas reconnaître à cette fille moins de trois à quatre cent mille francs.

MALVINA, se récriant.

Par exemple!...

LÉOPOLD.

Est-ce trop peu? dis-le... je vais augmenter, cela ne me coûte rien...

MALVINA.

Je le crois sans peine! Vous composez!

LÉOPOLD.

Précisément!

MALVINA.

Et vous croyez que tout s'arrange comme dans vos ouvrages...

LÉOPOLD, galamment.

Ils réussissaient toujours autrefois... quand tu daignais y

prendre un rôle... et si tu le veux bien, si tu veux employer près de Dubuisson, la coquetterie d'abord, puis la prière... puis les larmes... et enfin le désespoir... c'est une scène à jouer.

MALVINA.

Et vous m'en croyez capable?

LÉOPOLD.

A moins que tu n'aies oublié... Dans ce cas-là, nous pouvons répéter... ce ne sera pas la première fois. Allons, en scène, à ton rôle... c'est moi qui suis Dubuisson. (Il s'assied à gauche.)

MALVINA, hors d'elle-même.

Monsieur! un tel excès d'audace!... et d'insolence!... Je ne sais qui me retient... et si j'appelle...

LÉOPOLD, riant.

Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela, ma chère!... Je te parle d'une scène de désespoir, et tu me joues une scène de colère... Soit! si tu l'aimes mieux... j'y consens... Toutes les scènes nous vont, à nous autres auteurs, quand elles sont bien faites! quand elles frappent juste et fort... Je me mets donc aussi en colère, et je dis : vouloir chasser un ancien ami, c'est être ingrat! Mais un ami qui possède notre secret et qui peut nous perdre... c'est plus que de l'ingratitude... c'est de la maladresse... et je croyais à Malvina, plus d'esprit, plus de tact, surtout plus de mémoire! A-t-elle donc oublié le jour où, furieuse contre Dubuisson, qui refusait de l'épouser, elle lui écrivait cette lettre outrageante que je lui ai arrachée des mains?

MALVINA.

O ciel!...

LÉOPOLD, se relevant.

Cette lettre où elle atteste qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne l'a jamais aimé et que ce fils dont la ressemblance imaginaire le flatte...

MALVINA.

Silence!

LÉOPOLD.

Cette lettre... étincelante de verve, que j'ai gardée comme un modèle du genre... et que je puis faire admirer...

MALVINA, avec effroi.

Tais-toi!... tais-toi!...

LÉOPOLD, s'arrêtant et riant.

Bravo!... bravo!... bien joué... l'accent... le geste... la physionomie, tout y est!... tu as retrouvé tes moyens!... seulement la scène est maintenant un peu écourtée... au lieu de me la laisser filer... tu brusques la fin, tu te hâtes de te rendre, de consentir à tout ce que je te demande... car tu consens...

MALVINA.

Oui... Léopold...

LÉOPOLD.

Tu obtiendras l'aveu de Dubuisson... les cent mille écus...

MALVINA, lui tendant la main.

Oui, Léopold!

LÉOPOLD, reprenant l'air respectueux.

Et moi, Madame, ce que je ne ferais pour personne, je me séparerai pour vous du chef-d'œuvre de style épistolaire dont je vous parlais tout à l'heure... et je ne me rappellerai plus rien... que vos bontés d'aujourd'hui... (Malvina sort par le salon à droite.)

SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, seul, puis FRÉDÉRIC.

LÉOPOLD.

Cela va tout seul!... cela va trop bien, car si nous n'avons pas quelque accident, quelque péripétie qui renouvelle l'intérêt, cela me fait une pièce unie comme...

FRÉDÉRIC, qui s'est avancé doucement par la gauche.

Monsieur Léopold...

LÉOPOLD.

Qui vient là?... Ah! c'est Frédéric...

FRÉDÉRIC.

Je sors de chez madame Hélène qui est toujours si bonne, si aimable!

LÉOPOLD.

Si charmante, n'est-ce pas?...

FRÉDÉRIC.

Que malgré moi mon secret m'est échappé, je lui ai tout avoué.

LÉOPOLD.

Quoi donc?

FRÉDÉRIC.

Mon amour pour sa fille.

LÉOPOLD, stupéfait.

Vous aimez Cécile?...

FRÉDÉRIC.

Du consentement de sa mère, qui accueille ma demande.

LÉOPOLD.

O ciel!...

FRÉDÉRIC.

Et c'est à vous qu'elle m'a dit de me confier.

LÉOPOLD.

A moi?... et l'autre, et Félicien!... J'avais tort de me plaindre... voilà l'action qui se noue et se complique, plus que je ne voudrais peut-être!

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, LÉOPOLD, FÉLICIEN, CÉCILE.

FRÉDÉRIC.

Venez donc, venez, mes amis, si vous saviez! grâce à Léopold, je vais être le plus heureux des hommes.

FÉLICIEN.

Et moi de même... il protége mes amours!

FRÉDÉRIC.

Il s'intéresse à mon mariage...

TOUS LES DEUX, prenant les mains de Léopold.

Merci!... merci!... (Chacun d'eux montrant son ami.) pour lui!...

LÉOPOLD.

Non! ne me remerciez pas! loin de faire votre bonheur, mes enfants, je vais porter la première atteinte à vos plus doux sentiments, à votre amitié!

TOUS LES DEUX.

A nous!...

FRÉDÉRIC.

Jamais!...

FÉLICIEN.

Rien ne pourra nous désunir.

FRÉDÉRIC.

Ni le malheur...

FÉLICIEN.

Ni même la fortune!

LÉOPOLD.

Nous parlions ainsi à votre âge !... Eh bien !... mes amis... mes enfants... vous aimez d'amour la même personne !

TOUS LES DEUX.

Cécile !...

CÉCILE.

O ciel !... (Tous les quatre restent un instant immobiles, les deux jeunes gens se regardent, se jettent dans les bras l'un de l'autre ; puis se tenant par la main s'avancent vers Cécile, qui, se soutenant à peine, s'appuie contre un fauteuil à droite. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Léopold, le premier à gauche, Frédéric, Félicien, Cécile. — Musique.)

FRÉDÉRIC.

Cécile...

FÉLICIEN.

Prononcez !...

CÉCILE.

Moi, grand Dieu ! jamais !

FÉLICIEN.

Il le faut !

FRÉDÉRIC.

Et celui que vous repousserez... quel qu'il soit... jure ici d'avance... à la femme de son ami...

FÉLICIEN.

Une éternelle amitié !...

CÉCILE, tremblante.

Eh bien donc... Félicien... (Frédéric cache sa tête dans ses mains.) n'oubliez pas votre serment... (D'un air suppliant.) Et restez toujours notre ami... (Frédéric pousse un cri de joie, et Félicien, qui est placé près de lui, le jette dans les bras de Cécile.)

FÉLICIEN.

Prends-la... elle est à toi.

LÉOPOLD, qui est passé près de Félicien.

Mon enfant, mon enfant, qui te consolera ?

FÉLICIEN.

Leur bonheur !... (A Léopold.) et puis votre estime, votre affection.

LÉOPOLD.

Toujours !... (Les regardant tous trois.) Ah ! les braves jeunes gens !... (A part, avec un soupir.) Aussi ils n'ont que dix-huit ans !... (Vivement, et se retournant vers eux.) Mais plus que jamais, maintenant, le succès est douteux... j'avais tout arrangé, et

tout est défait... (A Cécile.) Ta fortune, ta dot... et puis un nouveau consentement à obtenir... (Montrant Frédéric.) celui de son père. (Écoutant vers la droite.) Silence! c'est Dubuisson... (Aux deux jeunes gens.) Partez... laissez-nous! (A Cécile.) Toi, retourne vers ta mère... dis-lui ce qui se passe... moi, je reste pour achever mon œuvre... (Cécile sort par la gauche et les deux jeunes gens par le fond, en se donnant la main.)

SCÈNE X.

DUBUISSON, LÉOPOLD, sortant du salon à droite.

DUBUISSON, à la cantonade.

Calme-toi... calme-toi... et surtout ne te trouve pas mal!... c'est tout ce que je te demande. (Il va s'asseoir à gauche.)

LÉOPOLD.

Qu'est-ce donc?...

DUBUISSON.

Malvina qui vient de me causer une frayeur!... il lui a pris tout à coup une attaque de nerfs, c'était affreux!

LÉOPOLD, à part.

Elle a joué la scène...

DUBUISSON.

Et pourquoi? parce que je m'opposais à un mariage absurde, celui de mon fils.

LÉOPOLD.

Résister aux prières et aux larmes de ta femme!

DUBUISSON, se levant.

Eh non! au contraire, j'ai tout accordé... jusqu'aux quatre cent mille francs que je venais de toucher et que je ne croyais pas placer ainsi... Que veux-tu? une jeune personne... qui, après tout, est charmante, très-bien élevée... et puis la fille d'un ancien ami...

LÉOPOLD.

C'est là ce qui t'a décidé?

DUBUISSON.

Certainement... et cela fera enrager Bernaville! sans compter la lettre qu'il va recevoir... car elle est partie.

LÉOPOLD.

Qu'as-tu fait?

DUBUISSON.

Malvina l'a voulu... et puis tu m'as attesté que dans ses

menaces il n'y avait rien de réel !... Qu'il m'accuse donc maintenant d'avidité et d'avarice, mes actions parleront plus haut que ses calomnies. Je répondrai par le mariage de mon fils, par les quatre cent mille francs de dot que je reconnais à Cécile...

LÉOPOLD.

Action noble et généreuse !

DUBUISSON.

Qui, imprimée dans tous les journaux, aidera à mon élection, en me faisant honneur...

LÉOPOLD.

A coup sûr... et bien plus encore que tu ne crois...

DUBUISSON.

Comment cela ?

LÉOPOLD.

C'est que le futur de Cécile, celui qu'elle aime... est un autre que ton fils.

DUBUISSON, *avec joie.*

Est-il possible ?..

LÉOPOLD.

Je te l'atteste !

DUBUISSON.

Je ne donne plus rien alors.

LÉOPOLD.

C'est toujours, cependant, la fille d'un ancien ami.

DUBUISSON.

C'est bien différent !

LÉOPOLD.

Non pas.

DUBUISSON.

Mais si !

LÉOPOLD.

Mais non ! car cet ami, M. de Mailly, est celui à qui tu dois ta fortune... Il y a telle opération qu'il m'a racontée, où, par un avis secret donné à propos, il t'a fait gagner dans une seule bourse douze cent mille francs.

DUBUISSON, *avec effroi.*

Lui !

LÉOPOLD.

Quand tu en donnerais le tiers à sa fille !

DUBUISSON.

Moi! mais...

LÉOPOLD.

Il prétend, lui... que tu lui en avais proposé la moitié.

DUBUISSON.

Oh! ça... ce n'est pas vrai!..

LÉOPOLD.

Il se trompe, j'en suis persuadé... mais enfin... je l'ai lu, écrit de sa main ..

DUBUISSON.

Et où donc?..

LÉOPOLD.

Dans ce factum... dans ce mémoire, qu'il a légué en mourant, non pas à Bernaville, mais à moi...

DUBUISSON, à part.

O ciel! (Haut.) mais je proteste...

LÉOPOLD.

C'est possible... mais il a sur toi un immense avantage.

DUBUISSON.

Lequel?

LÉOPOLD.

Il est mort! les morts n'ont pas d'ennemis; les vivants en ont beaucoup... toi, surtout, qui est si riche. Qu'est-ce que c'est que quatre cent mille francs dans ta fortune? la goutte d'eau dans le torrent... Je te ferais bien un couplet là-dessus si j'avais le temps... mais tu n'en as pas besoin... tu me comprends, tu es prêt à céder...

DUBUISSON.

Moi... je ne dis pas non... mais jamais Malvina ne consentira...

LÉOPOLD.

Cela me regarde.

DUBUISSON.

Vrai?

LÉOPOLD.

Je m'en charge!.. je vais écrire à Frédéric.

DUBUISSON.

Frédéric!.. que dis-tu?

LÉOPOLD.

Que le fiancé de Cécile... c'est Frédéric... le fils de Bernaville.

DUBUISSON.

Le fils de mon plus mortel ennemi... et je constituerais à son profit une dot de quatre cent mille francs? jamais!

LÉOPOLD.

Écoute-moi d'abord!

DUBUISSON.

Je n'écoute rien... car le nom seul de Bernaville me met dans une exaspération que je ne puis t'exprimer.

LÉOPOLD.

Mais cependant...

DUBUISSON.

Moi qui te parle, moi qui ne suis pas brave, j'ai eu vingt fois l'envie de l'aller défier... et si Malvina ne m'avait pas retenu... (A un domestique qui entre.) Qu'est-ce? que me veux-tu?.. je ne reçois personne.

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre...

DUBUISSON.

De qui... imbécile?.. de qui?

LE DOMESTIQUE.

De M. Bernaville...

DUBUISSON.

Bernaville?.. je ne veux pas la lire, je ne veux pas la recevoir...

LÉOPOLD, qui a pris la lettre.

C'est de la folie... Il faut savoir avant tout ce qu'il veut... (Lisant.) « Je viens de voir mon fils, qui m'a appris son amour pour votre pupille mademoiselle Cécile de Mailly; je refuse mon consentement, parce qu'elle est votre pupille. »

DUBUISSON, avec colère.

Tu vois?

LÉOPOLD, à part.

Et moi qui croyais tenir mon dénoûment! (Continuant de lire.) « Et parce qu'elle est la fille d'un malhonnête homme qui vous a aidé à faire une fortune scandaleuse... »

DUBUISSON, lui arrachant la lettre des mains.

C'en est trop! (Achevant de lire.) « Quant à la lettre que je viens de recevoir de vous, je n'y répondrai qu'en vous demandant raison... je serai à votre hôtel dans une demi-heure ! »

LÉOPOLD.

O ciel!

DUBUISSON, avec colère.

Tant mieux! tant mieux... c'est tout ce que je voulais... Nous nous batterons! (A Léopold.) Ne parle pas de cela à Malvina, qui se trouverait mal. (Marchant avec agitation.) Mais dans une demi-heure!..

LÉOPOLD.

Où vas-tu donc?

DUBUISSON.

Mettre tout en ordre dans mon cabinet... Pour le reste, cela te regarde! Tu seras mon témoin.

LÉOPOLD.

Tu le veux?

DUBUISSON.

Oui! je compte sur toi.

LÉOPOLD.

A moi de régler les conditions. Mais réfléchis...

DUBUISSON.

Non... non, pas de réflexions... ça me ferait reculer... et je ne le veux pas... je ne veux pas avoir peur... je n'ai pas peur... je suis trop en colère pour cela!

LÉOPOLD.

En vérité... je ne te reconnais plus!

DUBUISSON, avec indignation.

AIR : *Dieu tout-puissant par qui le...*

Avec tout autre, eh bien, oui, c'est probable,
Mon cœur, mon bras seraient moins résolus;
Mais je me sens un courage indomptable.

LÉOPOLD.

Contre un ancien ami...

DUBUISSON.

Raison de plus!
Je veux punir sa lâche perfidie.

LÉOPOLD.

Et vous allez, dans ce cruel enjeu,
Tous les deux risquer votre vie!

DUBUISSON.

Je ne crains rien, j'ai du bonheur au jeu.

ENSEMBLE.

Avec tout autre, eh bien, oui, c'est probable,
Mon cœur, mon bras seraient moins résolus;
Mais je me sens un courage indomptable
Contre un ami que je ne connais plus.

LÉOPOLD.

Oui, Dubuisson de se battre est capable...
Pour le calmer mes soins sont superflus :
Car la fureur est, hélas! indomptable
Quand les amis ne se connaissent plus.

(Dubuisson s'élance par la porte à droite.)

SCÈNE XI.

LÉOPOLD, puis FRÉDÉRIC, et CÉCILE.

LÉOPOLD, levant les mains au ciel.

O amitié! (Montrant Dubuisson qui sort.) Quelque absurde qu'il soit, il a dit vrai : entre ceux qui devraient s'aimer, les haines n'en sont que plus fortes!.. c'est comme les guerres civiles!

FRÉDÉRIC, entrant vivement du fond à droite.

Ah! Monsieur... si vous saviez...

LÉOPOLD.

Je sais tout!

FRÉDÉRIC.

Mon père refuse... et, en me parlant, il avait un air sombre et agité... Je ne sais ce qu'il veut, ce qu'il médite...

LÉOPOLD.

Je ne le sais que trop!

FRÉDÉRIC.

Eh!.. qu'est-ce donc?..

LÉOPOLD.

Ce qu'il veut!.. (Apercevant Cécile qui accourt vers lui par le fond à gauche.) A l'autre, maintenant. Voilà un ouvrage où il ne manquera pas de mouvement... des entrées... des sorties... c'est à ne pas s'y reconnaître. (A Cécile.) Qu'est-ce que c'est?

CÉCILE.

Quelqu'un qui est chez ma mère et qui voudrait vous parler... une pauvre fille... tout en pleurs... Madelaine...

LÉOPOLD.

Madelaine!..

CÉCILE.

Elle a reçu le petit mot où vous lui dites que vous ne pouvez la garder...

LÉOPOLD, voulant faire taire Cécile.

C'est bon!

CÉCILE.

Elle ne demande qu'une chose, c'est de rester avec vous... de vous servir pour rien... elle le demande à genoux!

LÉOPOLD.

Ma pauvre Madelaine... qu'elle reste... qu'elle reste!..

CÉCILE.

Et ce n'est rien encore... elle nous a tout avoué... cette pension que nous faisait une main inconnue, c'était vous!

LÉOPOLD.

Ce n'est pas vrai.

CÉCILE.

Madelaine nous l'a dit! et ma mère, quoique bien faible encore, a voulu se lever pour vous écrire... (Elle lui remet une lettre qu'il ouvre.) cette lettre sur laquelle j'ai vu tomber deux grosses larmes.

LÉOPOLD, lisant.

« Je sais tout ce que je vous dois: achevez votre ouvrage... et moi... » O ciel! elle m'offre sa main... elle ne me demande que le bonheur de sa fille... et j'allais réussir!.. lorsque de nouveaux obstacles...

FRÉDÉRIC.

Comment!

CÉCILE.

Lesquels?..

LÉOPOLD.

N'importe, mes enfants, n'importe... nous arriverons. C'est au moment où l'on croit qu'une pièce va chavirer, qu'un incident soudain la relève. Ah! que ne suis-je encore aux jours où j'avais de l'imagination... (Aux deux jeunes gens et portant la main à son front.) Laissez-moi, mes amis, laissez-moi... (Regardant avec inquiétude.) Je crains qu'on ne vienne...

CÉCILE, remontant le théâtre.

Non... non, personne!..

LÉOPOLD, qui, pendant ce temps, à parlé bas à l'oreille de Frédéric.

Ah!..Va trouver Madelaine... et Félicien... tu comprends...

voilà mon plan... et pour l'exécution... mettez-vous tous aux ordres...

CÉCILE ET FRÉDÉRIC.

De qui?..

LÉOPOLD.

De Madelaine... il n'y a pas de temps à perdre... partez!.. partez!.. (Frédéric et Cécile sortent par le fond à gauche.

SCÈNE XII.

LÉOPOLD, seul.

O dieu des auteurs!.. je n'ose plus dire dieu de l'amitié... inspire-moi! mène à bien l'œuvre que j'ai entreprise! Encore un succès, dût-il être le dernier!

SCÈNE XIII.

LÉOPOLD, BERNAVILLE, qui s'avance en rêvant au fond à droite, suit la grille et descend à gauche.

LÉOPOLD.

C'est Bernaville... Il est tellement sombre et soucieux qu'il ne me voit pas! Mauvais signe! (Se mettant devant lui.) Bonjour, Bernaville.

BERNAVILLE.

O ciel!.. Léopold... (Avec embarras.) Bonjour.

LÉOPOLD.

Ma présence t'embarrasse et te gêne, c'est tout simple... nous ne nous sommes pas vus depuis si longtemps!.. depuis le jour, je crois, où le ministre a défendu ma pièce.

BERNAVILLE, vivement.

Ah! tu ne sais pas dans quelles circonstances! Tiens, Léopold, tu ne me croiras pas, mais vingt fois j'ai voulu t'aller demander pardon...

LÉOPOLD.

Et tu n'as pas osé?

BERNAVILLE.

Non, car j'étais coupable.

LÉOPOLD, lui tendant la main.

Tu ne l'es plus... et c'est moi maintenant qui me reproche de t'avoir rappelé le passé... Qui t'amène ici?

BERNAVILLE.

Une injure grave! de celles qu'on ne pardonne pas... je te

raconterai cela. Je n'ai vu que mon honneur à venger, et je suis accouru sans même prendre de témoin. C'est le ciel qui t'envoie : tu seras le mien !

LÉOPOLD.

Volontiers! mais je serai maître des conditions.

BERNAVILLE.

Cela va sans dire.

LÉOPOLD.

D'abord, ce combat ne peut pas avoir lieu avant une heure. Nous allons donc commencer par dîner ensemble.

BERNAVILLE.

Merci!.. je n'ai pas faim.

LÉOPOLD.

Toi qui te bats, c'est possible... mais moi, témoin...

BERNAVILLE.

Vas-y seul!.. je te rejoindrai ! (Musique.)

LÉOPOLD.

Non!.. je ne te quitte pas... je t'emmène avec moi... à mon restaurant! une excellente maison... que tu connais... car tu étais autrefois... un de ses habitués... regarde plutôt!.. (Des domestiques ont apporté sous le marronnier, qui est au milieu du théâtre, une table à quatre couverts comme au premier acte.)

BERNAVILLE.

Que vois-je ?

LÉOPOLD.

L'ancien emplacement de la Pomme-d'Or... un peu changé... ainsi que ses convives...

SCÈNE XIV.

DUBUISSON, LÉOPOLD, BERNAVILLE.

DUBUISSON, sortant vivement du salon à droite.

Me voici !.. (Apercevant Bernaville, il s'arrête.) O ciel!..

LÉOPOLD, continuant.

Ils existent cependant! les voici encore! exacts au rendez-vous; mais ce n'est plus celui de l'amitié! Sous cet arbre où retentissaient nos chants joyeux, sous cet arbre où nous avons juré tant de fois de nous aimer, de nous protéger, de nous défendre, ces anciens amis viennent s'égorger!

DUBUISSON, BERNAVILLE.

Comment!.. c'est ici!..

LÉOPOLD, à Dubuisson et à Bernaville qui tressaillent.

Oui! vous m'avez laissé maître des conditions : c'est sur ce terrain, c'est ici que vous vous battrez!.. l'oserez-vous sans qu'un souvenir fasse frémir votre cœur et trembler votre main?

TOUS LES DEUX.

Léopold !..

LÉOPOLD.

Ah! vous avez entendu ma voix... ou plutôt celle du remords! vous renoncerez à ce combat impie! je ne vous en demande pas davantage; je ne vous demande pas d'oublier les injures présentes et de vous accorder un mutuel pardon... (Geste de refus des deux.) c'est impossible, je le sais... mais avant de vous séparer et de retourner chacun à votre haine, accordez-lui un seul instant de trêve... Est-ce trop exiger que de vous demander un dernier souvenir à nos beaux jours, un dernier regard sur le passé... (Prenant la main de Bernaville, remontant le théâtre.) N'est-ce pas en avant de ce feuillage qu'était placée... comme aujourd'hui, la table où nous buvions à l'amitié... (Passant derrière la table et faisant face aux spectateurs.) Ma place ordinaire à moi... c'était ici... la tienne, Dubuisson... là, près de moi!

DUBUISSON, s'approchant avec émotion du couvert à droite de Léopold, et devant lequel il se tient debout.

Oui!..

LÉOPOLD.

Et ton couvert à toi, Bernaville...

BERNAVILLE, se plaçant devant le couvert à gauche de Léopold.

Était ici... c'est vrai!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MADELAINE, entrant du fond à gauche, habillée comme au premier acte, et portant la soupière.

MADELAINE.

Ces Messieurs sont servis!.. (Dubuisson et Bernaville poussent un cri et se laissent tomber d'étonnement sur les chaises qui sont derrière eux.)

TOUS DEUX.

Madelaine!.. est-il possible!..

LÉOPOLD, entre eux deux étendant la main sur eux et les empêchant de se relever de la chaise où ils viennent de s'asseoir.

Vous vous êtes assis à cette table de l'amitié... vous ne la quitterez pas sans m'avoir entendu.

AIR : *En amour comme en amitié!*

Au rendez-vous d'autrefois nous voici!
(Montrant la place de Mailly.)
Mais quelqu'un manque à cette place!
C'est celle d'un ancien ami...
(Geste de Dubuisson et de Bernaville.)
D'un ami qui n'est plus!.. qu'à ce mot tout s'efface!
Nous sommes tous à l'erreur condamnés;
Le moins coupable eut des torts dans sa vie :
Oublions donc, afin que l'on oublie,
Et pardonnons, pour être pardonnés!

(Se retournant vers Cécile qui entre en ce moment entre Frédéric et Félicien.) Mets-toi là, Cécile, à cette place, ton seul héritage, peut-être... mais qui te donne droit à notre appui!

BERNAVILLE.

Oui.

DUBUISSON, vivement.

Il a raison...

LÉOPOLD.

Et ce ne sont point de vaines paroles... car tout à l'heure déjà Dubuisson voulait la doter.

BERNAVILLE, vivement.

C'est bien!

LÉOPOLD.

Il lui donnait quatre cent mille francs pour épouser ton fils...

BERNAVILLE.

Est-il possible!..

LÉOPOLD.

Et c'est toi qui l'accuses... toi qui as refusé!

BERNAVILLE, vivement et se levant.

Non!.. non, j'accepte... (A demi voix, à Dubuisson qu'il amène sur l'avant-scène.) Mais à une condition : Je suis assez riche pour donner à mon fils une dot, et celle que tu destinais à Cécile, sera donnée à sa mère...

DUBUISSON.

A Hélène?

BERNAVILLE.

Pour qu'elle épouse Léopold.

DUBUISSON.

C'est dit !

BERNAVILLE.

Et maintenant, ma candidature, j'y renonce.

DUBUISSON.

Est-il possible !..

LÉOPOLD.

Vous voyez bien que vous vous entendez.

Air anglais.

La paix, oui, la paix !
Pour être heureux soyons unis,
La paix, oui, la paix,
La paix, mes bons amis.
Que l'amitié chez nous se renouvelle,
Que du passé tous les torts soient remis.
La paix ! chacun la désire et l'appelle...
Et répétons avec tout le pays.

TOUS.

La paix, etc.

FIN DE Ô AMITIÉ !..

HÉLOÏSE ET ABAILARD

OU

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec M. Michel Masson

Théâtre du Gymnase - Dramatique. — 22 avril 1850.

PERSONNAGES

LE DOCTEUR MORTADELLA, dentiste.
LOISA, sa servante.
ZANNONE, avocat à Florence.
FLAMINIA ALDINI, sa femme.
ASTYANAX ROBICHON, premier prix de Rome.
L'ABBESSE du couvent de la Visitation.
UN APPRENTI DENTISTE.
LA TOURIÈRE.
PLUSIEURS SŒURS ET NOVICES.

ACTE PREMIER.

A Milan, chez le docteur Mortadella. — Un salon : à droite, au premier plan, une croisée, et au second, une porte; à gauche, porte au premier et au second plan; au fond du théâtre, la porte d'entrée; à droite, près de la fenêtre, un guéridon sur lequel il y a un volume relié; à gauche, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORTADELLA, LOISA.

(Au lever du rideau, on entend sonner avec force à la porte d'entrée qui est au fond du théâtre.)

MORTADELLA, sortant de la porte qui est au premier plan à gauche. Il est en manches de chemise.

Loïsa!.. Loïsa!.. il n'y a pas dans toute la ville de Milan... un docteur... un savant plus mal servi que moi... Loïsa!.. Loïsa!

LOÏSA, sortant de la porte qui est au deuxième plan à droite.

Qu'y a-t-il donc, notre maître?

MORTADELLA.

Ce qu'il y a? (On sonne de nouveau.) Tu n'entends pas que depuis une demi-heure on carillonne à briser la sonnette et à jeter l'alarme dans toute la maison...

LOÏSA.

Eh bien! puisque vous étiez là... pourquoi ne pas ouvrir... moi qui étais à mon ouvrage...

MORTADELLA.

Ouvrir en manches de chemise... et la dignité!.. et le décorum! on croirait donc que le premier... le plus habile dentiste de la Lombardie n'a pas un seul domestique... tandis que j'en ai deux, sans compter mon apprenti. (On sonne encore.)

LOÏSA, remontant.

Eh bien... on y va!

MORTADELLA.

Attends donc que j'aie le temps de passer un habit.

LOÏSA.

V'là que vous me retenez, maintenant... et le client qui se morfond, et votre macaroni qui brûle...

MORTADELLA.

Mon macaroni... c'est ta faute!

LOÏSA.

C'est la vôtre! on ne peut pas être cuisinière et portière... (Se croisant les bras.) c'est trop à la fois.

MORTADELLA, passant son habit.

C'est pour cela que tu te croises les bras... (Le bruit de sonnette redouble.) Il sonne toujours, ce malheureux ou cette malheureuse... pour implorer le secours de mon art... Et s'il s'était en allé!.. il l'aurait pu.

LOÏSA.

Et il reste là!.. Ah ben! il n'a pas de chance!

MORTADELLA.

Qu'est-ce à dire?

LOÏSA.

Que je vais lui ouvrir, Monsieur; tant pis! ça lui apprendra à sonner comme ça...

MORTADELLA, avec colère, et pendant que Loïsa ouvre la porte.

Loïsa, si ce n'était la mémoire de mon frère, qui vous a placée chez moi, où, depuis deux ans, je vous permets de me servir pour rien... je vous renverrais... je vous chasserais... tant je suis en fureur... (Prenant un air gracieux en apercevant Zan-

none qui s'est avancé jusqu'à lui.) Monsieur... j'ai bien l'honneur de vous saluer...

SCÈNE II.

ZANNONE, MORTADELLA, LOISA.

ZANNONE.

Monsieur le docteur Mortadella?

MORTADELLA.

C'est moi... Monsieur... dentiste ordinaire de Son Altesse Impériale le prince Eugène, vice-roi d'Italie... Désolé de vous avoir fait attendre... j'ai tant de monde... tant de clients... ils viennent de sortir... (Montrant la porte à gauche.) par mon autre escalier... et je m'empresse d'accourir... Vous souffrez beaucoup, grâce au ciel?...

ZANNONE.

Non, Monsieur...

MORTADELLA, bas, à Loïsa, avec colère.

Ce que c'est que de faire attendre!.. (Haut.) La douleur se sera passée...

ZANNONE.

Non, Monsieur...

MORTADELLA, avec joie.

Elle existe!.. me voici!.. et vous ne vous apercevrez de rien!.. Je n'arrache pas les dents... je les cueille!

ZANNONE.

C'est charmant.. l'on serait tenté de souffrir... rien que pour son plaisir... Mais je ne sais pas même ce que c'est qu'un mal de dents...

MORTADELLA.

Qui diable alors vous amène chez moi?

ZANNONE.

Une affaire intéressante qui ne concerne que vous... (Regardant Loïsa qui a ouvert la fenêtre et observe au dehors.) que vous seul!

MORTADELLA.

Loïsa!..

LOÏSA.

Monsieur...

MORTADELLA.

Va voir comment se comporte ton macaroni.

LOÏSA, *froidement.*

Oh! il n'y a pas à s'en inquiéter... il est maintenant brûlé...

MORTADELLA.

C'est égal...

LOÏSA.

Totalement brûlé...

MORTADELLA.

Raison de plus... pour que tu en fasses un autre... car je tiens à dîner.

LOÏSA, *quittant la fenêtre.*

C'est différent!.. On y va, Monsieur!.. on y va... (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE III.

ZANNONE, MORTADELLA.

MORTADELLA, *avançant un siége.*

Daignez vous asseoir, Monsieur, je vous écoute...

ZANNONE.

Monsieur, je suis de Florence... on me nomme Zannone, avocat...

MORTADELLA.

Et vous venez vous établir à Milan?

ZANNONE, *s'asseyant.*

M'en préserve le ciel!.. l'empereur Napoléon, roi d'Italie, estime trop peu le barreau!

AIR : Vaudeville du *Piége.*

Il déteste les avocats,
Contre l'éloquence il se cabre;
Il ne connait que ses soldats
Et que la puissance du sabre.
Le sabre qui m'est opportun,
Est son soutien : la parole est le nôtre;
Et l'Empereur prétend que l'un
Ne doit servir qu'à couper l'autre!

MORTADELLA, *s'asseyant aussi.*

C'est un grand homme... un grand génie!

ZANNONE.

Et un grand sabre!.. Aussi je suis resté à Florence sous le gouvernement du grand-duc de Toscane... un autre despote qui ne veut dans les familles ni querelles ni procès.

MORTADELLA.

Cela n'est pas possible!

ZANNONE.

Notre état est perdu!.. ni [illegible]ès... ni querelles... alors je me suis marié!..

MORTADELLA.

Pour ne pas vous rouiller [illegible] fait! je comprends! Mais je ne vois pas, Monsieur, en quoi cela peut m'intéresser...

ZANNONE.

Nous y voici... Ma femme est charmante... d'une jeunesse! d'une beauté! d'une ingénuité surtout... mais...

MORTADELLA, *avec finesse.*

Oui, ses dents...

ZANNONE.

Des perles! Monsieur!.. des perles fines... la plus belle chose du monde... Il n'en est pas de même de sa fortune... laquelle, j'en conviens, est assez médiocre...

MORTADELLA, *avec impatience.*

Alors, Monsieur, pourquoi l'avez-vous épousée?

ZANNONE.

Parce qu'elle avait des espérances... un procès... Monsieur!

MORTADELLA, *avec humeur.*

Que m'importe?

ZANNONE.

Un procès de deux millions!

MORTADELLA.

Qu'est-ce que ça me fait!

ZANNONE.

Que vous pouvez faire gagner, Monsieur?

MORTADELLA.

Je ne suis pas avocat, Monsieur... je suis dentiste! et mes moments sont précieux. (*Il se lève.*)

ZANNONE.

Je le sais bien! Mortadella le dentiste... frère du signor Mortadella, ancien courrier de la malle de Genève à Milan.

MORTADELLA.

C'est vrai, mais mon frère est mort depuis deux ans... sans rien me laisser...

ZANNONE.

Peut-être!.. si je vous apportais de lui, en guise d'héritage, une somme de vingt mille francs!...

MORTADELLA, *revenant vivement.*

Vingt mille francs! (*A part.*) Dieu, que ces avocats sont bavards! (*Haut.*) C'est par là qu'il fallait commencer... On va tout de suite au fait.

[illegible]E.

Nous y sommes en plein [illegible]emme, Flaminia Aldini, est nièce et héritière du banqu[illegible]ldini, qui, s'enfuyant d'Italie il y a quinze ans avec sa femme et sa fille, roula à la descente du Simplon au fond d'un précipice, d'où on le retira mort quelques jours après, lui, sa femme et le postillon, mais aucune trace de la petite fille qui, à coup sûr, a dû être brisée cent fois pour une!

MORTADELLA.

C'est juste!

ZANNONE.

Mais voilà l'injustice... Quand la famille de ma femme a voulu se faire envoyer en possession, on a exigé la preuve du décès de cette petite fille, et comme personne au monde ne pouvait la fournir, le grand-duc a mis les biens du banquier Aldini sous le séquestre et on n'a rien dit... Il n'y a eu ni discussion ni procès! pourquoi? parce qu'il n'y avait pas d'avocat dans la famille... mais il y en a un aujourd'hui! un avocat que rien ne décourage, un avocat qui marche toujours à son but!

MORTADELLA, *avec impatience.*

Pas en ce moment!

ZANNONE.

Je me suis livré à tant de démarches et d'investigations... que j'ai enfin recueilli, de divers, les faits suivants : Le jour même de la catastrophe, quelques heures après, la malle de Milan descendait le Simplon, conduite par le courrier Giacomo Mortadella.

MORTADELLA, *à part.*

Hein!

ZANNONE.

Commencez-vous à comprendre?

MORTADELLA, *essayant de sourire.*

Non sans peine... j'ai cru que la malle n'arriverait jamais.

ZANNONE.

Les gens du pays m'ont assuré que j'obtiendrais de votre frère... certains renseignements...

MORTADELLA.

Qu'il ne peut plus vous donner...

ZANNONE.

Mais vous, Monsieur...

MORTADELLA.

Moi... je me rappelle en effet avoir entendu raconter à mon frère... qu'il avait un jour, à la descente du Simplon, aperçu à quelques pieds au-dessous de la route... et comme accroché par un buisson de fleurs sauvages, un enfant dans ses langes!

ZANNONE, vivement.

C'est cela même!.. l'héritière... la fille du banquier Aldini.

MORTADELLA, à part.

Quelle découverte! (Haut.) Vous en êtes bien sûr?..

ZANNONE.

Je l'atteste... Qu'est-elle devenue? vous le savez... je le vois... Parlez!... est-elle morte ou vivante... existe-t-elle encore?

MORTADELLA, qui pendant ce temps a eu l'air de réfléchir.

Non, Monsieur... non!..

ZANNONE, lui sautant au cou.

Ah! que je vous embrasse!.. c'était à croire! c'était certain! mais cela ne suffit pas... et si vous pouvez nous donner la preuve dûment légalisée de la mort de cette enfant...

AIR : Vaudeville de *Turenne*.

A l'instant même, et sure notr héritage,
Nous vous comptons vingt mille francs!

MORTADELLA, à part.

J'espère bien en avoir davantage!

ZANNONE.

Car, d'après de tels documents,
Nos droits sont sûrs, reconnus évidents.
Comment douter qu'un fait existe,
Lorsque pour preuve on apporte au débat
L'éloquence d'un avocat,
Et la parole d'un dentiste?

MORTADELLA, à part, voyant Loïsa qui rentre.

Dieu! Loïsa!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LOÏSA, sortant de la porte à droite, avec une bouteille qu'elle va placer dans une armoire, au premier plan, à gauche.

LOÏSA.

V'là votre dîner, notre maître, qui cette fois est prêt.

MORTADELLA.

C'est bon... nous verrons ça plus tard.

ZANNONE.

Quelle est cette jeune fille?..

MORTADELLA, vivement.

Ma cuisinière... une petite sotte... qui vient se jeter au milieu de la conversation. (A part.) Et dire que c'est là peut-être une héritière... une riche héritière!.. Je n'y puis croire encore! (Haut, à Zannone.) Monsieur, je vais voir parmi les papiers qui m'ont été laissés... si je ne trouverai pas la pièce que vous désirez... et demain...

ZANNONE.

Aujourd'hui même... ce soir...

MORTADELLA.

Comme vous voudrez... (A part.) D'ici là... j'aurai eu le temps de prendre des arrangements. (Pendant ce qui précède, Loïsa est entrée à gauche. Elle reparait aussitôt, tenant un petit panier à ouvrage, et vient s'asseoir à droite, entre le guéridon et la fenêtre.)

ENSEMBLE.

AIR de *la Fée aux Roses.*

MORTADELLA.

Quelle douce espérance
Déjà me plait d'avance!
Quoi! vraiment, l'opulence
Serait auprès de moi.
De ma jeune servante
La figure agaçante
Me séduit et me tente,
Et je sais bien pourquoi.

ZANNONE.

Grand Dieu! quelle espérance!
Quelle douce opulence!
Et dans ma main d'avance
Je la tiens, je la voi.
Après si longue attente,

O fortune inconstante,
Dont la beauté me tente,
Tu seras donc à moi!

LOÏSA, près de la fenêtre et travaillant.

Je l'ai prév'nu d'avance,
Par ainsi qu'il y pense,
Et qu'ici sa pitance
Brûle ou non, ma foi!
Je n' suis pas méchante,
Mais moi sa servante,
Qu'il gronde et tourmente,
Quéqu' ça m' fait à moi!

ZANNONE, à Mortadella.

À ce soir.., et comptez sur moi.

ZANNONE ET MORTADELLA, à part.

O découverte qui m'enchante!..

MORTADELLA.

Un air noble, c'est singulier,
Brille malgré son tablier. } (bis.)

LOÏSA.

Ne pas dîner, c'est singulier!
Lui qui n' sait jamais l'oublier. } (bis.)

ZANNONE.

A ses soins je puis me fier.
J'aurai cet important papier. } (bis.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MORTADELLA.

Quelle douce espérance,
Déjà me plait, etc.

ZANNONE.

Grand Dieu! quelle espérance
Quelle douce, etc.

LOÏSA.

Je l'ai prév'nu d'avance,
Par ainsi, etc.

(Zannone sort par la porte du fond, et Mortadella par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

LOISA, seule, assise près de la fenêtre.

Son dîner va encore brûler! et voyez l'injustice des maîtres... il me mettra à la porte!.. Pour ce que je gagne ici... ça me serait bien égal... mais j'en serais fâchée... (Montrant la

croisée.) pour cette croisée où il y a un si beau jour pour travailler. Ah! il est déjà à son petit balcon en face... Travaillons pour qu'il ne croie pas que je le regarde... c'est étonnant que depuis huit jours... je ne puis pas tourner la tête de ce côté sans rencontrer ses yeux attachés sur les miens... et la rue est si étroite... qu'on pourrait bien aisément causer... comme il m'en suppliait l'autre jour... mais je ne veux pas... c'est déjà bien assez quand on est ici, à la fenêtre... d'être obligée de l'entendre! (Poussant un petit cri.) Ah! il dit qu'il me trouve bien jolie ce matin... (Tricotant toujours.) Que ma vue le rend bien heureux... Dame! entre voisins c'est un petit service qu'on peut se rendre... Ah! par exemple... il dit maintenant des choses... je rougis, j'en suis sûre; il va s'en apercevoir... (Avec indignation.) Moi! un amoureux! (Se levant vivement et se tournant vers la fenêtre.) Non, Monsieur... je n'en ai pas! (Se retirant.) Ah! mon Dieu! voilà la conversation engagée... (Se rapprochant de la fenêtre.) Non, certainement, que je n'en ai pas... (Faisant comme si elle écoutait.) Vous, Monsieur? vous!.. ah! voilà une idée... à laquelle je ne crois pas... (Écoutant et répondant.) Comment? parce que depuis huit jours... vous me regardez du matin jusqu'au soir... voilà une jolie preuve!.. ça prouve seulement... que vous n'avez rien à faire, car si vous faisiez quelque chose... (A part.) C'est un moyen de savoir qui il est... (Écoutant.) Ah! vous êtes un étranger... un Français... un musicien... Je ne vous le demande pas, Monsieur, je ne vous demande rien... (Écoutant.) Ah! comme voyageur... vous habitez là... un petit hôtel garni... (Écoutant.) Eh! mais... Dieu me pardonne, je crois qu'à son tour il ose m'interroger... C'est inutile, Monsieur... tout le monde vous dira que je suis en maison... chez M. Mortadella le dentiste... qui ne voit et ne reçoit personne que ses pratiques... (Écoutant.) Comment? ça ne vous empêchera pas de vous présenter... je vous le défends bien... (Écoutant.) Hein!.. vous me priez, si je vous vois, de ne pas vous trahir... mais du tout... je ne promets rien... car je suis une honnête fille, entendez-vous... Il m'envoie des baisers!.. c'est trop fort!.. (Fermant la fenêtre.) et pour vous apprendre... je ne vous verrai plus... (Elle soulève le rideau.) Oh! comme à travers les rideaux... il a l'air triste et malheureux... pauvre garçon!.. (Elle va pour rouvrir la fenêtre.) Oh! non! non! (Elle s'éloigne lentement de la fenêtre, pendant la ritournelle de l'air suivant.)

AIR : *Conservez bien la paix du cœur.*

N'y pensons plus! c'est là, je croi,
Le devoir d'une fille sage;
Et toujours, toujours, malgré moi,
A mes yeux s'offre son image!
En vain on veut tout employer
Pour éloigner sa souvenance,
En disant qu'il faut l'oublier,
Voilà soudain que l'on y pense !

SCÈNE VI.

LOISA, MORTADELLA, puis L'APPRENTI.

MORTADELLA, entrant en rêvant.

Il n'y a plus à en douter! Ce que je viens de trouver dans les papiers de mon frère, la déclaration des témoins, le procès-verbal dressé par la barigelle au moment de l'événement, joint à ce que ce monsieur vient de m'apprendre... tout coïncide... tout constate d'une manière certaine que... ma cuisinière est une millionnaire.

LOÏSA, qui pendant ce qui précède a placé la table au milieu du théâtre et se prépare à mettre le couvert.

Comme il a l'air soucieux et de mauvaise humeur.

MORTADELLA, rêvant toujours.

Elle a dix-sept ans... moi cinquante-cinq... il y a un peu de différence... Bah! l'amour ne connaît point ces distances-là... et si, avant qu'elle n'ait le temps de se connaître elle-même... je l'élève de la cuisine au salon... (S'échauffant.) Si je l'éblouis... si je la fascine par un changement de fortune aussi inespéré...

LOÏSA.

Gare l'orage qui va éclater!.. (Elle va chercher dans l'armoire à gauche la nappe et les assiettes.)

MORTADELLA, levant les yeux.

Ah! c'est toi, petite...

LOÏSA.

Tiens!.. il n'a plus l'air si méchant... on dirait même qu'il me sourit... eh! oui, vraiment... Pauvre homme!.. il n'en est que plus laid... c'est égal...

MORTADELLA, riant.

Et mon dîner... friponne... mon dîner?

LOÏSA.

Grondez-moi si vous voulez, je l'avais oublié... et n'ai pas même achevé de mettre le couvert.

MORTADELLA, d'un air gracieux.

Pas même le couvert... Elle est charmante !

LOÏSA, qui a mis le couvert.

AIR du *Magicien sans magie*.

Servante fidèle,
Je vais avec zèle
Presser le repas.
Et soudain mon maître,
L' dîner va paraître.
Aussi, mon doux maître,
Oh! oui, mon doux maître,
Ne vous fâchez pas.
(Allant à Mortadella.)
La faim vous domine!
Mais bientôt ici
Vous verrez la mine
Du macaroni!
Son aspect sans peine
Va vous dérider!
Et la bouche pleine } (*bis.*)
On n' peut plus gronder. }

(Elle va chercher, à droite, un plat de macaroni qu'elle apporte à son maître qui s'est assis à table.)

Servante fidèle,
Vous voyez mon zèle!
Je veux que ce r'pas
Soit digne d'un maître
Qui doit s'y connaître.
Mangez, mon doux maître,
Oui, mangez, mon maître,
Et ne grondez pas.

MORTADELLA.

Moi te gronder... ma chère enfant... c'est impossible quand on te regarde... si gentille et si fraîche...

LOÏSA.

Tiens... c'est drôle!.. qu'est-ce qu'il a donc, notre maître?.. Je ne l'ai jamais vu comme ça...

MORTADELLA, lui prenant la taille.

Et une taille si appétissante...

LOÏSA.

Pas tant que le macaroni...

MORTADELLA, mangeant.

Si, vraiment... quoiqu'il soit excellent...

LOÏSA, naïvement.

Est-il assez salé ?

MORTADELLA.

Je veux que tu en juges par toi-même... Assieds-toi là.

LOÏSA.

Allons donc!.. Moi, notre maître... près de vous, à votre table!..

MORTADELLA.

Certainement. (Il se lève et va chercher un siége pour Loïsa.)

LOÏSA, s'asseyant aussi.

C'est différent... Mon devoir est de vous obéir.

MORTADELLA, tendrement et servant Loïsa.

Oui, Loïsa... de m'obéir en tout... et d'abord, d'avoir pour moi, ma mignonne, l'affection que je te porte...

LOÏSA.

Ça ne sera pas long, ni difficile.

MORTADELLA.

Car je ne te l'ai jamais dit... mais je t'ai toujours trouvée charmante...

LOÏSA.

Ah bien!.. vous cachiez joliment votre jeu!.. Vous me grondiez toujours... vous me trouviez gauche... (Goûtant le macaroni.) Le fait est qu'il est bon!.. Maladroite, négligente... (Goûtant encore.) Et bien salé.

MORTADELLA, tendrement et lui prenant la main.

C'était exprès... c'était pour que personne, pas même toi, ne pût soupçonner... l'amour brûlant que tu m'inspires!..

LOÏSA, se levant.

Monsieur, je demande mon compte... Vous voulez me séduire...

MORTADELLA.

Moi!.. Quelle idée as-tu donc de ma moralité?.. Tu te donnerais à moi... que je ne le voudrais pas... que je te refuserais...

LOÏSA, étonnée, revenant s'asseoir.

Ah bah!

AIR : *Tiens, tiens, tiens, chacun son bien* (de CLAPISSON).

D'où vient cette belle flamme?

MORTADELLA.

Je n'ai d'autres sentiments
Que de te prendre pour femme
Légitime.

LOÏSA.

Je comprends!
Vous avez beaucoup de fortune,
Je ne possède que mon cœur!..
Et vous prétendez avec l'une...
Acheter l'autre... non, seigneur!..
Ça ne peut être,
Gardons, mon maître,
Moi, mon cœur... vous, votre bien!
Tiens, tiens, tiens, chacun son bien.
Je n' veux pas vendre le mien!
(Se levant.)

DEUXIÈME COUPLET.

Épouser votre servante,
On en rirait et longtemps!

MORTADELLA, se rapprochant de Loïsa.

Non, je te rendrai savante,
Et comme il faut!

LOÏSA.

Je comprends!
Vous possédez de la fortune,
Je ne possède que mon cœur!
Et vous prétendez avec l'une
Acheter l'autre... non, seigneur!..
Ça n' peut être,
Gardons, mon maître,
Moi, mon cœur... vous, votre bien!
Tiens, tiens, tiens, chacun son bien,
Je n' veux pas vendre le mien.

MORTADELLA.

Quand je te répète que je ferai de toi une grande dame... que je te donnerai des maîtres de chant, des maîtres de danse et surtout de grammaire...

LOÏSA.

C'est trop difficile... je ne pourrai jamais!

MORTADELLA.

On peut tout quand on aime!

LOÏSA.

Quand on aime...

MORTADELLA.

Ça viendra... mignonne... ça viendra!.. et pourvu que tu n'aimes personne... pourvu qu'il n'y en ait pas d'autres...

LOÏSA.

C'est que justement... je crains bien qu'il n'y en ait un autre!

MORTADELLA.

Qu'est-ce que j'apprends!.. moi qui suis jaloux! (*A part.*) Ça m'est bien égal... mais n'importe! (*Haut.*) Jaloux... jusqu'à la frénésie... et cet autre, si je le rencontre jamais!..

LOÏSA, *avec effroi.*

Vous le tuerez?

MORTADELLA.

Pour le moins! (*Se retournant vers la porte à gauche.*) Qui vient là?.. mon apprenti... Que veux-tu?

L'APPRENTI, *sur la porte du cabinet à gauche.*

Un client vient de monter par l'autre escalier... et qui vous attend dans votre cabinet.

MORTADELLA.

Qu'il attende!

L'APPRENTI.

Il a la joue grosse de cela!

MORTADELLA.

C'est bon! commence-le toujours!

L'APPRENTI.

Que je commence?... Ma foi... au petit bonheur! (*Il rentre dans le cabinet.*)

LOÏSA.

Au petit bonheur!.. Bien petit, en effet... (*A Mortadella d'un air suppliant.*) Et ce pauvre homme?..

MORTADELLA, *avec colère.*

Il ne s'agit pas de lui... mais de l'autre... Quel est-il?

LOÏSA.

Je l'ignore.

MORTADELLA.

Son nom?

LOÏSA.

Il ne me l'a pas dit...

MORTADELLA, à part.

Amourette peu dangereuse... mais c'est égal... (Haut et feignant de la colère.) Je le tuerai... et si je le vois jamais... s'il me tombe sous la main!.. (On sonne à la porte du fond, et l'orchestre joue l'air de l'entrée de Bazile dans *le Barbier de Séville*.) Qui vient encore?... Pas un moment, dans cette maison, pour me mettre en colère!..

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ASTYANAX, paraissant à la porte du fond, et portant une bourriche sous un bras et deux volailles de l'autre main.

LOÏSA, qui a été ouvrir la porte du fond, redescend effrayée, et dit en regardant Astyanax.

C'est lui!.. le jeune homme du balcon...

MORTADELLA, s'avançant vers Astyanax qui le salue plusieurs fois.

Qu'y a-t-il, Monsieur, pour votre service?

ASTYANAX.

Vous ne me reconnaissez pas?.. c'est drôle... ni moi non plus je ne vous reconnais pas... quoique je vous connaisse bien... mais quand il y a dix ans qu'on ne s'est vu...

MORTADELLA.

A qui ai-je l'honneur de parler?

ASTYANAX.

Au petit Chiarini... votre filleul... fils de Bertuccio, maître de chapelle à Parme.

MORTADELLA.

Mon compère et ami Bertuccio?..

ASTYANAX.

Avec qui vous avez étudié à Padoue...

MORTADELLA.

Et tu viens à Milan... de la part de ton père?..

ASTYANAX.

Oui, vraiment! il m'envoie vers vous.... avec ce parmesan et ces deux chapons du pays... ça regarde la cuisinière... (Les donnant à Loïsa qui s'est avancée pour l'interroger.) Tenez, Mam'selle... (A Mortadella.) Et puis encore autre chose... une lettre pour vous...

MORTADELLA.

Où il m'explique ses intentions...

ASTYANAX.

Oui... il vous prie... comme Milan est une ville dangereuse... de vouloir bien...

MORTADELLA.

Te surveiller...

ASTYANAX.

Oui, mon parrain... et de me loger chez vous... en payant pension, bien entendu!

MORTADELLA.

C'est possible... au grenier!

ASTYANAX, lui présentant la lettre.

Attendu qu'il veut me transmettre sa place de maître de chapelle... et pour ça, comme il dit, faut encore étudier, non pas qu'en fait de musique... je ne sois déjà en état d'en remontrer aux autres.

MORTADELLA, prenant la lettre,

Ça se trouve bien! ça me fera une économie... tu donneras des leçons à Loïsa pour qui je voulais chercher un maître.

LOÏSA, sortant de la cuisine, à droite, où elle a été porter les chapons.

A moi?.. par exemple!..

MORTADELLA.

Oui, vraiment... il commencera dès aujourd'hui... je le veux; et quant à la lettre de ton père... (S'apprêtant à la décacheter, et apercevant son apprenti qui reparaît à la porte du cabinet.) Qu'y a-t-il?

L'APPRENTI.

Deux autres clients... dont une comtesse...

MORTADELLA.

C'est bon... j'y vais...

L'APPRENTI.

Il ne faudrait pas la faire attendre... parce qu'elle pourrait interroger l'autre... celui que j'ai commencé...

MORTADELLA.

Et tu crains qu'il ne parle...

L'APPRENTI, portant la main à sa joue.

Il ne peut pas... dans ce moment-ci... grâce à moi... mais ça ne tardera pas, et alors...

MORTADELLA, vivement.

J'y vais... j'y vais... (A Astyanax.) Nous lirons la lettre de

ton père... plus tard, quand je reviendrai !.. D'ici là... repose-toi... occupe-toi... (Lui désignant un livre, sur le guéridon à droite.) Tiens, voilà un livre... un livre de philosophie!..

ASTYANAX.

Merci, mon parrain !

MORTADELLA.

Toi, Loïsa, va préparer là-haut, la chambre de Chiarini, mon filleul, et puis tu redescendras prendre avec lui ta leçon de musique.

ASTYANAX.

La première leçon, oui, mon parrain... soyez tranquille...

L'APPRENTI.

Monsieur...

MORTADELLA.

C'est bon!.. je vais l'achever! (Mortadella sort par la porte, à gauche, avec l'apprenti. Astyanax suit le dentiste et s'assure, à travers la porte, qu'il s'est éloigné.)

SCÈNE VIII.

ASTYANAX, LOISA.

LOÏSA, vivement.

Comment, Monsieur... c'est vous le filleul de mon maître?

ASTYANAX.

Silence!.. il peut encore entendre!

LOÏSA.

Vous disiez... un Français... un musicien...

ASTYANAX.

Ça n'empêche pas... Astyanax Robichon... ex-pensionnaire du Conservatoire impérial... élève de M. Méhul, de M. Catel, de M. Berton... et premier grand prix de l'Institut.

LOÏSA, vivement.

Par votre talent!

ASTYANAX.

Oui!.. et par mon obstination! voilà six ans que je me présente... et, pour en finir... ils m'ont envoyé...

LOÏSA.

Où ça?

ASTYANAX.

A Rome!.. j'y vais de ce pas!.. c'est-à-dire, j'y allais... mais à moitié chemin, ici, à Milan... je vous ai vue... et adieu la

musique... la gloire de l'Institut... adieu l'opéra que j'avais déjà commencé... *le Passage de la mer Rouge*... ou plutôt non... je le termine... je le fais jouer à la *Scala*... vous entendrez la *Marche des Hébreux* et le *Chœur des poissons aux fenêtres*, c'est sublime... original... excentrique... ça ira aux nues!..

LOÏSA.

La mer!

ASTYANAX.

Oui, vraiment... moi aussi! vienne alors la fortune...

LOÏSA.

La fortune! Vous n'en avez donc pas?..

ASTYANAX.

Je croyais vous avoir dit que j'étais musicien... élève du Conservatoire... (Avec chaleur.) Je n'ai rien que des idées musicales... rien... qu'un génie inconnu! rien... qu'un cœur brûlant! un gousset vide et l'espérance!

LOÏSA.

L'espérance... de quoi?

ASTYANAX.

De tout partager avec vous! c'est si joli la vie d'artiste, quand on est amoureux! On voit tout en beau... c'est ce qui m'arrive depuis que je vous regarde toute la journée à cette fenêtre...

LOÏSA.

C'est bon, Monsieur... vous me l'avez déjà dit... mais ce que vous ne m'apprenez pas, c'est... comment vous n'êtes plus là à cette fenêtre... et comment vous êtes ici?

ASTYANAX.

C'est un libretto, c'est un poëme tout entier... je descends à Milan, à l'hôtel des *Beaux-Arts*... un hôtel à bon marché, qui m'avait été indiqué par des camarades du Conservatoire... vivent la gloire et les pommes de terres... *quincidi scudi*.. autrement dit soixante-quinze centimes par jour et par tête... pour ceux qui en ont, et je n'en avais plus depuis que je vous regardais de mon observatoire...

LOÏSA.

C'est connu!

ASTYANAX.

Mais comment parvenir jusqu'à vous?, par quel moyen? il y en avait bien un très-simple : le seigneur Mortadella est

dentiste!.. je pouvais me faire arracher une dent... c'eût été un moment de bonheur! mais c'est si tôt fait!.. et puis on ne peut pas renouveler ce plaisir-là tous les jours!.. cependant j'allais m'y résoudre... oui, Loïsa!.. lorsque ce matin arrive à l'hôtel, par le veturino, autrement dit la patache, le petit Chiarini, fils d'un maître de chapelle de Parme... porteur d'un fromage dudit pays, de deux chapons ci-inclus... et d'une lettre pour son parrain Mortadella le dentiste... enfin toute son histoire qu'il nous raconte jusque dans les moindres détails... et, pendant qu'il parle, mon imagination travaille... à peu de frais... je me rappelle une partition de M. Méhul, mon professeur... *Une Folie*... opéra comique en deux actes... vous ne connaissez pas...

LOÏSA.

Non, Monsieur.

ASTYANAX.

C'est très-joli... un amoureux... c'est moi! qui, pour pénétrer dans la maison d'un cerbère, prend le nom et le costume d'un paysan qu'on attendait... un Picard... c'est Chiariani... qui est Italien... et qu'on envoie promener... ce que nous avons fait! Mes camarades l'ont emmené pour deux jours au lac de Côme, sous prétexte que le seigneur Mortadella, votre maître, n'était pas à Milan... et n'y serait de retour qu'à la fin de la semaine... et d'ici-là, Loïsa... jugez de mon bonheur! deux jours entier près de vous... à vous donner des leçons de musique... c'est-à-dire, à vous aimer... à vous le dire... et à chanter à deux voix (tenor soprano) tous les duos amoureux du monde : *Je t'aimerai toute la vie*... c'est de M. Berton, mon professeur... *Tu m'aimeras toute la vie!..*

LOÏSA.

Mon maître n'entendra pas de cette oreille-là!

ASTYANAX.

Il faudra bien qu'il l'entende... et avec accompagnements obligés... et la main sur le cœur... (Chantant.) *Je t'aimerai toute la vie...*

LOÏSA.

Il se fâchera...

ASTYANAX.

Il ne le peut pas... puisque c'est lui qui me l'a demandé et commandé...

LOÏSA.

Vous ne savez donc pas qu'il m'aime?

ASTYANAX.

Le vieux?

LOÏSA.

Et qu'il veut m'épouser?

ASTYANAX.

Et vous y consentez?

LOÏSA.

Ah! bien oui... je lui ai dit que je ne l'aimais pas!

ASTYANAX.

Bravo!

LOÏSA.

Que j'en aimais un autre!

ASTYANAX, *vivement et hors de lui.*

C'est donc vrai... ô Loïsa!

LOÏSA.

Du tout... ce n'est pas à vous... c'est à lui que je l'ai avoué, et j'en suis bien fâchée maintenant, car il est en colère... il est jaloux...

ASTYANAX.

Comme un Italien?

LOÏSA.

Comme un tigre! et m'a dit ici même qu'il vous tuerait... pour le moins!

ASTYANAX, *effrayé.*

Pour le moins!... et que veut-il donc de plus?.. c'est un brutal... un malappris... un homme avec qui il n'y a pas moyen de vivre!

LOÏSA.

Ça m'a tout effrayée... et vous aussi... à ce que je vois...

ASTYANAX.

Laissez donc!... je ne dis pas que pour de la bravoure... j'en aie comme un soldat de la garde impériale... ça n'est pas mon état... mais enfin... j'en ai assez pour moi... pour un homme seul... et qu'il y vienne... le dentiste!.. il verra ce que c'est qu'un premier prix de Rome... en colère...; en attendant, et puisqu'il me l'a dit, nous pouvons toujours commencer notre leçon... le duo de tout à l'heure... *Je t'aimerai toute la vie...* c'est d'*Aline, reine de Golconde*... opéra en trois actes... vous le connaissez?..

LOÏSA.

Mais, non, Monsieur!

ASTYANAX.

C'est très-joli... *Tu m'aimeras toute la vie...* et si vous commencez d'aujourd'hui. (Il la presse.)

LOÏSA, se dégageant.

Non, Monsieur... je n'ai pas le temps... mon couvert à ôter... le ménage à ranger... après, nous verrons!

ASTYANAX.

Et qu'est-ce que je ferai pendant ce temps-là?

LOÏSA.

Lisez! puisque votre parrain vous a donné un livre...

ASTYANAX.

C'est vrai! un livre de philosophie! (Il s'assied à droite et lit pendant que Loïsa range le ménage.) *Histoire d'Abailard et d'Héloïse...* ces noms-là ne me sont pas inconnus... mais on a si peu de littérature... au Conservatoire! classes de musique! « *Chapitre premier. Abailard entre chez le docteur Fulbert... en qualité de professeur d'Héloïse.* » Tiens, c'est comme moi aujourd'hui. « *Chapitre II. Abailard devient éperdument amoureux de son élève...* » Toujours comme moi... « *et finit par s'en faire aimer.* »

LOÏSA.

En vérité... voilà qui est singulier...

ASTYANAX.

N'est-ce pas? une ressemblance pareille... et jusqu'au nom... Loïsa... comme qui dirait Héloïse... et Robichon... au lieu de... Ah! non! Héloïse et Robichon... ça ne va pas.

LOÏSA, qui s'est rapprochée d'Astyanax.

Et après?

ASTYANAX.

Après... « *Chapitre III. Comme quoi le docteur Fulbert trouve le professeur aux genoux de son élève.* »

LOÏSA.

Dieu! que j'aurais eu peur! et ça prouve bien, Monsieur...

ASTYANAX.

Cela prouve bien que cela peut arriver, et je le conçois aisément, surtout quand l'élève est gentille... et séduisante... comme la mienne...

LOÏSA, s'éloignant.

Il ne s'agit pas de cela, Monsieur... mais de votre livre.

ASTYANAX.

C'est juste! (Continuant à parcourir le livre.) « *Chapitre IV.* » (Il lit des yeux et reste stupéfait.) Chapitre IV! Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là?

LOÏSA.

Quoi donc?

ASTYANAX.

Rien... rien... c'est le chapitre IV. (Fermant le livre, le jetant sur la table et se levant avec résolution.) Ah! bien, non... non pas... mais est-ce bête à moi de lire un ouvrage comme celui-là, quand on se trouve dans une situation comme la mienne!... et justement... avec un Italien, méchant et jaloux... comme un tigre.

LOÏSA, qui vient de tout ranger.

Là! voilà mon couvert rangé, et maintenant, Monsieur, la leçon de chant dont vous parliez.

ASTYANAX, inquiet.

C'est juste! (A part.) Ne fût-ce que pour qu'on ne se doute de rien. Vous n'avez pas de musique ici? (Fouillant dans sa poche.) Je dois avoir sur moi... (Trouvant un air noté.) Ah! un air français... un air classique.

« Ah! vous dirai-je, maman... »

LOÏSA.

Je le sais.

ASTYANAX.

Tant mieux, je n'aurai que plus de facilité à vous l'apprendre.

LOÏSA.

Avec des roulades.

ASTYANAX.

Il ne s'agit pas de roulades, mais de l'expression, ce qui est bien différent. (Chantant avec âme.)

« Ah! vous dirai-je, maman...

pour vous, maman, c'est le docteur...

« Ce qui cause mon tourment...

pour moi, c'est la peur de le voir arriver...

« Depuis que j'ai vu Sylvandre...

c'est moi...

« Me regarder d'un air tendre...

c'est le mien...

« Mon cœur...

c'est le vôtre...

« Dit, à chaque instant,
« Comment vivre sans amant? »

Et cet amant, c'est moi, toujours moi qui veux vous enlever à lui! (Se jetant aux pieds de Loïsa.) Oui, Loïsa, je te consacre ma vie et mon amour... tu seras ma femme, le veux-tu?... dis-moi que tu le veux?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MORTADELLA, sortant de la porte à droite.

MORTADELLA.

Qu'est-ce que j'entends-là?

LOÏSA ET ASTYANAX, poussant un cri en même temps.

Ah! (Astyanax s'enfuit par la porte du fond, et Loïsa reste interdite et tremblante.)

SCÈNE X.

MORTADELLA, LOISA.

MORTADELLA.

Ce petit Chiarini, le fils de mon ancien ami!... (Allant à Loïsa.) Que faisait-il là?

LOÏSA.

Dame! comme vous le lui aviez ordonné, il me donnait une leçon de musique.

MORTADELLA.

A genoux?

LOÏSA.

Il paraît que c'est sa méthode!

MORTADELLA.

C'est-à-dire qu'à peine arrivé... il vous en contait... (Mouvement de Loïsa.) Soit!... je le veux bien... que vous voyant pour la première fois... il se permettait de vous faire une déclara-

tion... (Même mouvement de Loïsa.) Je ne m'y oppose pas... mais ce qu'il vous disait tout à l'heure...

LOÏSA.

Quoi donc?

MORTADELLA.

« *Tu seras ma femme! le veux-tu? dis que tu le veux?...* »

LOÏSA.

Eh bien! après tout, où est le mal?.. c'est un honnête garçon.

MORTADELLA, avec colère.

Un honnête garçon! (A part, et cherchant à se contenir.) Est-ce qu'il se douterait de quelque chose?... est-ce qu'il aurait deviné sous le bavolet et le tablier de servante... la riche héritière? si je le savais!... et son père. . son père aurait-il, en me l'envoyant, quelques raisons secrètes?.. ces vieux musiciens... ont quelquefois des motifs!... Voyons sa lettre... cette lettre que je n'ai pas eu le temps de lire... (A Loïsa.) Donne-moi un fauteuil.

LOÏSA.

Oui, notre maître... (A part, et regardant vers le fond.) Pauvre garçon... qu'est-il devenu?

MORTADELLA.

Qu'est-ce que tu cherches des yeux... lui, sans doute?...

LOÏSA, résolûment.

Eh bien! oui... parce qu'il est plus aimable, plus gracieux... et surtout plus beau que vous!

MORTADELLA, avec colère.

Plus beau que moi! tu oses me le dire en face...

LOÏSA, de même.

Eh bien!... oui, en face... car c'est justement ça qui prouve que j'ai raison.

MORTADELLA, avec colère.

Loïsa!

LOÏSA.

Surtout quand vous vous mettez en colère. (Loïsa remonte vers le fond.)

MORTADELLA.

Elle dit vrai... cela m'ôte tous mes avantages... remettons-nous et lisons. (Il s'assied et lit.) « Mon vieil ami, je t'envoie le petit Chiarini, ton filleul et mon fils... qui aurait grand besoin d'être un peu dégourdi. » Eh bien, par exemple! comment

les lui faut-il? (S'apercevant que Loïsa est revenue près de lui et regarde par-dessus son épaule le contenu de la lettre.) Eh bien!... qu'est-ce que tu fais-là? (Loïsa s'éloigne; il reprend sa lecture.) « Quoiqu'il ne soit guère avancé quant à l'intelligence, ça n'est pas ça qui l'empêcherait de me succéder... c'est une autre raison plus grave où ton art et ton amitié peuvent me servir... » Que diable ça peut-il être? (Surprenant de nouveau Loïsa qui est revenue à pas de loup derrière lui, de l'autre côté du fauteuil.) Encore! (Loïsa s'éloigne; Mortadella lit :) « La gloire le réclame. » (A lui-même.) Ah! la conscription... (Il se lève et continue.) « La gloire le réclame! et ton filleul Chiarini, dont l'empereur Napoléon veut faire un héros, est tellement douillet, que mes prières n'ont jamais pu le décider à se priver de deux mauvaises dents, dont la suppression l'exempterait de droit; ne me le renvoie... qu'après l'y avoir déterminé... » S'il ne faut que cela pour le faire partir .. moi qui tout à l'heure l'avais sous la main! (On jette par la fenêtre une lettre attachée à une pierre.)

LOÏSA.

Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?..

MORTADELLA, ramassant la pierre.

Un caillou... (A part.) Avec une lettre!

LOÏSA, courant à la fenêtre qu'elle ouvre.

Je voudrais bien savoir qui ose se permettre?.. (Regardant par la fenêtre et se retirant.) C'est lui!...

MORTADELLA, à part, après avoir ouvert la lettre.

Pas de signature!... C'est de lui. (Loïsa s'est assise près de la fenêtre, à droite, et se met à coudre. Mortadella lisant à demi voix.) Quand tu seras seule... » Il la tutoie déjà!... tutoyer une riche héritière! « Quand tu seras seule, quand ton affreux tyran... ton cerbère se sera retiré dans son cabinet... ou plutôt dans son antre, avertis-moi par une petite chansonnette que tu chanteras négligemment près de la fenêtre... je monterai alors... » (S'interrompant.) Bravo! je le tiens...

LOÏSA, le regardant.

C'est drôle... il n'a plus l'air en colère!

MORTADELLA.

Qu'est-ce que tu fais là?...

LOÏSA.

Vous le voyez bien... je raccommode les serviettes de la maison...

MORTADELLA.

Travail utile que tu charmes en fredonnant...

LOÏSA.

Moi!...

MORTADELLA, s'approchant de Loïsa, et d'un ton patelin.

Qu'est-ce que tu fredonnais là?

LOÏSA.

Moi! rien du tout.

MORTADELLA.

Si fait! je t'ai bien entendue; tu chantais!

LOÏSA.

Je vous dis que non!

MORTADELLA.

Si!...

LOÏSA.

Non!...

MORTADELLA.

Si!...

LOÏSA.

Je me soucie bien de chanter!

MORTADELLA.

Mais moi... je m'en soucie... (Avec insinuation.) Chante ta petite chanson de *la Marguerite*... (Mouvement de refus de Loïsa; il reprend avec colère.) Je le veux!... et tout de suite!... Chante à voix haute... ou sinon!...

LOÏSA.

Ah! mon Dieu! voilà sa colère qui le reprend... et à propos de chansons... il n'y a pas moyen de vivre comme ça... (A Mortadella qui fait un geste menaçant.) Voilà, notre maître... voilà...

AIR : *C'est la corvette* (d'HAYDÉE).

PREMIER COUPLET.

La marguerite,
Modeste et petite,
Est au printemps
La reine des champs!
Sa blanche feuille,
Quand on la cueille,
Dit les secrets

Des amours discrets!
De la prairie, humble devineresse,
Elle est l'oracle à qui l'amant s'adresse...

MORTADELLA, à part, et parlant sur la tenue de l'orchestre.

J'espère qu'il doit l'entendre!

LOÏSA, s'approchant de la fenêtre.

Qu'est-ce qu'il a donc à me faire des signes?

MORTADELLA, se retournant vers Loïsa.

Eh bien?...

LOÏSA, reprenant vivement la fin de l'air.

La marguerite,
Modeste et petite,
Est au printemps
Reine de nos champs!
(A part.)
Oui, c'est bien lui que je vois là...
Eh! mais que veut dire cela?
(Mortadella s'approche, elle reprend :)
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

(Elle veut sortir.)

MORTADELLA, la retenant et la ramenant près de la fenêtre.

Non!... non!... chante encore! il y a un deuxième couplet!

LOÏSA.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est la sibylle,
Savante et docile,
Qui dans son sein
Tient notre destin!
Sa voix suprême
Dit tout haut : *Je t'aime*
Un peu.. beaucoup!..
Ou bien : *Pas du tout!*
Et mainte fois, ô belle demoiselle,
Tout bas ton cœur est d'accord avec elle...
(Tenue de l'orchestre.)

ASTYANAX, criant du dehors au bas de la fenêtre.

Ça suffit... j'ai compris!

LOÏSA, à part.

Que veut-il dire?... (Courant fermer la fenêtre.) et quelle imprudence!...

MORTADELLA.

Que fais-tu là?

LOÏSA, toute troublée.

Moi... vous le voyez bien!... je chante.

La marguerite,
Modeste et petite,
Est au printemps
Reine de nos champs!
(A part.)
Oui, c'est bien lui que j'entends là.
Eh! mais que veut dire cela?
(Mortadella vient à Loïsa, elle continue :)
Ah! ah! ah! ah! ah!

Êtes-vous content à présent?

MORTADELLA.

Très-content? (On entend sonner au fond.)

LOÏSA, étonnée.

Qui sonne là?

MORTADELLA, à part.

C'est lui!

LOÏSA.

Je vais ouvrir!..

MORTADELLA, la retenant.

Ce n'est pas la peine!.. je m'en charge!.. va achever tes chambres, qui, à l'heure qu'il est, ne sont pas encore faites.

LOÏSA.

Oui, Monsieur... (S'en allant en regardant la porte.) Qui donc ça peut-il être? (Elle sort par la seconde porte, à gauche. Aussitôt que Loïsa a disparu, Mortadella ouvre la porte du fond et se trouve caché, aux yeux d'Astyanax, par le battant de cette porte qui ouvre en dedans sur le théâtre.)

SCÈNE XI.

MORTADELLA, caché derrière la porte du fond, ASTYANAX.

ASTYANAX, descendant mystérieusement le théâtre.

Elle a reçu ma lettre... et ce signal que j'ai compris...

m'annonce que je puis me présenter sans crainte... J'en ai malgré cela... et c'est là le délicieux! O battement de cœur d'un premier rendez-vous! quelle cavatine on ferait là-dessus! (Il chante.)

« Ah! combien mon âme est émue! »

C'est de M. Catel, mon professeur... dans *l'Auberge de Bagnères*. C'est très-joli... (Fredonnant.)

« Ah! que mon cœur est agité! »

(Mortadella ferme la porte du fond, donne un double tour à la serrure et met la clef dans sa poche. Il s'avance sans bruit vers Astyanax.)

ASTYANAX, se retournant d'un air gracieux.

Ah! c'est elle!.. (Avec effroi.) Non, au contraire!.. c'est lui! où me suis-je fourré?

MORTADELLA, s'avançant vers lui et d'un air doucereux et patelin.

Qu'as-tu donc, mon petit Chiarini? tu as l'air fâché de me voir...

ASTYANAX.

Quelle idée!.. ça serait plutôt vous...

MORTADELLA.

Moi... je comprends... tu me crois furieux... parce que je t'ai trouvé tout à l'heure aux genoux de ma cuisinière...

ASTYANAX.

C'est-à-dire... j'avais l'air d'y être... mais, en réalité...

MORTADELLA.

Et quand ce serait... est-ce qu'il ne faut pas que jeunesse se passe?

ASTYANAX.

En vérité!

MORTADELLA, feignant la bonhomie.

C'est dans le sang... ton père était un gaillard...

ASTYANAX, essayant de rire.

Voyez-vous ça...

MORTADELLA.

J'ai lu sa lettre... et tout ce qu'il me recommande!.. (Lui frappant sur la joue.) Ce cher petit Chiarini... que je suis aise de tenir chez moi...

ASTYANAX.

Et pourquoi?

MORTADELLA.

Je te le dirai tout à l'heure... là, dans mon cabinet... où je vais t'attendre... Ne t'impatiente pas? je t'appellerai!.. (Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XII.

ASTYANAX, lui parlant encore.

Moi m'impatienter... du tout!.. je ne suis pressé que d'une chose!.. (La porte du cabinet se referme.) c'est de m'en aller... Ce sournois d'Italien, avec son ton patelin et doucereux... « Mon petit Chiarini!.. » m'a tout l'air de manigancer quelque projet diabolique... et le plus souvent que j'irai dans son cabinet!.. Heureusement... je sais ce que c'est qu'une fugue, et en accélérant le mouvement... *presto*... *presto*... (Il s'élance vers la porte du fond et s'arrête.) Diavolo!.. qu'est-ce que cela veut dire? la porte est fermée... fermée à double tour... (Apercevant Loïsa qui sort de la seconde porte à gauche.) Ah! Loïsa... c'est vous!

SCÈNE XIII.

LOISA, avec un plumeau à la main.

LOÏSA.

Tiens! vous voilà ici?

ASTYANAX.

Où est le docteur?

LOÏSA.

Dans son cabinet avec son apprenti.

ASTYANAX.

C'est un complot!.. et qu'est-ce qu'ils font?..

LOÏSA.

Rien!...

ASTYANAX.

C'est un complot!.. car ce matin, vous vous rappelez... il a dit qu'il me tuerait!..

LOÏSA.

Pour le moins!..

ASTYANAX, vivement.

Pour le moins!..

LOÏSA.

Pour le moins!.. Ah! j'ai une peur!..

ASTYANAX.

Et moi donc! Aussi, Loïsa, ma chère petite Loïsa... je voulais vous dire...

LOÏSA, tendrement.

Que vous m'aimez!

ASTYANAX, de même.

Oh oui!.. et puis que je voudrais bien m'en aller...

LOÏSA.

J'allais vous le conseiller.

ASTYANAX.

Mais la porte est fermée... fermée à double tour!..

LOÏSA.

Ah! mon Dieu! Et aucune autre issue...

ASTYANAX, avec effroi.

Aucune?

LOÏSA.

Que cette croisée...

ASTYANAX.

Qui est située au troisième étage... et ils vont venir!.. Ah! Loïsa... ma bien-aimée Loïsa... comment faire?

LOÏSA, vivement.

J'ai une idée!

ASTYANAX.

Moi aussi!..

LOÏSA.

Laquelle?

ASTYANAX.

C'est de m'en aller...

LOÏSA.

Attendez... là, dans cet oratoire... un moyen de salut... Je reviens... je reviens... (Elle sort par la seconde porte à droite.)

SCÈNE XIV.

ASTYANAX, seul.

Pauvre enfant! elle va prier pour moi... je l'en remercie bien... mais si, en attendant... je pouvais m'en aller!.. c'est mon idée fixe... Et cette croisée... (Allant à la fenêtre.) c'est bien

réellement un troisième... au-dessus de l'entresol encore!.. et le traître... le traître qui va venir... (Poussant un cri.) Ah! quelle idée! Une entrée de sbires et de gendarmes... un finale avec des chœurs!.. Je suis sauvé! (S'asseyant à la table et écrivant.) Écrivons à l'autorité... pour la mettre au fait de la situation... Expliquons-lui nettement ce qu'il en est.. et cette lettre jetée par la fenêtre... et ramassée par le premier passant. (Il se lève et regarde par la rue.) En voilà un... Monsieur!... Il va trop vite... et ne m'entend pas... Et cet autre en noir... qui marche gravement... ce doit être un avocat, un magistrat... peut-être même un commissaire de police! Dieu m'en fasse la grâce!.. (Il jette son billet dans la rue.) La lettre tombe à ses pieds... il se baisse... il la ramasse... victoire!.. Non... il la met dans sa poche... et sans la lire!.. Imbécile!. (Criant avec force.) lis donc... est-ce que tu ne sais pas lire?.. (Se retirant vivement de la fenêtre.) Et une porte qui s'ouvre... (Il retombe évanoui sur la chaise.) C'est fait de moi!.. (Apercevant Loïsa qui revient.) Ah! Loïsa!.. Loïsa!..

SCÈNE XV.

LOISA, ASTYANAX.

LOÏSA, à demi voix.

Je me suis rappelé que là, dans l'oratoire, il y avait le double de toutes les clefs de la maison...

ASTYANAX.

Et celle de cette porte?...

LOÏSA.

La voici...

ASTYANAX, prenant la clef.

O ingénieux instinct de l'amour, tu ne saurais tromper!..

DUO.

AIR des *Huguenots*.

Le temps s'enfuit, l'heure s'envole.
Entends-tu?.. Les voici venir...

(Il court à la porte du fond, qu'il essaye d'ouvrir.)

LOÏSA.

Si vous tardez, on vous immole.
Hâtez-vous... hâtez-vous de fuir.

ASTYANAX, parlant pendant que l'orchestre continue à jouer.

Maudite serrure!.. ça ne va pas... ça n'est pas la clef...

LOÏSA, de même.

Je me serai trompée... j'aurai confondu avec une autre qui lui ressemble. (Elle s'élance dans l'oratoire à gauche.)

ASTYANAX, écoutant à droite.

Et j'entends marcher dans le cabinet... ils viennent de ce côté... (Il prend la table, les chaises, tous les meubles de l'appartement, qu'il entasse contre la porte.) Ah! le guéridon!..

LOÏSA, sortant de l'oratoire la clef à la main.

La voilà!.. la voilà, cette fois... (Courant à la porte, qu'elle ouvre.)

ASTYANAX.

Sauvé!..

LOÏSA.

Partez!..

ASTYANAX.

Oui, je pars pour Rome! ou le devoir m'appelle!.. Loïsa... écoute bien ce que je te dis... Je deviendrais M. Méhul ou M. Cherubini... j'aurais fait la partition des *Deux journées*, qui, à elles deux... (S'essuyant le front.) ne valent pas celle-ci, que je t'épouserais... je te le jure...

ENSEMBLE.

Air des *Huguenots*.

LOÏSA.

Ou misère, ou richesse,
A toi seul ma tendresse,
A toi seul, et sans cesse,
Et mon cœur et mes jours!
Cette clef tutélaire,
Déjouant leur colère,
Saura bien, je l'espère,
Protéger nos amours!

ASTYANAX.

Ou misère, ou richesse,
A toi seule, et sans cesse,
O ma jeune maîtresse,
Et mon cœur et mes jours!
Cette clef tutélaire
A, par un sort prospère,

Déjoué leur colère
Et sauvé nos amours!

(La porte à gauche est agitée de l'intérieur, mais les meubles, qu'Astyanax a placés devant et que Loïsa retient d'une main en faisant de l'autre un geste d'adieux à Astyanax, font obstacle à Mortadella qui veut entrer. Astyanax disparait par la porte du fond.)

ACTE II.

La scène se passe à Florence, dans une petite salle du couvent de la Visitation. Portes au fond, porte à droite; à gauche, une tribune à jour, mais fermée par un rideau et donnant sur une chapelle inférieure qu'on ne voit pas. Des siéges; à droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZANNONE, FLAMINIA, entrant par le fond et s'adressant à une tourière.

ZANNONE

Oui, ma sœur, veuillez dire à madame l'abbesse que c'est son cousin Zannone, l'avocat... et la signora Flaminia...

FLAMINIA.

Qui désirent lui parler...

ZANNONE.

Mais qu'elle ne se dérange pas!.. nous pouvons attendre! (La tourière sort.) d'autant que j'ai à gronder ma femme... ça occupe toujours!

FLAMINIA.

Me gronder! moi, Monsieur!..

ZANNONE.

Il n'y a peut-être pas de quoi?.. j'arrive hier à Florence, d'un long et pénible voyage, et je ne trouve à la maison que mon fils... mon fils et sa nourrice... Quant à ma femme... partie dès le matin...

FLAMINIA.

Pour aller au-devant de vous à vingt lieues d'ici sur la route de Milan!

ZANNONE.

Comme c'est spirituel! prendre une route pendant que j'arrive par l'autre!..

FLAMINIA.

J'ai cru qu'il n'y en avait qu'une!

ZANNONE.

Vous êtes aussi forte sur la géographie... que sur le reste...

FLAMINIA.

A qui la faute? tout le monde me disait avant mon mariage : Ah!.. qu'elle est bête!.. Ah!.. qu'elle est niaise!.. et vous avez répondu : Tant mieux! ça ne m'inquiète pas! l'amour lui donnera de l'esprit... et moi... j'attends toujours!

ZANNONE.

Taisez-vous!

FLAMINIA.

Me taire! Je ne fais que ça! c'est toujours vous qui parlez!

ZANNONE.

Je parle pour deux!.. je suis avocat!.. mais je consens... je désire que vous répondiez... Qu'avez-vous fait hier ne me trouvant pas?

FLAMINIA.

La diligence venait d'arriver. Je me suis avancé à la portière de la voiture et j'ai demandé : mon mari... mon mari est-il là? On s'est mis à rire, et trois ou quatre voix m'ont répondu : Me voilà... me voilà... mais j'ai bien vu qu'on se moquait de moi et que ce n'était pas vous!..

ZANNONE, à part.

C'est heureux!

FLAMINIA.

Puis, j'ai raisonné et je me suis dit, à part moi : puisque c'est la voiture qui va de Milan à Florence... je vais la prendre pour revenir...

ZANNONE.

Idée lumineuse!

FLAMINIA.

N'est-ce pas?.. mais au lieu de monter dans la diligence avec tout ce monde qui avait ri à votre nom... j'ai préféré prendre le coupé...

ZANNONE.

Où il n'y avait personne... très-bien...

FLAMINIA.

Si, une seule personne!

ZANNONE.

Une dame?

FLAMINIA.

Non! un homme qui m'avait tout d'abord inspiré de la confiance.

ZANNONE.

Par son âge?

FLAMINIA.

Oui... il était tout jeune et d'une figure très-aimable...

ZANNONE.

Est-il possible!.. vingt lieues en tête à tête avec un inconnu...

FLAMINIA.

Oh non! nous avons fait tout de suite connaissance... car il n'était pas comme vous : il me laissait parler... et nous n'avons fait que causer... J'avais bien envie de lui demander son nom; mais je n'ai pas osé! tout ce que je sais, c'est que c'est un musicien et qu'il va à Rome, et qu'il est très-triste parce qu'il est amoureux!

ZANNONE.

En vérité!

FLAMINIA.

Amoureux d'une jeune fille charmante! et il trouvait que je lui ressemblais!

ZANNONE, haussant les épaules.

Allons donc!

FLAMINIA.

Dame! il me l'a dit... et faut croire qu'il le sait mieux que vous, ce pauvre garçon!.. la preuve, c'est qu'il s'écriait : c'est elle... c'est elle que je crois revoir, et il me pressait les mains et il m'embrassait...

ZANNONE, hors de lui.

Par exemple!

FLAMINIA.

Vous en auriez été touché !

ZANNONE.

Vous laisser embrasser par lui!..

FLAMINIA.

Ce n'était pas moi qu'il embrassait... c'était elle! je n'étais pour rien là-dedans...

ZANNONE.

Il est impossible de pousser plus loin l'abus de l'ingénuité...

Vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Et moi, morbleu?..

FLAMINIA, étonnée.

Mais, entre nous,
En quoi vous touche l'anecdote?

ZANNONE, avec colère.

Ah! c'est trop fort!

FLAMINIA.

Que dites-vous?

ZANNONE.

Que vous êtes une idiote!
Et quand on possède, en un mot,
Une sotte pour sa compagne,
On risque à son tour d'être un sot!

FLAMINIA, vivement.

Il se peut que cela se gagne.

Je m'en rapporte à madame l'abbesse, votre cousine.

ZANNONE.

Taisez-vous! taisez-vous!

FLAMINIA.

Toujours ce mot-là!

SCÈNE II.

ZANNONE, L'ABBESSE, FLAMINIA.

L'ABBESSE.

Pardon, mon cher cousin, de vous avoir fait attendre!.. j'installais au réfectoire et je recommandais à nos sœurs la jeune fille que vous m'avez adressée hier.

FLAMINIA.

Une jeune fille?..

L'ABBESSE.

Sur laquelle votre mari m'a promis pour aujourd'hui...

ZANNONE.

Des explications qu'il m'a été impossible de vous donner à mon arrivée... et que voici... Vous savez, vous qui êtes de ma famille, l'objet du voyage que je viens de faire.

L'ABBESSE.

Oui, certes...

FLAMINIA.

Mais moi... vous ne m'en avez jamais rien dit!

ZANNONE.

Et pour bonnes raisons! (Bas, à l'abbesse.) Elle en aurait parlé à tout le monde! (Haut, à Flaminia et allant à elle.) Faites-moi le plaisir de vous asseoir là près de cette table... et de ne pas nous interrompre...

FLAMINIA.

Et qu'est-ce que je vais faire?

ZANNONE.

Vous penserez... si ça vous est possible... enfin... vous vous amuserez à ce que vous voudrez... Tenez... tenez... voilà un journal... qu'on vient de me remettre...

FLAMINIA, à part, assis à droite du théâtre.

S'amuser avec cela!

ZANNONE, causant à gauche avec l'abbesse, près de laquelle il vient de s'asseoir.

Je présumais qu'un dentiste de Milan, le seigneur Mortadella, pourrait me donner les renseignements qui m'étaient nécessaires; je n'avais été qu'à moitié content de lui, dans une première entrevue, où sa discrétion me parut suspecte, parce que nous autres avocats...

L'ABBESSE.

Vous voyez partout des tromperies...

ZANNONE.

L'habitude des affaires! et je retournais chez lui, tenter une seconde attaque, lorsque d'une des fenêtres de sa maison, tomba dans la rue une lettre que je ramassai, sans la lire d'abord, mais un instant plus tard... en y jetant les yeux...

L'ABBESSE.

Eh bien?

ZANNONE, fouillant dans sa poche.

Cette lettre... que j'ai conservée, était d'un infortuné, d'un artiste français... qui implorait le secours de l'autorité contre un danger...

L'ABBESSE.

Un danger...

ZANNONE, lui donnant la lettre.

Dont le manaçait la jalouse vengeance du docteur.

L'ABBESSE, qui à parcouru la lettre.

Ah! c'est affreux!.. et vous n'avez pas couru chez les magistrats...

ZANNONE.

A l'instant même... mais trop tard!

L'ABBESSE.

O ciel!

ZANNONE.

Bien plus encore!.. impossible de retrouver la victime, qu'on avait fait disparaître afin de cacher sans doute un premier crime par un second... ce fut du moins mon opinion... qui prévalut. Le seigneur Mortadella fut arrêté provisoirement... quitte à se justifier plus tard... Je m'étais chargé de visiter, avec le podestat, les papiers du dentiste, espérant y trouver un certain acte de décès qui nous assurait deux millions de fortune... et jugez, chère abbesse, jugez de ma surprise et de mon désappointement en trouvant, en présence du magistrat, les preuves irrécusables que l'unique héritière du banquier Aldini existait encore!.. employée comme servante chez ce même dentiste, qui ne se doutait pas de la haute position sociale de sa cuisinière...

L'ABBESSE.

Et c'est bien authentique?

ZANNONE.

Parbleu!.. s'il y avait eu moyen de plaider... de contester... vous pouvez vous en rapporter à moi... mais le magistrat se hâtait d'expédier ici, au grand-duc de Toscane, tous les actes et documents dont nous venions de faire la fatale découverte... en même temps il me chargeait, comme tuteur, de conduire ici, à Florence, la jeune fille que j'ai placée hier chez vous... la gaucherie... l'ignorance même... et à laquelle, jusqu'à plus ample informé... il sera prudent de laisser ignorer sa nouvelle situation... et maintenant, chère abbesse, voici l'essentiel... le principal...

FLAMINIA, qui, pendant ce temps, a lu le journal.

Dieu! c'est intéressant! je n'en respire pas!

ZANNONE.

Qu'est-ce qui vous émeut à ce point-là?

FLAMINIA, se levant et apportant le journal à Zannone.

Ce que je viens de lire... et c'est vrai... car c'est dans le journal... voyez plutôt!

ZANNONE, qui s'est levé, lisant.

« Milan... quinze juin... Il n'est bruit dans notre ville, ainsi que dans toute l'Italie, que de la catastrophe du musicien français, l'infortuné et trop célèbre Astyanax Robichon.» (A l'abbesse.) L'aventure dont je vous parlais... et que le journaliste raconte avec des détails que moi-même j'ignorais...

FLAMINIA.

Mais lisez vers la fin...

ZANNONE, lisant.

« Il paraît prouvé maintenant qu'il a survécu au guet-apens dont il a été la victime... car il a passé dernièrement à Bologne, incognito, au grand regret de l'impressario de cette ville, qui espérait lui faire les plus brillantes propositions. On prétend que la voix superbe, qu'il possédait déjà, a acquis une pureté et une étendue prodigieuses, et qu'à Rome, où il est attendu, le théâtre de l'Opéra et la chapelle Sixtine se le disputent d'avance! »

L'ABBESSE.

Je le crois bien!

FLAMINIA.

Le fait est que je n'aurais jamais cru qu'il y eût dans les journaux... des histoires aussi curieuses...

ZANNONE.

Il suffit... retourne là-bas!

FLAMINIA.

Vous n'avez pas un autre journal?

ZANNONE, à demi voix.

Voulez-vous bien vous taire et ne pas nous interrompre? (Se retournant vers l'abbesse pendant que Flaminia s'éloigne.) Où en étais-je?

L'ABBESSE.

A cette jeune fille, qu'en votre qualité de tuteur vous avez placée en cette sainte maison!

ZANNONE.

Non sans motifs, car si elle entrait en religion ce serait

d'abord une dot de cent mille francs qu'elle apporterait au couvent!

L'ABBESSE.

C'est une idée...

ZANNONE.

Pieuse!.. aussi, dans l'intérêt du ciel et de la communauté...

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Dans ce séjour, ô vénérable abbesse,
Adroitement sachez la retenir!
Entourez-la de soins et de tendresse,
Flattez ses goûts et son moindre désir,
Pour qu'au milieu d'une ivresse profonde,
A ce couvent son cœur reste attaché,
En y trouvant tous les plaisirs du monde.

FLAMINIA.

Et son salut!..

ZANNONE.

Par-dessus le marché.

Sans compter que si elle prend le voile, sa fortune, qui lui devient inutile, appartiendra de droit à Flaminia, ma femme... qui acquerrait par là...

FLAMINIA, s'avançant.

Quoi donc?

ZANNONE, impatienté.

De nouveaux droits à mon amour...

L'ABBESSE.

Silence!.. voici notre nouvelle pensionnaire.

SCÈNE III.

L'ABBESSE, ZANNONE, LOISA, FLAMINIA.

ZANNONE.

Eh bien! ma chère pupille, comment vous trouvez-vous ici?

LOÏSA.

A merveille!.. On vient de m'habiller en dame! j'ai une

cellule charmante... et je viens de manger de si bonnes confitures!..

ZANNONE, bas, à l'abbesse.

Elle est gourmande!

L'ABBESSE, de même.

Le ciel en soit béni!

ZANNONE.

De sorte que vous ne regrettez pas Milan?

LOÏSA.

Je crois bien!.. là-bas je servais tout le monde, et ici, chacun semble être à mes ordres... tellement que j'en suis honteuse... et puis le seigneur Mortadella...

ZANNONE.

Vous grondait toujours...

LOÏSA.

Bien pis que cela... il parlait dans les derniers temps de m'aimer et de m'épouser...

ZANNONE.

Et vous ne voudriez pas vous marier?

LOÏSA.

Ah! non!.. (A part.) avec lui!

FLAMINIA.

Vous avez bien raison... parce que les maris, voyez-vous...

ZANNONE.

Ma femme!

L'ABBESSE, à demi voix.

Ne voyez-vous pas qu'elle nous sert?

ZANNONE.

C'est juste!

FLAMINIA.

Ça vous fait toujours taire...

L'ABBESSE.

Tandis qu'ici...

LOÏSA.

On ne fait que parler.

ZANNONE.

Vous vous en êtes déjà aperçue?

LOÏSA.

Je crois bien!.

Air de *l'Ambassadrice.*

Je croyais qu'en un monastère
On priait les jours et les nuits,
Et que le front, sombre et sévère,
Était toujours chargé d'ennuis!
Mais ça n'est pas vrai! ça n'est pas vrai; car
Le bonheur y brille de toute part!
Ce sont des repas
Fins et délicats!
Des bonbons exquis
Et des fruits
Confits!
Le jour au parloir
La gaîté circule,
Et quand vient le soir
On rit au dortoir.

Déjà je connais,
Par la sœur Ursule,
Et tous les secrets
Et tous les caquets!..
Rien n'est amusant
Comme le couvent!
Je trouve le couvent
Charmant!

DEUXIÈME COUPLET.

Je croyais qu'en cette retraite
Le silence était un devoir;
Qu'on n'y parlait jamais toilette.
Enfin... je voyais tout en noir!
Mais ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai; car
Tout, dans ce séjour, charme le regard!
Le linge est si frais,
Les plis si coquets,
Et la guimpe fine a bien ses attraits!
Même j'ai cru voir,
Dans chaque cellule,
Même j'ai cru voir
Un pétit miroir!

Déjà je connais,
Par la sœur Ursule,

Et tous les secrets
Et tous lés caquets!
Rien n'est amusant
Comme le couvent!
Jè trouve le couvent
Charmant!

ZANNONE, bas, à l'abbesse.

Elle y vient d'elle-même. (Haut. à Loïsa.) Vous faites bien de parler ainsi... car il était question de vous renvoyer à Milan...

LOÏSA, allant à l'abbesse.

Chez mon ancien maître?.. je ne le veux pas!

ZANNONE.

Vous préférez donc ce couvent?

LOÏSA.

Certainement.

L'ABBESSE.

Vous désirez y rester?

LOÏSA.

Oui, sans doute. (A part.) En attendant de ses nouvelles...

ZANNONE.

Eh bien! mon enfant, ce que vous nous dites là... il faut l'écrire vous-même au prince.

LOÏSA.

Bien volontiers... C'est que je ne sais pas écrire... tout à fait... je ne signe que mon nom.

ZANNONE.

Cela vaut encore mieux... parce que cette lettre... cette demande... c'est moi qui l'écrirai dans les termes les plus pressants... et c'est vous qui la signerez...

LOÏSA.

Aussitôt que vous voudrez. Ah! Monsieur, ah! madame l'abbesse, que je suis heureuse!

L'ABBESSE.

Dieu soit loué!.. c'est une vocation décidée.

ENSEMBLE.

AIR des *Mousquetaires de la Reine.*

LOÏSA, à part.

Oui, je peux ici
Penser à celui

Qui m'a fait serment
D'un amour constant!
Car il reviendra!
Et puis il sera
Bientôt mon mari,
Et toujours mon ami!

ZANNONE, bas à l'abbesse.

J'obtiens et sans combat tout ce que je désire!
(A Loïsa.)
Au prince, en votre nom, nous allons donc écrire;
Vous signerez...

LOÏSA.

Ah! de grand cœur!
Et sur-le-champ! ah! pour moi quel bonheur!

ENSEMBLE.

LOÏSA.

J'ai le doux espoir
De ne plus revoir
Un maître méchant
Et toujours grondant!
Je reste en ces lieux
Où l'on est heureux!
Et, ce qui vaut mieux,
Où l'on gagne les cieux!

ZANNONE ET L'ABBESSE.

Pour nous quel espoir
Se fait entrevoir!
Son cœur y consent,
Elle entre au couvent!
(A Loïsa.)
Dans ces lieux pieux
Chacun est heureux!
Et, ce qui vaut mieux,
On y gagne les cieux!

FLAMINIA.

Vraiment le couvent
A plus d'agrément
Qu'un mari méchant
Et toujours grondant!
Oui, c'est dans ces lieux
Que l'on est heureux!

Et, ce qui vaut mieux,
L'on y gagne les cieux!

(Zannone, l'abbesse et Flaminia sortent par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

LOISA, seule.

Je ne comprends rien à tout ce qui m'arrive, et d'où viennent les attentions et les prévenances qu'ils ont tous pour une pauvre servante... telle que moi!.. Ma seule inquiétude est de ne pouvoir faire connaître à M. Astyanax Robichon que je suis actuellement à Florence... car s'il m'écrit à Milan, ou s'il y retourne jamais... (Regardant au fond du théâtre, à droite.)

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Eh! mais... dans cette maison sainte,
Quel bruit! c'est au fond du jardin.
Sur le sommet du mur d'enceinte,
Quel objet apparaît soudain?
(Poussant un cri.)
Ciel!
(Redescendant au bord du théâtre.)
Au lieu de pêche, ou de pomme,
De raisin, de pêche ou de pomme
Et comme aux branches suspendu,
Le long de l'espalier j'ai vu...
J'ai vu descendre un beau jeune homme!
Ah! c'est là du fruit défendu!
Sur l'espalier un beau jeune homme...
Ah! c'est là du fruit défendu!

Il me semble, que dans les convenances je dois crier au secours! impossible autrement... (S'apprêtant à crier.) Au sec...

SCÈNE V.

LOISA, ASTYANAX, accourant par la droite, et mettant sa main sur la bouche de Loïsa, tout en détournant la tête pour voir s'il n'est pas poursuivi.

ASTYANAX.

Taisez-vous !.. taisez-vous !..

LOÏSA.

Astyanax!

ASTYANAX.

Oui, Loïsa!

LOÏSA.

Je pensais à vous... à l'instant...

ASTYANAX.

Et moi toujours! C'est votre idée qui me fait franchir les obstacles et enjamber les murs... comme dans *l'Amant jaloux*, un opéra-comique en trois actes... Vous ne le connaissez pas?

LOÏSA.

Non, vraiment.

ASTYANAX.

C'est très-joli! Mais comment êtes-vous à Florence?

LOÏSA.

Je n'en sais rien. Et vous?

ASTYANAX.

C'est une histoire qui commence au moment où je vous ai quittée. Quand vous n'avez plus été là... je vous avouerai franchement qu'en descendant les quatre étages, la peur m'a pris.

LOÏSA.

Ça commençait déjà au haut de l'escalier...

ASTYANAX.

C'est possible... Je voyais toujours notre Italien avec un stylet... parce que les Italiens et les stylets... la nuit, sous un balcon... c'est de rigueur... comme dans tous les opéras !.. Je me disais : il me retrouvera... il me tendra quelque embûche *pizzicato*, en sourdine... et puisqu'aussi bien je devais partir pour Rome. . je suis parti la nuit même... moitié à pied... moitié... en rêvant à vous, ô Loïsa!.. ce qui ne m'empêcha pas d'avoir une affreuse courbature en arrivant à Bologne... où je pris forcément une place dans le coupé de la diligence. Je ne vous parlerai pas d'une jeune dame... qui, pendant les vingt dernières lieues, y monta près de moi... Elle était charmante... mais votre souvenir était là en tiers, et je me disais : (Fredonnant.)

Vainement Almaïde encore
Veut m'enchaîner par ses attraits...

C'est de M. Grétry, dans *la Caravane*... des gens qui voyagent... avec des chameaux... c'est très-joli! Et en allant ce matin, comme tous les étrangers, au palais Pitti, qu'est-ce que je

rencontre?.. un de nos camarades de Milan et du Conservatoire... le premier prix de clarinette, qui me dit : « Tu ne sais pas? — Non, vraiment! — Ta petite servante de Milan... ta passion est ici, à Florence. — Ah bah! »

LOÏSA.

J'étais arrivée hier...

ASTYANAX.

Avant moi?..

LOÏSA.

En poste.

ASTYANAX.

Moi en diligence, ça s'explique!.. Et l'autre... le premier prix de clarinette... me raconta comme quoi il vous avait aperçue en un beau carrosse... avec un monsieur en noir... qu'alors il vous avait suivie au risque de s'essouffler... parce qu'il n'y a rien de curieux et d'indiscret comme les clarinettes... et qu'il vous avait vue entrer au couvent de la *Visitation* où vous étiez restée.

LOÏSA.

Et vous êtes accouru...

ASTYANAX.

A la grille, qu'on m'a fermée au nez. « Les hommes n'entrent pas! »

LOÏSA.

Et alors?..

ASTYANAX.

Alors...

AIR : *Lise, épous' l' beau Gernance.*

Avec audace, je passe
Par-dessus une terrasse;
Puis je passe, d'un pied sûr,
Par-dessus un premier mur;
Puis, par dessus une porte
Je m'élance, et, d'un seul coup...
(Loïsa fait un geste d'effroi, et Astyanax continue avec exaltation.)
L'amour, quand il nous emporte,
Fait passer par-dessus tout!

LOÏSA.

Ah! que c'est bien à vous!

ASTYANAX.

Et puis, j'avais de bonnes nouvelles à vous annoncer!.. D'abord, en arrivant à l'hôtel des *Muses*... un petit hôtel borgne, où je suis descendu, l'aubergiste, qui lisait le journal, s'est interrompu pour me demander mon nom, et quand j'ai eu dit : *Astyanax Robichon*... il m'a regardé avec un étonnement mêlé d'admiration... Il y a là quelque chose... (Se frappant le front.) Je l'ai toujours dit, le cachet du génie... Même effet à la douane... où je réclamais les miens... mes effets... tous les yeux étaient fixés sur moi! Mais voilà le plus prodigieux et le plus heureux... je trouve en rentrant à l'hôtel deux lettres... l'une du directeur de la *Pergola*, qui était venu en mon absence... il ne veut laisser à personne l'honneur de mon premier début... et m'offre vingt mille francs...

LOÏSA, stupéfaite.

Pas possible!

ASTYANAX.

C'est ce que je me suis dit : comment aurait-il déjà entendu parler de mon opéra du *Passage de la mer Rouge*, dont un acte seulement est fini...

LOÏSA.

Par votre ami... le premier prix de clarinette...

ASTYANAX.

C'est évident! je n'y avais point pensé... Mais ce n'est pas tout... la supérieure du couvent des Carmélites me demande, pour ce soir à ténèbres, une cavatine... une seule cavatine de moi, dit-elle, et elle m'offre trois mille francs comptant... ma foi, j'irai!

LOÏSA.

En vérité!

ASTYANAX.

Je lui porterai l'air de Pharaon au milieu de la mer, avec accompagnement de chœurs, un chœur de poissons rouges!

LOÏSA.

C'est admirable! trois mille francs un morceau de musique, composé par vous?

ASTYANAX.

Et il y en aura vingt-trois dans mon opéra! sans compter l'ouverture et les entr'actes! Quand je te disais que la fortune m'attendait au bout du chemin, et voilà qu'elle m'arrive au

commencement... Aussi ce que je t'ai juré, ma petite Loïsa... fortune et gloire, tout cela est à toi!

LOÏSA.

A moi... pauvre fille!.. Ah! je n'oublierai jamais ça, et c'est fini, Monsieur : je vous aime tout à fait!

ASTYANAX.

Vaudeville des *Maris ont tort.*

Ah! mon bonheur ne peut se rendre!

LOÏSA.

Prenez garde! c'est imprudent!
L'on peut vous voir ou vous entendre.
(Écoutant vers la droite.)
On vient, je crois!

ASTYANAX, la pressant toujours dans ses bras.

Eh! non, vraiment!

LOÏSA, se dégageant.

Et nous sommes dans un couvent!
(On entend à droite la voix de Flaminia.)

FLAMINIA, à l'intérieur.

Oui, je vais le lui dire.

LOÏSA.

Suite de l'air.

D'un amant, la voix et la vue,
Ici, Monsieur, sont des péchés!

ASTYANAX, entendant marcher, et se cachant à gauche, derrière le rideau du buffet d'orgue.

Oui... mais la faute s'atténue
Lorsque les péchés sont cachés.
(Il referme le rideau et disparaît.)

SCÈNE VI.

ASTYANAX, à gauche, caché; LOISA, FLAMINIA, sortant de la porte à droite.

FLAMINIA.

Madame l'abbesse et mon mari vous attendent, signora.

LOÏSA, troublée.

Moi!

FLAMINIA.

Pour cette signature, vous savez...

LOÏSA.

Oui... je l'avais oublié...

FLAMINIA.

A moins toutefois... que ce couvent ne vous déplaise et que vous ne teniez pas à y rester.

LOÏSA, regardant à gauche avec inquiétude.

Ah!.. dans ce moment plus que jamais! (Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

ASTYANAX, FLAMINIA.

FLAMINIA, assise à gauche.

Allons!.. l'abbesse a raison, c'est une vocation décidée; il faut que celle-là soit bien... comme on dit que je suis!.. car... une fois qu'elle aura pris le voile et prononcé ses vœux... c'est comme le mariage... c'est pour toujours... et toujours, c'est bien long!

ASTYANAX, sortant de derrière le rideau.

C'est singulier... il me semble connaître cette voix... oh! oui, vraiment, ma jolie compagne de voyage...

FLAMINIA, poussant un cri.

Le jeune homme de la diligence! Quoi! Monsieur... vous voilà... et par où êtes-vous entré?

ASTYANAX.

Par-dessus le mur... pour voir celle que j'aime!

FLAMINIA.

Permettez!.. celle dont vous me parliez... ou bien moi...

ASTYANAX.

Que voulez-vous dire?

FLAMINIA.

Que ce n'est pas la même chose, comme vous le prétendiez! mon mari veut absolument que vous vous prononciez, et moi aussi...

ASTYANAX.

Quelle ingénuité!.. ça me rappelle *Annette et Lubin*... un opéra... vous ne connaissez pas?

FLAMINIA.

Non, Monsieur; mais je veux savoir décidément si c'est elle... ou moi que vous embrassiez hier?

ASTYANAX.

Hier... je ne me rappelle pas ; mais en ce moment... il me semble que c'est... (Il l'embrasse.) vous.

FLAMINIA.

Dame! moi aussi!.. mais alors prenez bien garde, parce que mon mari, qui est avocat, est capable de vous faire... un procès, attendu qu'il est colère et jaloux!

ASTYANAX.

Lui aussi ! il paraît qu'ils le sont tous en Italie!..

FLAMINIA, montrant la porte à droite.

Il est là avec l'abbesse.

ASTYANAX.

Une abbesse... ça doit être sévère.

FLAMINIA.

Je crois bien!.. venir dans ce couvent par escalade, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen... vous ne savez donc pas que vous vous exposez à des peines terribles!

ASTYANAX, à part.

Ah! mon Dieu!..

FLAMINIA.

Témoin... un jeune bachelier, Gennaïo Carambola, qui a été condamné à dix ans de prison... Il se promenait innocemment dans le jardin des Ursulines; mais, aperçu par une sœur tourière qui a crié au secours...

ASTYANAX, lui prenant la main.

Mais vous... vous ne crieriez pas?

FLAMINIA, ingénument.

Oh non! je vous le promets... et quoi qu'il arrive...

ASTYANAX, à part.

Dieu, que ça serait tentant! mais on peut toujours et sans être infidèle (Haut.) comme dans *Joconde*, de M. Nicolo... un opéra en trois actes... vous ne connaissez pas?

FLAMINIA.

Non, Monsieur!..

ASTYANAX.

C'est très-joli... voilà ce que c'est : Premier acte. (Il l'embrasse.) Deuxième acte. (Il l'embrasse.) Troisième acte. Oh! c'est bien différent : voilà! (Il l'embrasse. Il pousse un cri en apercevant l'abbesse et Zannone qui paraissent au fond.)

SCÈNE VIII.

ASTYANAX, ZANNONE, L'ABBESSE, FLAMINIA.

Air de *la Fée aux Roses*.

ZANNONE.
Ah ! grand Dieu ! qu'ai-je vu?
Contre cet inconnu
Tout mon cœur s'est ému...
Je veux qu'il soit pendu !
Ou, pour que ses tourments
Me vengent plus longtemps,
Je le ferai, morbleu!
Brûler à petit feu!

FLAMINIA.
Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Par ce coup imprévu,
Je vois que l'inconnu
A jamais est perdu !
Défendons cet amant
Dont le cœur trop brûlant
Vient, pour moi, dans ce lieu,
Brûler à petit feu !

ASTYANAX.
Ah ! grand Dieu ! qu'ai-je vu?
Hasard inattendu !
De frayeur éperdu
Je crains d'être pendu!
Surpris dans un couvent,
Quel châtiment m'attend
Ils me feront, morbleu!
Brûler à petit feu !

L'ABBESSE.
Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Scandale inattendu !
Pourquoi cet inconnu
Chez nous est-il venu ?
C'est sans doute un amant
Dont le cœur trop ardent
Vient pour nous en ce lieu
Brûler à petit feu!

ZANNONE.

Ma femme, qui, devant moi, se laisse embrasser par un inconnu!

FLAMINIA, vivement.

Mais pas du tout, Monsieur!

ZANNONE.

Comment, pas du tout...

FLAMINIA.

Eh! oui... ce n'est pas un inconnu... ce jeune musicien... ce Français avec qui j'ai voyagé et qui a été pour moi... rempli d'attentions...

ZANNONE.

Des attentions de ce genre-là...

FLAMINIA.

Dans un bon motif...

L'ABBESSE.

Dans un bon motif?..

ZANNONE, avec colère.

Ah! si avec votre esprit ordinaire vous pouvez me prouver cela...

FLAMINIA.

Très-aisément!.. Monsieur qui est musicien... très-bon musicien...

ASTYANAX.

C'est vrai!

FLAMINIA.

Demandait s'il ne pouvait pas entrer dans la musique du couvent en qualité d'organiste... ou de chanteur...

ASTYANAX, vivement.

C'est vrai!

FLAMINIA, à l'abbesse.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

J'ai promis de l'appuyer fort
Auprès de votre révérence.
Et lui dans un soudain transport,
M'embrassait... par reconnaissance,
Me remerciant, m'a-t-il dit,
De me charger de sa requête.

ASTYANAX, à part.

Dieu! que d'adresse et que d'esprit!

FLAMINIA, à part.

Et mon mari qui me croit bête!

L'ABBESSE.

D'abord, Monsieur, nous ne pouvons admettre dans la musique du couvent aucun homme... aucun homme, entendez-vous?

ZANNONE.

Et moi, d'ailleurs, je ne me paye pas avec de pareilles raisons! nous avons d'autres affaires à régler ensemble... (A demi voix.) Votre nom, Monsieur, votre nom?

ASTYANAX, fièrement.

Je suis à vos ordres... Astyanax Robichon!

L'ABBESSE, ZANNONE ET FLAMINIA, avec stupéfaction.

O ciel!

ASTYANAX, à part.

Encore mon nom qui fait des siennes!

LES DEUX FEMMES.

Vous êtes Astyanax?..

ZANNONE.

Robichon!

ASTYANAX.

Musicien français?..

L'ABBESSE.

Qui venez de Milan?..

FLAMINIA.

Et qui allez à Rome?..

ASTYANAX.

En passant par Florence... (Voyant Flaminia qui tombe sur une chaise, à droite, et l'abbesse qui s'avance vers lui.) Mais qu'avez-vous donc toutes les deux... et quelle émotion?..

L'ABBESSE.

Ah! Monsieur!.. quel honneur!.. quelle fortune inespérée pour le couvent!.. oui, certainement... moi et toutes nos sœurs... je vous parle au nom de la communauté... nous sommes trop heureuses que vous ayez daigné choisir notre couvent...

ASTYANAX.

Vous me disiez tout à l'heure qu'aucun homme ne pouvait y entrer!

L'ABBESSE, *vivement.*

Certainement, aucun!.. mais vous, Monsieur... vous!...

ASTYANAX, *lui donnant une lettre.*

Il est vrai que la supérieure du couvent des Carmélites m'a déjà fait faire ce matin des propositions...

L'ABBESSE.

Je la reconnais bien là!.. pour l'emporter sur nous!.. mais vous nous devez la préférence... nous l'aurons à tout prix... (*Parcourant la lettre.*) On parle de trois mille livres... nous en donnerons quatre.

ASTYANAX.

Est-il possible! (*A part.*) O Loïsa!..

L'ABBESSE.

Et nous vous attacherons au couvent...

ASTYANAX.

J'accepte!.. et dès que j'aurai eu avec Monsieur... (*Montrant Zannone.*) l'explication qu'il m'a demandée.

ZANNONE, *gaiement.*

Et à laquelle je renonce...

ASTYANAX.

Mais vos soupçons... vos idées de tout à l'heure?..

ZANNONE.

Je n'en ai plus!

ASTYANAX.

Et ce voyage d'hier... avec Madame?.. et ma reconnaissance?..

ZANNONE.

N'ont plus rien qui me choque dans un homme de votre talent. (*Lui tendant la main.*) Touchez là, mon cher maestro, ma femme adore la musique, et je vous donne de grand cœur l'autorisation d'en faire avec elle tant que vous voudrez.

ASTYANAX.

Est-il possible!

ZANNONE.

Ça me fera même plaisir...

ASTYANAX, *à part.*

O privilége du talent!..

L'ABBESSE.

Je cours prévenir la communauté...

ZANNONE, *à demi voix.*

Et moi, porter la lettre au prince!

ENSEMBLE.

AIR : *Che gusto* (de L'AMBASSADRICE).

L'ABBESSE ET ZANNONE.

Che gusto !
Que l'avenir est beau !
Au plus tôt, grâce à nous deux,
Loïsa va prononcer ses vœux !
Et nous voilà tous heureux !
Oui, vaincre avec éclat,
Et sans combat,
C'est le talent d'un habile avocat !

ASTYANAX.

Che gusto !
Que l'avenir est beau !
Le sort comble tous mes vœux,
Et de me voir rester en ces lieux,
Chacun d'eux
Paraît heureux !
Auprès de Loïsa,
Moi, me voilà !
Sans rien comprendre à tout ce bonheur-là.

FLAMINIA.

Ah ! bravo !
L'incident est nouveau !
Comment deviner, grands dieux !
Que ce modeste et simple amoureux,
Qui brûlait pour mes beaux yeux,
Avait acquis déjà
Cette voix-là
Et le mérite et le talent qu'il a !

(L'abbesse et Zannone sortent tous deux par le fond.)

SCÈNE IX.

ASTYANAX, FLAMINIA, assise à droite, ensuite LOISA.

ASTYANAX.

Y concevez-vous quelque chose?.. ce mari si jaloux qui s'en va...

FLAMINIA, sans le regarder.

Pardine!..

ASTYANAX.

Et qui nous laisse ensemble!

FLAMINIA, de même.

Je crois bien!

ASTYANAX.

En m'autorisant à vous donner des leçons de musique!... aussi quand vous voudrez, signora...

FLAMINIA.

Je vous remercie... je n'y tiens pas!

ASTYANAX.

Et moi, j'y tiens!

FLAMINIA.

En vérité!

ASTYANAX.

Ne fût-ce que pour reconnaître tout ce que je vous dois... c'est grâce à vous que me voilà accueilli, établi dans ce couvent... où je pourrai voir tous les jours celle que j'aime!..

FLAMINIA, se levant et avec impatience.

Je vous prie, Monsieur, de ne plus me parler ainsi.

ASTYANAX.

Cela vous fâche?..

FLAMINIA.

Oui, Monsieur...

ASTYANAX.

Et pourquoi? ce n'est pas de vous qu'il s'agit...

FLAMINIA.

Encore!

ASTYANAX.

Eh oui! à vous, notre protectrice, je peux tout avouer!

AIR : *Faut l'oublier*.

Celle pour qui mon cœur soupire
Je l'aimais avant de vous voir!
(Montrant Loïsa qui sort de la porte à droite.)
Et voilà d'où vient son pouvoir,
Elle-même peut vous le dire.

LOÏSA, s'adressant à Flaminia.

Oui, nous avons fait le serment
Que même sort serait le nôtre.
Et, quoi qu'il arrive à présent,
Je n'en épous'rai jamais d'autre!

FLAMINIA, la regardant avec intérêt.

La pauvre enfant!.. la pauvre enfant!..
(Elle remonte vers le fond.)

LOÏSA ET ASTYANAX.

Je n'en veux pas épouser d'autre.
J'en fais serment! J'en fais serment!

ASTYANAX.

Pas si pauvre!.. car je suis déjà organiste du couvent .. et la moindre cavatine m'est payée des sommes fabuleuses... ce n'est plus trois mille, c'est quatre mille livres...

LOÏSA.

Et comment cela se fait-il?

ASTYANAX.

La réputation... la célébrité qui m'arrivent...

LOÏSA.

Après qu'on vous connaîtra... je le comprends... mais avant...

ASTYANAX.

C'est ce que je me demande aussi... mais dans les arts la vogue ne s'explique pas... la publicité s'empare de vous... et dans les journaux bientôt, peut-être, mon nom...

FLAMINIA, revenant et lui indiquant le journal qui est sur la table à droite.

Oh!.. il y est!..

ASTYANAX.

Déjà!.. (Prenant le journal.) Oui, vraiment... et en grosses lettres... Astyanax Robichon... (Le parcourant rapidement.) Ah! mon Dieu... ah! mon Dieu... mais c'est une fable! une calomnie!.. et cela n'est pas...

FLAMINIA, vivement.

Comment, cela n'est pas...

LOÏSA, de même.

Quoi donc? quoi donc?

ASTYANAX.

Il n'y a pas un mot!.. pas un seul mot de vrai... et la preuve... (Embrassant Loïsa.) tenez!

FLAMINIA, stupéfaite.

Comment, Monsieur...

ASTYANAX, embrassant Flaminia et Loïsa plusieurs fois.

Tenez! tenez!.. tenez!.. tenez!..

LOÏSA.

Qu'est-ce que vous faites donc là?

ASTYANAX.

Je réclame!.. car je suis d'une colère!..

LOÏSA.

C'est la joie qui lui fait perdre la tête...

ASTYANAX.

Non, j'ai toute ma tête, toute ma raison... je suis complétement moi... et je veux le dire à tout Florence, à la communauté, à l'univers entier...

FLAMINIA, entendant parler au dehors.

Même à mon mari, même à l'abbesse que j'entends?..

ASTYANAX, à part.

Dieu! qu'allais-je faire? si je parle, si je me justifie... on me met à la porte!

FLAMINIA, à demi voix.

Et le sort du bachelier...

ASTYANAX.

Carambola!.. je me tais!..

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, L'ABBESSE, et DEUX SŒURS.

L'ABBESSE, avec joie.

Eh bien!.. vous n'entendez pas!.. la grande-duchesse!... quel honneur pour le couvent! elle vient assister à ténèbres.

ASTYANAX.

Il ne manquait plus que cela.

L'ABBESSE, aux deux sœurs.

Allez, mes sœurs, car en sortant de la chapelle, Son Altesse veut que Loïsa lui soit présentée. (Loïsa, emmenée par les deux sœurs, sort par la droite. L'abbesse, à Astyanax.) Et vous, maestro...

ASTYANAX.

Je comprends... je vais me mettre à l'orgue...

L'ABBESSE.

Non pas!.. non pas!.. la princesse a entendu parler, comme tout le monde, de votre voix... de votre admirable voix... et elle veut vous entendre...

ASTYANAX.

Moi!.. par exemple!.. chanter!..

L'ABBESSE, remontant vers la tribune, à gauche.

Dépêchez-vous! la princesse est assise et tout le monde attend!

ASTYANAX, bas à Flaminia.

Ah! j'aime mieux tout avouer...

FLAMINIA, à voix basse.

Et les dix ans de prison, et le bachelier !..

ASTYANAX, à part.

Carambola!.. O ciel!

L'ABBESSE.

Qu'avez-vous donc?

ASTYANAX.

La peur... l'émotion... je ne me sens pas en voix! et la mienne, d'ailleurs, ressemble si peu à ce que l'on entend ordinairement...

L'ABBESSE.

C'est justement ce dont on veut juger!

FLAMINIA, à part.

Comme il tremble... Allons! puisque décidément il en aime une autre et veut l'épouser, soyons bonne et généreuse et courons...

L'ABBESSE, à Flaminia.

Nous placer... ne craignez rien, c'est moi qui donne le signal, et l'on ne commencera pas sans nous! (Elle sort avec Flaminia par le fond.)

SCÈNE XI.

ASTYANAX, seul.

Passe pour composer des cavatines... ça ne m'effraye pas... mais les chanter... (Regardant à gauche et entr'ouvrant le rideau.) et devant une assemblée comme celle-là... tout le couvent réuni... et la grande-duchesse... et toutes les dames de la cour... sans compter qu'ils s'attendent tous à une voix de soprano... une petite voix flûtée... et moi qui ai une basse-taille... c'est trop beau! je suis perdu...

SCÈNE XII.

ASTYANAX, LOISA.

ASTYANAX.

Dieu! Loïsa!.. c'est vous?..

LOÏSA.

On va me présenter à la grande-duchesse après ténèbres...

ASTYANAX.

Ah! les ténèbres... c'est moi qui y suis, et en plein... car je n'y vois plus...

LOÏSA.

Qu'avez-vous donc?

ASTYANAX.

J'ai... que je voudrais bien m'en aller...

LOÏSA.

C'est ce que vous me disiez à Milan...

ASTYANAX.

Oui, c'est le même refrain... et pourtant ça n'est pas le même air... un air bien plus difficile... et si je pouvais le chanter... en sortir à mon honneur... et après m'en aller avec vous... mais c'est impossible. (Poussant un cri.) Si... (Courant à elle.) Une idée!.. Loïsa... ma petite Loïsa... vous pouvez me sauver.

LOÏSA.

Moi!

ASTYANAX.

Comme dans *le Bouffe et le Tailleur,* un opéra-comique... de M. Gaveaux... vous ne le connaissez pas?

LOÏSA.

Non!

ASTYANAX.

C'est très-joli! (On entend de la chapelle inférieure une petite sonnette.) C'est le signal... il faut commencer... chantez! chantez!.. ou nous sommes perdus!

LOÏSA.

Moi chanter... et quoi donc?

ASTYANAX.

Tout ce que vous voudrez... Vous êtes Italienne... il est impossible que vous ne sachiez pas une chanson... un air... un tra la la... avec quelques roulades...

LOÏSA.

Je ne sais que cet air que nous étions en train d'étudier à Milan...

ASTYANAX.

Ah! vous dirai-je, maman,

Ce ne sont guère des paroles d'oratorio... mais c'est égal! c'est en français... ils ne comprendront pas!.. et puis vous prononcerez en cantatrice... en grande cantatrice...

LOÏSA.

Comment ça?

ASTYANAX.

De manière à ce qu'on n'entende pas une syllabe... pourvu que vous chantiez avec votre âme... et surtout avec votre voix de femme... (Trois coups de sonnette.) Entendez-vous ce silence?.. on nous attend... commençons!.. commençons! à vous toute seule... (Loïsa chante l'air : *Ah! vous dirai-je, maman*, avec des variations et quelques traits brillants, pendant lesquels Astyanax l'encourage et l'applaudit.)

ASTYANAX.

Brava!.. brava!.. (A Loïsa.) J'entends monter... on vient... disparais! disparais!.. (Elle sort vivement par le fond, Astyanax se jette dans un fauteuil.)

SCÈNE XIII.

ASTYANAX, L'ABBESSE, FLAMINIA, DAMES DE LA COUR ET LES NONNES DU COUVENT.

CHŒUR.

AIR : *Vive! vive l'Italie!*

Vive! vive la musique
Et son effet sympathique!
On voit son pouvoir magique
En tous lieux
Victorieux!

L'ABBESSE ET LES NONNES.

Ah! c'est divin... c'est admirable!..

L'ABBESSE, présentant une bonbonnière à Astyanax qui s'essuie le front et qui tousse.

Vous êtes fatigué?..

ASTYANAX, puisant dans la bonbonnière et croquant des pastilles.

Un peu... un peu, ma révérende... mais si Son Altesse et vous n'êtes pas trop mécontentes...

L'ABBESSE.

Enchantée... ravie... la princesse veut que ce soir, dans son salon, vous lui chantiez encore le même air...

ASTYANAX, à part.

O ciel !

FLAMINIA, bas, à Astyanax, d'un air de dédain.

C'est donc vrai, Monsieur?.. et moi qui venais de parler pour vous...

L'ABBESSE.

Je veux, ainsi que toutes nos sœurs, vous embrasser.

LES NONNES, l'entourant.

Oui, mon frère!.. moi! moi!..

ASTYANAX.

L'une après l'autre, à commencer par madame l'abbesse...

L'ABBESSE.

Nous le pouvons, je l'espère!..

FLAMINIA.

Oh! certainement. (Apercevant Zannone qui entre en ce moment avec Loïsa.) Ah! mon mari...

ASTYANAX.

Loïsa!..

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LOISA, ZANNONE.

LOÏSA, tenant une lettre à la main.

Oui, Monsieur, un paquet cacheté qui arrive à mon adresse!

ZANNONE, regardant le cachet.

C'est la réponse du grand-duc à votre demande, (L'ouvrant.) et comme tuteur, si vous me permettez...

LOÏSA.

Certainement!..

ZANNONE, lisant.

« Mademoiselle, vous m'avez fait part de votre vocation pour le couvent. »

LOÏSA ET ASTYANAX.

Ah! mon Dieu!

ZANNONE, continuant.

« Laquelle m'a été attestée par votre tuteur. » (A part.) Je triomphe!.. (Continuant.) « Mais sa femme, la signora Flaminia, qui est une femme d'esprit... » (Avec étonnement.) Ma femme!.. « vient de me faire connaître une autre vocation dont vous

n'osiez parler, et que j'approuve avec d'autant plus de plaisir, que tous les bruits répandus par les journaux italiens sur le compte de M. Astyanax Robichon sont complétement faux! »

TOUS, excepté Loïsa.

O ciel! (L'abbesse et les nonnes qui s'étaient rapprochées pour écouter la lecture de la lettre reculent vivement et avec effroi.)

ZANNONE.

Ce n'est pas possible!... (Continuant.) « C'est ce qui résulte des interrogatoires et déclarations du docteur Mortadella de Milan, qui vient d'être mis en liberté... et déclaré complétement innocent... » (Avec colère.) Qu'est-ce que ça signifie?

ASTYANAX, prenant la main de Loïsa.

Que le prince dit vrai. .

ZANNONE.

Mais cette autorisation que j'ai donnée?..

ASTYANAX.

Je ne m'en suis pas servi... car voilà celle que j'aime... que j'épouse... et si jamais avec mes opéras j'arrive à faire fortune...

L'ABBESSE.

Vous n'en avez pas besoin!

ZANNONE.

Elle a cent mille livres de rentes!

LOÏSA.

En vérité!

FLAMINIA.

Eh! oui, vraiment... cousine...

ASTYANAX.

Eh bien! c'est trop pour un artiste... surtout quand il a du talent... et si ma femme y consent...

LOÏSA, à Flaminia.

Nous partagerons, cousine.

ASTYANAX.

Si monsieur l'avocat consent cette fois au partage?..

ZANNONE.

J'autorise.

CHOEUR.

AIR : *Vive! vive l'Italie!*

Vive! vive la musique
Et son effet sympathique!

On voit son pouvoir magique
En tous lieux
Victorieux!

LOÏSA, au public.

AIR : *Ah! vous dirai-je, maman*

Ah! vous dirai-je, à présent,
Ce qui cause mon tourment :
Comment vivre sans vous plaire...
Et surtout sans...
(Faisant le geste d'applaudir.)
Je l'espère,
Vous comprenez, à présent,
Ce qui cause mon tourment.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

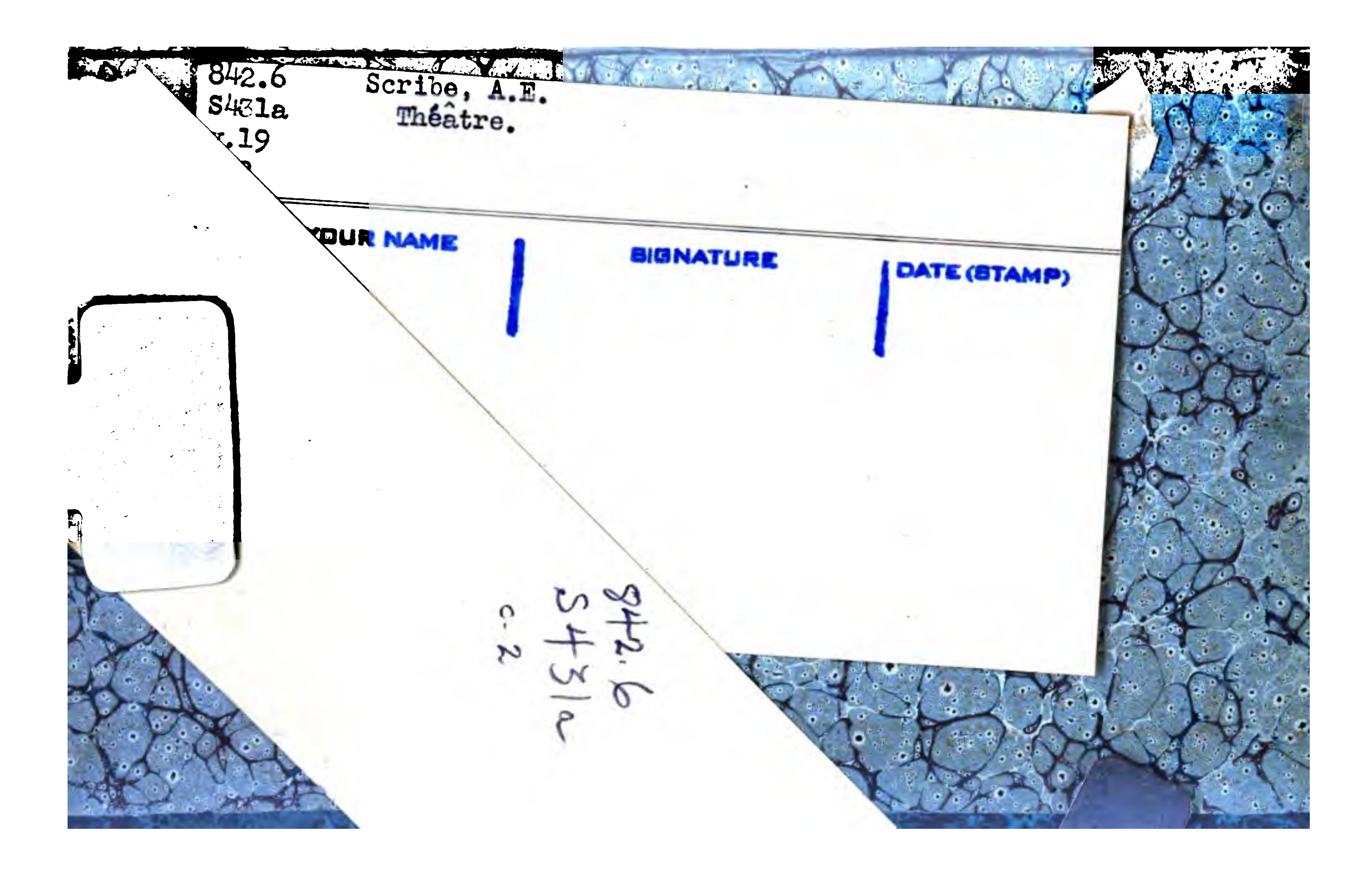
TABLE DES MATIÈRES

DU DIX-NEUVIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie VIALAT.




842.6
S431a
v.19
Scribe, A.E.
Théâtre.
YOUR NAME
SIGNATURE
DATE (STAMP)
842.6
S431a
c. 2

